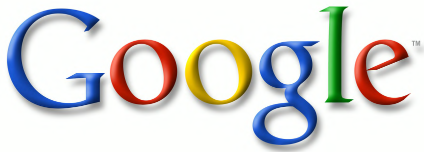

Google


SE TAIRE
E FAIRE

APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR LA

DOCTRINE POSITIVISTE

PAR

A. M. DE LOMBRAIL,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

> Sans répéter jamais le dix-huitième siècle,
> le dix-neuvième doit toujours le continuer...
>
> Auguste COMTE.

PARIS

CAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Soufflot, 18, près le Panthéon

—

1858

ES

APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR LA

DOCTRINE POSITIVISTE.

APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR LA

DOCTRINE POSITIVISTE.

La Librairie Capelle est destinée aux publications d'Économie sociale et politique, de Philosophie, d'Études religieuses, d'Histoire et de Législation.

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

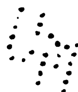
APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR LA

DOCTRINE POSITIVISTE

PAR

A. M. DE LOMBRAIL,



ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Sans répéter jamais le dix-huitième siècle,
le dix-neuvième doit toujours le continuer...

Auguste COMTE.



PARIS

CAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Soufflot, 18, près le Panthéon.

—

1858



AVIS DE L'ÉDITEUR.

PRÉFACE.

Plusieurs personnes m'ayant engagé à publier un abrégé des doctrines qu'Auguste Comte a émises publiquement à Paris, soit dans les cours gratuits autorisés par le gouvernement, soit dans ses ouvrages, je les ai renfermées dans ce volume. Le public jugera si elles sont dignes de l'attention des hommes sérieux, ou si elles ne sont que des utopies, selon quelques écrivains, qui ne les ont pas assez approfondies. Le préambule scientifique du positivisme l'ayant élevé au-dessus de la portée ordinaire, le plus grand nombre en effet le juge sans l'avoir étudié.

Auguste Comte, dont je fus l'élève en mathématique dans l'institution Laville, dès 1845, et que j'ai dans la suite intimement connu, a suivi ce travail avec l'attention consciencieuse qu'il apportait à la plus simple tâche. Il a voulu par ses utiles conseils le rendre digne de la publicité. « J'ai consacré, m'écrivait-il le 5 « décembre 1856, la majeure partie de la journée « d'hier à la lecture attentive du manuscrit que vous « m'avez remis mercredi. Si vous venez le reprendre « demain soir dimanche à 7 heures, je vous indiquerai « les observations et les conseils que me suscite un « travail, susceptible de devenir vraiment utile. »

*

Sans rappeler ces observations qui exigèrent trois longs entretiens, j'en rapporterai ce qui concerne le titre. Il devait être : *Le Positivisme populaire.* Auguste Comte le repoussa. « Un prolétaire, me « dit-il, peut seul faire une exposition populaire ; « appelez votre ouvrage *Sommaire exposition du positivisme.* » En même temps je reçus de plusieurs personnes, et particulièrement de deux positivistes irlandais, l'offre de contribuer aux frais d'impression. Auguste Comte lui-même fit verbalement en présence de quelques-uns de ses disciples, un mercredi de février 1857, un appel dans le même but. Mais l'intervention de M. Littré vint rendre ces offres et ces efforts inutiles, car il obtint l'insertion de mon opuscule dans une Revue périodique. Elle s'y est effectuée depuis le mois de juin 1857 jusqu'au mois d'octobre de la même année. Je dois remercier l'école positive de l'accueil dont elle honora ce travail élémentaire. Je reçus en même temps les conseils les plus pressants de le publier hors du recueil, où il était, pour ainsi dire, presque égaré. Quelque honorable que dût me sembler un tel vœu, il ne put encore s'accomplir. (1).

Mais Auguste Comte n'aimait pas le journalisme, qu'il proscrivait systématiquement. Il voulait que l'ouvrage parût en un seul volume, et non par articles imprimés successivement. Il blâma donc avec sévé-

(1) Il est inutile d'ajouter que ce livre ne paraît aujourd'hui que modifié et considérablement augmenté.

rité ce mode de publication. En même temps plusieurs de ses disciples annoncèrent de Douai et de Rome, l'exécution d'œuvres sinon semblables, du moins analogues à la mienne, et commencées avant son apparition. Cette double circonstance lui fit appréhender un déluge d'écrivains, au lieu de leur extrême rareté précédente, et le poussa vers une réserve croissante à l'égard des expositions de son système. Il déclara dès lors « que le positivisme est trop complexe « et trop récent pour que personne puisse de long« temps en écrire un digne sommaire, qu'il avait lui« même accompli dans trois opuscules inégaux, assis« tés de quatre travaux accessoires ou préparatoires; « qu'il était résolu à ne plus donner de conseils que sur « les applications spéciales, l'ensemble du positivisme « n'ayant désormais besoin que de l'essor poétique. » En conséquence il m'exhorta à changer ce titre de *Sommaire*, qu'il m'avait donné lui-même, après la lecture de mon manuscrit. « Comme votre vraie publication, « m'écrivait-il le 10 juillet 1857, n'est point accomplie « jusqu'ici, puisque la partielle insertion métaphy« sique ne doit pas compter, vous pouvez encore modi« fier son titre. Remplacez *Exposition sommaire du « positivisme* par *Indications générales sur le posi« tivisme*, et cela suffira pour placer vos lecteurs au « véritable point de vue qu'exige la saine appréciation « de votre opuscule. » Je ne me suis pas écarté de ce conseil, en le faisant paraître sous un titre équivalent.

Il est suivi d'un appendice. C'est une publication faite en 1850 par un ami que j'ai eu le malheur de perdre dans sa trentième année. Issu d'une illustre famille polonaise, profondément catholique et monarchique, Charles Yundzill pratiqua jusqu'à sa dix-neuvième année la religion de ses pères. Nous avons passé deux ans ensemble dans une école préparatoire de Versailles, tous deux pleins de ferveur et de piété, peut-être les seuls représentants du catholicisme dans un milieu, soit indifférent, soit corrompu. Je crois devoir ajouter que l'énergie des convictions de mon noble ami avait assez imposé à nos turbulents camarades, pour qu'il pût communier tous les dimanches, au milieu du recueillement général. Il quitta Versailles afin de se munir à Paris du diplôme de licencié ès sciences. Ayant rencontré Auguste Comte, il le suivit à son cours gratuit de la 4e Mairie, et dès lors son esprit fut réglé. Après quelques débats intérieurs, après avoir essayé de concilier ses premières croyances avec le positivisme, il y aboutit complétement, comme peut en témoigner sa lettre à Auguste Comte, insérée par ce dernier dans la préface de la synthèse subjective. Mais sa famille vit avec inquiétude ce changement d'opinions religieuses, et la sollicitude paternelle, tournée vers la vie future, troublait souvent les méditations, déjà longues et profondes, du nouveau positiviste. Que de fois m'a-t-il fait apercevoir le désordre, ou des conflits pénibles, quoique toujours respectueux de sa part, jetaient son esprit, son cœur et son carac-

tère! Néanmoins, plus il avançait, plus il lui devenait impossible de revenir en arrière. Voici une lettre d'Auguste Comte, datée du 6 septembre 1850, dont je transcris les passages relatifs à cette situation, si commune aujourd'hui, et qu'il se plaisait à relire à ses honorables parents.

« De tels conflits sont malheureusement communs « dans notre siècle, où le plus souvent ils ont une is- « sue funeste. Le positivisme offre à cet égard de pré- « cieuses ressources, par son esprit toujours relatif, « et d'après son aptitude nécessaire à rendre justice « aux diverses doctrines antérieures. Satisfaisant éga- « lement aux besoins de l'ordre et à ceux du progrès, « il comporte partout des sympathies réelles quoique « jamais complètes, aussi bien avec les conservateurs « honnêtes qu'avec les progressistes sincères. Bornez- « vous donc à faire dans chaque camp apprécier nos « points de contact, sans insister sur les divergences, « que vous ne devez pourtant nullement dissimuler « en cas d'interpellation formelle. Quant à l'ensemble « de notre foi, vous trouverez rarement des cœurs et « des esprits disposés à le comprendre directement; « mais vous rencontrerez fréquemment des personnes « capables de sentir les nouveaux moyens que fournit « le positivisme, pour résoudre les difficultés dont elles « sont spécialement préoccupées. Tant que vous pour- « rez choisir ou modifier le terrain de la discussion, « contentez-vous de ce genre de relations dans un mi- « lieu mal préparé. Attachez-vous surtout à obtenir

« constamment par vos sentiments et votre conduite
« un légitime respect pour vos opinions. Mais ne dé-
« savouez jamais vos principes, même auprès de vos
« parents. La paix que vous obtiendriez ainsi ne serait
« qu'apparente et précaire. L'attachement et la véné-
« ration sincères que vous leur devez habituellement
« vous rendront faciles les ménagements vraiment
« convenables. En même temps à moins d'un aveugle
« fanatisme, bien rare aujourd'hui, leurs propres sen-
« timents envers vous les disposeront à tolérer vos
« dissidences mentales et sociales. Si vous les trouvez
« moins indulgents que vous ne l'êtes, rendez-vous
« raison de cette différence naturelle, qui manifeste
« une nouvelle supériorité dans la foi positive. Mais,
« quels que soient vos justes ménagements, actifs ou
« passifs, vous ne devez jamais pousser la condes-
« cendance jusqu'à leur laisser croire que vous adoptez
« leurs principes rétrogrades. Le mensonge et la fai-
« blesse ne guérissent rien. Ce serait d'ailleurs com-
« promettre gravement l'ordre véritable que de sem-
« bler reconnaître des autorités spirituelles évidem-
« ment incompétentes. En insistant sur les conditions
« logiques et scientifiques qu'exige toute saine élabo-
« ration des doctrines sociales, vous pouvez également
« écarter les anarchistes et les rétrogrades. Pourvu
« que vous rappeliez dignement la prépondérance
« continue du cœur sur l'esprit, vous pouvez alors
« obtenir l'attention et l'estime des gens sensés de
« tous les partis, sans espérer jamais leur pleine adhé-

« sion. Tels sont les conseils sommaires que me « semble comporter votre présente situation, pour « vous procurer le seul genre de concorde qui soit « compatible avec notre temps. Efforcez-vous d'écarter « toute discussion directe de principes avec ceux qui « ne sont point assez préparés. Proposez à vos divers « adversaires de convertir ces débats sans issue en une « généreuse émulation, à qui développera réellement « les plus purs sentiments et la meilleure conduite. « Toutes les âmes honnêtes, et surtout chez les « femmes, pourront accepter facilement cette ma- « nière indirecte d'apprécier les opinions respec- « tives. »

Charles Yundzill devint bientôt un des plus éminents disciples d'Auguste Comte. En 1849 il fit sur la philosophie positive des articles remarquables, qui parurent dans une de ces Revues éphémères que la révolution fit surgir. Ils composent l'appendice, et nous essayons de les faire revivre pour honorer sa mémoire. Bientôt après, Auguste Comte le chargea de la biographie de Diderot, et l'introduction en était déjà terminée quand la mort le surprit. Quelques symptômes cruels avaient depuis trois ans alarmé ses parents et ses amis. Ses études l'affaiblissaient tous les jours davantage, car il voulait pour faciliter sa carrière scientifique, acquérir le grade de docteur ès sciences. L'enseignement, d'ailleurs, auquel il s'était voué, achevait de dessécher sa poitrine malade. Des voyages fréquents dans sa famille, et dans les climats favorables,

n'apportaient que des améliorations passagères. La toux déchirante et l'affreuse pâleur devenaient de jour en jour plus significatives. Enfin l'on dut désespérer de sa vie. Ses parents désolés n'avaient pas attendu ce funeste moment pour essayer de le ramener à la religion de son enfance ; ils se réunirent autour de cette âme éternelle, effleurée par la mort, et la supplièrent de se tourner vers Dieu. Cette consolation leur fut accordée, car Charles Yundzill reçut les sacrements de l'Église catholique, et même avec une grande ferveur, ainsi que me le rapportait un témoin oculaire. La mémoire de cet infortuné ne doit en être que plus sacrée pour les positivistes.

Auguste Comte ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Miné par une sourde affection organique, son amaigrissement progressif excitait l'effroi des médecins, qui avaient occasion de l'approcher. En même temps, des symptômes, sur lesquels il se faisait peut-être illusion, annonçaient des ravages intérieurs. Il espérait, grâce au régime trop sévère qu'il s'était imposé depuis dix ans, atteindre l'âge de Fontenelle, au moins celui de Voltaire. Vain espoir; sa vie s'épuisait goutte à goutte, et ne tenait plus qu'à un fil. Mais ce qui écartait pour ceux qu'il daignait recevoir la crainte d'un danger présent, c'étaient la netteté de son esprit, l'extraordinaire sûreté de sa mémoire, la hauteur de ses sentiments, l'énergie de son caractère. La maladie s'était déclarée par un vomissement de sang, qu'il regarda comme une crise salutaire. Mais l'hydropisie des membres infé-

rieur, vint bientôt jeter ses disciples dans la consternation. Sa tranquillité resta la même, quoique le mal empirât de jour en jour; il était incurable!

Auguste Comte sentait combien il avait besoin de vivre pour achever son dernier ouvrage, dont a paru seulement le premier volume, sur la philosophie mathématique (1). Qui pourra couronner son œuvre, et faire une morale théorique, une morale pratique, un traité sur l'industrie positive? Tels étaient ses soucis. Se sentant indispensable, il voulait vivre : aussi, quelle énergie n'a-t-il pas déployée à ses derniers moments? Quelle lutte suprême de son cerveau contre son corps épuisé! Il tomba, vaincu par cette imperfection d'après laquelle le cerveau pourrait vivre plus longtemps que le corps, si ce piédestal n'était nécessaire à son existence. Ainsi meurent beaucoup de grands hommes, avant qu'ils aient rendu à l'humanité les trésors dont ils furent les dépositaires. Faut-il citer les Bichat, les Vauvenargues, les Bellini, les Raphaël?

Enfin le mal annonça la catastrophe par une dernière crise semblable à la première. Après ce second vomissement de sang, le reste de la nuit fut assez tranquille, tant il était affaibli; il voulut se lever et suivant ses habitudes ordinaires, faire ses prières du matin; même il annonça qu'il déjeunerait à dix heures.

(1) SYNTHÈSE SUBJECTIVE, OU SYSTÈME UNIVERSEL DES CONCEPTIONS PROPRES A L'ÉTAT NORMAL DE L'HUMANITÉ. Tome 1er, contenant le *Système de logique positive,* ou *Traité de philosophie mathématique.*

Alors se sentant sans aucune force, il eut peut-être un pressentiment de sa fin prochaine. Il parla de ses dernières dispositions ; il expliqua avec le calme d'un positiviste mourant comment il voulait que son corps fût placé dans la bière.

Il s'endormit et se réveilla bientôt pour demander M. Longchampt, l'un de ses disciples dévoués, qui, depuis sa maladie, venait le voir tous les jours vers trois heures. Il vint en effet, mais pour lui fermer les yeux. Déjà les traits de l'auguste malade se détendaient; affaissés comme ceux des mourants qui s'éteignent paisiblement. Il souleva péniblement la paupière, et jeta sur les personnes qui l'entouraient et sur les murs sacrés de son appartement, ainsi que sur son bureau de travail, un regard où se peignait une douleur inexprimable. C'était l'adieu suprême à ses souvenirs, à ses travaux inachevés.

Vers cinq heures du soir sa respiration s'embarrassa; vers six heures le râle devint caractéristique, et se termina par un long soupir. C'était le dernier! Sa mort avait été douce, sans souffrance et sans agonie, le cinq septembre 1857.

D'après son testament il resta trois jours environ dans la chambre mortuaire, veillé tour à tour par ses disciples, accourus de diverses contrées. Le mardi suivant vers trois heures, il fut transporté, selon ses vœux, au cimetière de l'Est, au centre d'une petite vallée, près de la tombe d'Élisa Mercœur, non loin du caveau où repose Clotilde de Vaux.

Il est mort sans laisser de successeur; mais il a dit dans la *Politique Positive* (tome IV, p. 542) : « N'ayant « pu jusqu'ici trouver de successeur, ni même de col« lègue, je déclare que si je disparaissais avant d'y par« venir, le positivisme se développerait mieux d'après « les libres efforts de mes dignes disciples que sous un « chef insuffisant. » Son testament confirme complétement cette absence du choix d'un successeur. Le mode empirique reprend donc ses droits, c'est-à-dire que le futur successeur d'Auguste Comte devra conquérir l'autorité morale sur ses contemporains, par son enseignement, son exemple et ses travaux.

Si nous avons appuyé sur la fin prématurée de notre ancien maître en mathématique, auquel nous fûmes uni par tant de liens, c'est que sa mort est pour tous une catastrophe, et pour nous un malheur privé. De plus, ce livre fut animé par son dernier souffle ; enfin nous pensons qu'on ne saurait trop parler au public de cette grande vie, mêlée à tout ce qu'il y a de grand dans notre histoire, et dont la postérité ne perdra pas le souvenir. N'est-il pas en effet généralement reconnu que la philosophie positive, ou la transformation de la science en philosophie, manquait à l'humanité? Libre à tous de repousser la religion et la politique d'Auguste Comte ; mais quant à son ouvrage fondamental, il est, comme on l'a dit sur sa tombe, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Nous avons entrepris d'écrire l'histoire d'Auguste Comte, et nous espérons que cette biographie, où seront passés en revue les principaux évé-

nements du dix-neuvième siècle, paraîtra dans le courant de l'année prochaine (1).

Je termine cette préface, en recommandant au lecteur de lire l'ouvrage sans aucune longue interruption : l'enchaînement des chapitres est tel, qu'on ne saurait en omettre la moindre partie, depuis l'introduction inclusivement. Les notes elles-mêmes, outre leur intérêt propre, n'ajoutent pas moins à la clarté du discours qu'à l'entendement des aperçus généraux.

(1) Le titre de cet ouvrage sera : AUGUSTE COMTE, ou *La vie d'un rénovateur au dix-neuvième siècle.*

APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR

LA DOCTRINE POSITIVISTE

INTRODUCTION.

ORIGINES POSITIVISTES; CONSIDÉRATIONS SUR L'HUMANITÉ, ET SUR LES HOMMES SUPÉRIEURS; OPPORTUNITÉ DU POSITIVISME.

LE POSITIVISME, DÉCOUVERTE SOCIALE.

Le Positivisme n'est pas une invention individuelle, c'est une découverte sociale. Il a pu dans son nom, suffisamment interprété, offrir une condensation des constructions qu'il édifie, bien différent à cet égard des doctrines, plus chimériques que subversives, qui ont inondé le dix-neuvième siècle. Ce mot *Positivisme* ne se borne plus à signifier ce qui est réel; agrandissant son acception vulgaire, il exprime désormais une combinaison méthodique des sept qualifications de *réel*, *utile*,

certain, *précis*, *organique*, *relatif* et même *sympathique*. De sorte que l'esprit positif n'embrasse pas seulement tout ce que nos conceptions ont offert d'utile et de réel : la réalité et l'utilité n'en constituent que les conditions fondamentales. Ses attributs intellectuels, dépouillés des superfluités métaphysiques, s'étendent de la certitude à la précision ; ses propriétés sociales se composent de tout ce que la pensée humaine a imaginé d'organique et de relatif : elles ont atteint le sentiment, source morale du positivisme, par l'addition de ce qu'elle a produit de sympathique. Les doctrines éphémères, destinées à n'apparaître que dans les jours de licence et de désordre, n'ayant, au lieu de caractères arrêtés, que des tendances vagues et indéfinissables, ont généralement cherché, dans le nom de leur inventeur, une vaine spécialité de dénominations.

Auguste Comte est le révélateur du Positivisme.

On a voulu faire de son nom le radical de celui de ses adhérents. Ces tentatives, issues de cerveaux superficiels, cédant aux entraînements de l'habitude, ont toujours heureusement avorté. Le positivisme eût abdiqué, si l'on eût pu le rapporter à un homme plutôt qu'à l'humanité. Né de

l'ensemble du passé, réclamé par le présent, c'est l'héritage des morts, recueilli par un philosophe au nom des vivants. Dernier degré de l'échelle historique, et terme suprême de la loi de continuité, qu'il consacre, il n'a pas été le fruit d'une invention sublime, mais il a répondu à l'appel d'un profond penseur, évocateur de l'humanité.

Une découverte d'ailleurs est un phénomène social ; c'est la masse des aspirations publiques et des efforts du passé, se concentrant en temps opportun sur un individu supérieur. Nous ferons voir bientôt qu'un tel individu, assez grand pour subordonner son indépendance au concours général du présent et des siècles antérieurs, est supérieur à l'humanité elle-même.

Ce caractère collectif distingue au plus haut degré la découverte du Positivisme, dont il est facile de signaler l'origine et de suivre les traces à travers le monde. Rien n'est plus digne de notre attention que le rapide spectacle de l'évolution humaine, où Auguste Comte juge les hommes d'élite, en qui l'humanité s'est incarnée à diverses époques, systématise toutes les tendances de l'esprit positif, et termine la longue préparation humaine par la conception de l'humanité. Nous

allons citer quelques pages de l'introduction du catéchisme positiviste, comme nous en citerons bientôt les dernières pages de la conclusion.

« Depuis que la reconstruction est à l'ordre du « jour, l'attention publique retourne de plus en « plus vers la grande et immortelle école de Di- « derot et de Hume, qui caractérisera réellement « le dix-huitième siècle, en le liant au précédent « par Fontenelle, et au suivant par Condorcet. « Egalement émancipés en religion et en poli- « tique, ces puissants penseurs tendaient néces- « sairement vers une réorganisation totale et di- « recte, quelque confuse qu'en dût être alors la « notion. Tous se rallieraient aujourd'hui à la « seule doctrine, qui fondant l'avenir sur le « passé, pose enfin les bases inébranlables de la « régénération occidentale. C'est d'une telle école « que je m'honorerai toujours de descendre im- « médiatement, par mon précurseur essentiel, « l'éminent Condorcet.

« Mais à cette grande souche historique, j'ai « constamment rattaché ce qu'offrirent de vrai- « ment éminent nos derniers adversaires, soit « théologiques, soit métaphysiques. Tandis que « Hume constitue mon principal précurseur phi-

« losophique, Kant s'y trouve accessoirement lié :
« sa conception fondamentale ne fut vraiment sys-
« tématisée et développée que par le positivisme.
« De même, sous l'aspect politique, Condorcet
« dut être pour moi complété par De Maistre,
« dont je m'appropriai, dès mon début, tous les
« principes essentiels, qui ne sont plus appréciés
« maintenant que dans l'école positive. Tels sont,
« avec Bichat et Gall, comme précurseurs scienti-
« fiques, les six précurseurs immédiats qui me
« rattacheront toujours aux trois pères systéma-
« tiques de la vraie philosophie moderne, Bacon,
« Descartes et Leibnitz. D'après cette noble filia-
« tion, le moyen âge, intellectuellement résumé
« par saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon et
« Dante, me subordonne directement au prince
« éternel des véritables penseurs, l'incomparable
« Aristote. »

Tel est le prélude condensé du positivisme, pressenti bien avant son inévitable et nécessaire explosion. Il en est ainsi pour toute découverte. Cependant, poussés par cet instinct funeste qui pousse à renier le passé, les hommes préfèrent encore s'incliner devant le hasard que devant un système. On oublie les efforts accumulés, abou-

tissant à un grand résultat, pour se rappeler un puéril épisode. Pythagore invente les rapports des sons, en entendant les coups de marteau d'un forgeron. Les oscillations d'une lampe découvrent à Galilée les lois qui sont le fondement des sciences physiques, et président à la démonstration du double mouvement de la terre. La chute d'une pomme révèle à Newton les lois de l'univers. L'invention de la poudre s'annonce dans le creuset d'un moine épouvanté par une explosion subite et imprévue. Enfin, un vague instinct d'aventurier pousse au hasard Colomb vers l'Amérique.

Montons encore plus haut et nous verrons, avec Pascal, le nez de Cléopâtre influer sur les destinées du monde romain, le grain de sable de Cromwell changer la face de l'Angleterre. Enfin, quelques métaphysiciens, dénués de toute portée historique, ont osé prétendre que Voltaire et Rousseau furent les pères de la révolution française. Dans leur ignorance naïve de la loi de continuité historique, consacrée par le positivisme, ils renient la mémoire de leurs ancêtres, qui, par tant de souffrances, par tant d'efforts patients et laborieux, ont préparé cette grande crise.

Il est temps d'ouvrir les yeux et de détrôner

sa majesté le hasard, suivant l'expression du grand Frédéric (1). Le véritable esprit philosophique enseigne à chercher dans le passé les raisons de l'événement présent. Tout progrès, pour être réel et durable, doit se rapporter non-seulement à l'intelligence, mais encore à l'activité, et par conséquent être collectif. Dans ces seules conditions, il atteindra la sociologie (2), où tout doit aboutir. Une découverte, qui ne serait qu'un fruit sec du hasard ou de l'intelligence, sans avoir sa source dans le passé, restera frappée de stérilité. Elle n'aura d'autre asile que l'esprit, nourri de chimères, des creux Théoriciens. (Il existe en effet une classe

(1) Les dés du hasard sont pipés, a dit Voltaire, et quano un événement s'accomplit dans une parfaite harmonie avec les besoins de la société, on dit que le hasard a de l'esprit.

(2) Je crois devoir hasarder, dès à présent, ce terme nouveau exactement équivalent à mon expression, déjà introduite de *physique sociale*, afin de pouvoir désigner par un nom unique cette partie complémentaire de la philosophie naturelle qui se rapporte à l'étude positive de l'ensemble des lois fondamentales, propres aux phénomènes sociaux. La nécessité d'une telle dénomination, pour correspondre à la destination spéciale de ce volume, fera, j'espère, excuser ici ce dernier service d'un droit légitime, dont je crois avoir toujours usé avec toute la circonspection convenable, et sans cesser d'éprouver une profonde répugnance pour toute habitude de néologisme systématique.

(*Philosophie positive*, t. IV, p. 252.)

nements du dix-neuvième siècle, paraîtra dans le courant de l'année prochaine (1).

Je termine cette préface, en recommandant au lecteur de lire l'ouvrage sans aucune longue interruption : l'enchaînement des chapitres est tel, qu'on ne saurait en omettre la moindre partie, depuis l'introduction inclusivement. Les notes elles-mêmes, outre leur intérêt propre, n'ajoutent pas moins à la clarté du discours qu'à l'entendement des aperçus généraux.

(1) Le titre de cet ouvrage sera : AUGUSTE COMTE, ou *La vie d'un rénovateur au dix-neuvième siècle.*

ORIGINES DU POSITIVISME.

Qu'on nous permette donc un rapide examen des principaux événements de la révolution occidentale, afin de faire apercevoir le problème social qui s'était dressé en face de la société païenne, se dressant une seconde fois, au début du dix-neuvième siècle, en face de la société chrétienne, mais simplifié par l'introduction du principal élément catholique, le sentiment.

La Grèce et la Rome païenne n'avaient mis en jeu que l'intelligence et l'activité; le monde une fois conquis, ces deux facultés humaines s'énervaient, lorsque le catholicisme vint les ranimer par l'amour, par la fraternité et la charité universelles. S'imposant la culture des affections, il aurait peu à peu discipliné l'univers, si les mystères d'une foi souvent reniée par la science, n'eussent bientôt rendu incompatibles le cœur, l'esprit et le caractère. Le positivisme a surgi pour les concilier. Il a su y parvenir, et les grandes appréciations de son fondateur éclaircissent à cet égard les doutes les moins bienveillants. Puissent les gens de bonne volonté, auxquels est spécialement destiné cet opus-

cule, puissent-ils se rendre compte de son aptitude à cette heureuse conciliation, tâche immense léguée à notre siècle par les siècles passés !

La Révolution occidentale commence au début du quatorzième siècle, à la fin du moyen âge (1); elle a duré jusqu'à l'avénement récent du positivisme.

Où retrouve-t-on ses premiers germes ?

Dans les aspirations éternelles de l'humanité,

(1) Tous les historiens placent le terme du moyen âge à la fin du quinzième siècle ; il doit être avancé de deux siècles, ainsi que le début réel de l'histoire moderne. Deux grands événements annoncent en effet la ruine de la constitution féodale et de la constitution spirituelle de la papauté, l'installation des papes à Avignon en 1309, et l'affranchissement des serfs en 1315. L'admission légale des communes dans le système politique devint alors universelle, en Italie, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne; dans tous les pays, les insurrections populaires, manifestèrent la force croissante des classes laborieuses contre des pouvoirs antipathiques. L'institution des armées soldées régla la vie publique en séparant les ouvriers des soldats. En même temps, des innovations capitales caractérisent une ère nouvelle, entre autres l'usage actif de la boussole et l'introduction des armes à feu. La réalité d'un tel point de départ se vérifie encore par l'essor esthétique, qui par une filiation continue remonte jusqu'à l'élan poétique de Dante et de Pétrarque. A cette époque la philosophie naturelle a commencé aussi par acquérir une haute importance, et les développements de l'astronomie, de la chimie, de l'anatomie ont permis d'entrevoir la notion du progrès.

signalées déjà par César et Trajan, vers une foi positive et une activité pacifique, en d'autres termes, dans le décroissement constant et continu du théologisme et de la guerre.

Pourquoi fut-elle orageuse et remplie de catastrophes politiques?

C'est demander les raisons de sa propre existence; car si la science, l'industrie et l'art se développèrent avec fracas, s'ils ébranlèrent l'ordre social en secondant l'essor du progrès, si l'ardeur générale reposa sur l'orgueil et non sur la vénération, c'est que ces trois éléments de la révolution s'organisèrent entre les ruines de la morale du moyen âge et la naissance d'une philosophie positive, encore impuissante à les discipliner. Cette foi commune, cette nouvelle terre promise réservée à leur triple concours, n'était pas encore trouvée, car la doctrine qui pouvait seule régler leurs perfectionnements dispersifs, ne pouvait surgir qu'après leur accomplissement.

Aurait-elle pu ne pas être orageuse, puisqu'après le catholicisme, nulle religion surnaturelle n'était susceptible de contenir les forces immodérées, enfantées avec tant d'efforts? Le nouveau régime devait être longtemps dissimulé par l'hosti-

lité du mouvement moderne envers l'ordre antérieur. De sorte que la science, l'industrie et l'art étaient de plus en plus organiques isolément, et simultanément de plus en plus anarchiques envers l'ensemble du régime ancien. Dans le premier cas, c'est la progression positive, dans le second la progression négative, et si le mouvement fut disparate, c'est que la progression positive n'était pas encore capable de satisfaire à toutes les exigences, intellectuelles et sociales, résultées de la progression négative.

Mais pourquoi les révolutions ; en particulier, pourquoi cette révolution commune à tout l'Occident? vaste question qu'il suffit d'énoncer.

Quel est le but de l'humanité? c'est la paix universelle, l'équilibre social, la hiérarchie propre à tous les peuples, à toutes les classes de la société. Elle ne se reposera qu'au sein de ce triomphe admirable. Pour y parvenir, chaque peuple a donné son concours, sa religion, sa politique. Le fétichisme a ébauché la famille, le paganisme a conçu la notion de patrie, le catholicisme a fait entrevoir l'humanité. Ces grandes institutions ont poussé le monde vers la terre promise du bonheur, et lorsque cette tâche sublime a été accomplie, elles se

sont effacées devant un régime encore plus avancé, ne conservant de l'ancien que les résultats en rapport avec les progrès du genre humain.

Ainsi dès la fin du treizième siècle, le moyen âge avait agrandi les facultés humaines par sa morale, sa politique et sa religion. Le monde avait fait un pas immense et se dégageait de ses premières institutions devenues rétrogrades. La guerre défensive, élément temporel du moyen âge, avait préservé l'Europe des invasions des polythéistes du Nord et des musulmans. La République chrétienne s'était fondée par l'incorporation forcée de quelques populations converties au catholicisme, et par la libre association d'États indépendants, sous la dictature de Charlemagne et de ses successeurs germaniques, tels que l'illustre Alfred. La féodalité s'était établie, servant de base à ces héroïques expéditions, qui achevèrent de dissiper toutes les inquiétudes d'invasions musulmanes. Il n'est pas difficile de comprendre en effet, que les croisades furent défensives plutôt qu'offensives. Mais dès la fin des croisades, l'esprit militaire, n'ayant plus de mission extérieure, était devenu perturbateur au dedans.

D'un autre côté, le second élément du moyen

âge, son élément spirituel, le catholicisme, après avoir établi une morale universelle, dépassait ce but par ces tentatives insensées de domination temporelle qui agitèrent le règne de Boniface VIII. On vit dès ce moment l'esprit sacerdotal se relâcher, les hérésies s'accroître, tandis que les moyens violents employés pour les extirper annonçaient la fin d'un pouvoir spirituel, ne reposant plus sur l'assentiment des intelligences. C'était la Révolution, se décomposant en deux mouvements simultanés, l'un de destruction du régime ancien, l'autre de construction du régime nouveau, que nous avons appelé, l'un progression négative, l'autre progression positive.

La série d'événements qui remplissent la progression négative, dans le quatorzième et le quinzième siècle, est nombreuse et multipliée. Pendant que les métaphysiciens tournent leurs premières armes contre l'autorité spirituelle, les rois et les empereurs anéantissent le pouvoir occidental de la papauté. Les pontifes, fuyant la ville éternelle, deviennent les instruments passifs du pouvoir temporel : le sacerdoce abaissé se met au service des forts pour conserver son existence matérielle, compromise depuis l'événement qui termine le

moyen âge, l'installation des papes à Avignon, en 1309. En même temps, la constitution féodale s'écroule, au profit de la royauté, secondée par les serfs affranchis. La société s'agite en tous sens, en proie à cette anarchie qui précède les grandes crises. Les vassaux luttent contre les seigneurs, les seigneurs contre les rois, les rois contre les papes. Bientôt Louis XI concentre l'autorité royale et fonde la dictature monarchique, nouvelle force temporelle, surgie des débris toujours s'accumulant de l'ordre ancien, et nécessaire à l'ordre nouveau, ébranlé par la décomposition sociale, tant religieuse que politique (1).

Dans les siècles suivants, la République chrétienne déchirée laisse surgir les grandes nationalités. La France s'isole et forme une puissance compacte de plus en plus redoutable aux agressions extérieures. L'Angleterre, régénérée par la dictature du protecteur, la Hollande, délivrée de

(1) De Louis XI, cette dictature, quelquefois glorieuse et toujours utile, devait passer à Richelieu, à Louis XIV, à la Convention, à Bonaparte dès le 18 brumaire, à Louis XVIII, à l'empereur Napoléon III. Elle fut comparable à celle de Cromwell et du grand Frédéric, et, après avoir eu pour base la puissance royale, elle doit finir par reposer sur la puissance populaire.

la tyrannie espagnole, prennent un caractère national, de plus en plus indestructible....

Mais déjà les protestants et les catholiques divisent l'Occident, l'oligarchie anglaise dégénère en un système d'égoïsme et d'hypocrite compression; la royauté française, cessant d'être progressive en cessant de lutter, devient rétrograde dès la seconde moitié du règne de Louis XIV. Voilà pour la progression négative, envisagée temporellement.

Il faut suivre en même temps la dissolution rapide de l'autorité spirituelle. Est-il nécessaire de signaler les métaphysiciens et les légistes parlementaires luttant contre les doctrines du moyen âge, les protestants armés de principes purement négatifs, sapant au seizième siècle toute discipline par le principe du libre examen, s'insurgeant contre les morts par l'aveugle réprobation du moyen âge, faisant trembler les papes sur la chaire de saint Pierre, arrachant à la tiare ses plus riches fleurons, par la confusion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, ou de la religion avec la politique?

Au mépris des plus antiques lois de la civilisation et des plus universelles, le protestantisme proscrit

le culte des morts par l'abolition du Purgatoire ; il arrache les saints de leurs niches vénérables ; il dérobe au sexe affectif le type sublime de ses plus suaves perfections ; il aurait rétabli le divorce, si une telle rétrogradation n'eût été incompatible avec les mœurs occidentales. Il dénature le profond sacrement qui résume la doctrine catholique ; il brise les règles salutaires imposées à l'instinct nutritif. Il marche, appuyé sur l'individualisme, rompant la continuité humaine, divisant les nations, les cités, les familles, séparant l'ordre du progrès, confondant le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, et jetant en tous lieux les germes de la maladie occidentale.

Ah ! félicitons l'humanité, félicitons l'Occident d'avoir été, en majeure partie, préservés de l'ascendant protestant, grâce aux nobles répugnances féminines. Son universalité aurait dissimulé les conditions essentielles de la régénération, en faisant persister la confusion de deux pouvoirs, profond stigmate de la décadence et de l'impuissance sociale des nations. L'Angleterre en offre le meilleur type.

Tels sont les principaux événements, présentés dans leur ensemble et d'après l'effet produit, de la

progression négative tant spirituelle que temporelle. C'est maintenant avec un secret enthousiasme que nous allons essayer de montrer, dans un glorieux parallèle, la marche ascendante et continue du mouvement positif.

L'esprit scientifique lui donne, en se séparant de l'esprit théologiqne et de l'esprit métaphysique, la première impulsion ; Bacon et Descartes, vastes penseurs au génie aussi hardi que profond, poussent les philosophes vers l'observation directe et analytique des phénomènes ; la méthode expérimentale inspire l'indépendance, et le doute cartésien la recherche. Galilée, en soumettant la terre à des lois universelles, plutôt qu'au caprice de la Divinité, complète le triomphe des faits positifs, sur les conceptions idéales. Le relatif tend à se substituer à l'absolu. La doctrine du mouvement de la terre, la géométrie, la mécanique céleste fondent la cosmologie. Alors la science organisée, mais non encore complète, peut se séparer radicalement de la théologie. Les académies se forment à Paris, à Florence, à Londres, en Allemagne et même dans la ville éternelle, pour expérimenter et acquérir les lois positives. Quelques siècles plus tard, Fontenelle résume ce mouvement en

cherchant à substituer à « la philosophie des « mots, la philosophie des choses. »

L'art dont la culture n'avait pas été interrompue pendant le cours du moyen âge, prend dans la progression positive un immense développement. On se croit reporté aux temps homériques. Qui ne connaît ces chefs-d'œuvre immortels éveillant les plus beaux souvenirs de la Grèce, et plus nombreux en cinq siècles que ceux de l'antiquité entière? Un sentiment général d'admiration s'attache aux architectes du moyen âge, dons nous conservons avec un soin pieux les augustes monuments. La musique sacrée éveille les échos des basiliques par les sons majestueux de l'instrument solennel, sanctifié par le catholicisme.

L'industrie naissante prend un essor prodigieux, grâce au triple concours de la poudre, de l'imprimerie, de l'Amérique (1). La poudre, affran-

(1) La poudre fut inventée quand l'activité des Occidentaux se tourna vers l'industrie. Les bourgeois, les serfs affranchis abandonnèrent alors la longue difficulté de l'éducation militaire; néanmoins ils durent subir longtemps encore la nécessité d'une défense spontanée, car les envahissements fréquents des puissants seigneurs du voisinage troublaient dans leurs travaux les soldats de l'industrie. Les chimistes qui connaissaient par les traditions égyptiennes et par des expériences journalières, la force des explosions,

chissant les bourgeois des longues éducations militaires, les préserve par son emploi, non moins facile que terrible, des envahissements fréquents des seigneurs du voisinage, et protége leur activité pacifique; l'imprimerie rattache la science à l'industrie dont elle est l'étendard et le premier manifeste (1). Enfin, Christophe Colomb réalise les aspirations des peuples trop resserrés sur l'ancien

durent chercher de concert un agent destructif, d'un emploi non moins facile que terrible. Alors, peut-être, un heureux hasard de cornues et de réactions favorisa la combinaison chimique, d'où jaillit l'éclair de la poudre; mais qu'importe! la découverte était faite puisqu'elle était nécessaire.

Ainsi se vérifie la loi qui préside à ces grands événements de l'esprit humain. Les paroles de l'Évangile : *quærite et invenietis*, ont à ce point de vue une véritable portée sociale.

(1) Si la poudre fut nécessaire pour protéger le développement matériel de l'industrie, l'imprimerie ne le fut pas moins pour seconder son essor intellectuel. Par elle, l'industrie se rattacha à la science; elle naquit du besoin d'épancher les théories applicables et les idées nouvelles du quinzième siècle, qui depuis si longtemps fermentaient dans tous les cerveaux humains. Les livres sacrés et profanes, la Bible et l'Iliade, les chefs-d'œuvre occidentaux excitaient une soif générale d'autant plus irritante, qu'elle ne pouvait être assouvie. Le moment était opportun, et Guttemberg était né pour être l'instrument de son siècle, tant est puissante la réaction de l'humanité sur ses agents, et surtout sur les agents supérieurs, réaction dont il faut se pénétrer sans cesse, afin de mieux concevoir la concordance du positivisme avec les événements présents.

continent, en ouvrant les vastes solitudes américaines aux nouvelles relations industrielles (1).

Telle est la rapide élaboration des trois principaux éléments de la transition occidentale. Ils se

(1) Quand l'Amérique fut découverte, la vie des peuples commençait à changer de régime. La fin des luttes générales au moyen âge, source tarie des ravages de la guerre, faisait pressentir un accroissement indéfini dans les populations. Sous l'impulsion des découvertes, l'instinct destructeur s'émoussait, et la science, l'industrie, l'art subissant d'immenses progrès, l'activité pacifique prévalait sur l'activité militaire.

L'Occident, trop resserré dans l'ancien continent, avait donc besoin de nouveaux débouchés, soit pour étendre les relations industrielles, soit pour créer des ressources à la grande multitude, qui semblait ne plus avoir de limites. Tous les esprits se tournèrent alors vers la découverte d'une route maritime vers l'Inde, partant plus accessible que le chemin continental. Plusieurs pirates avaient échoué déjà sur les îles du Cap-Vert; des explorateurs audacieux côtoyaient le Canada, ignorant qu'ils touchaient l'Amérique. Enfin, Christophe Colomb, poussé par les aspirations de tous les peuples, fixant par son génie toutes les indécisions, planta l'étendard catholique sur le nouveau monde. Son erreur géographique témoigne des désirs publics par la nature du but qu'il croyait atteindre; il donne aux Antilles le nom des Indes occidentales.

La popularité de cette découverte a suffi pour la faire généralement apprécier sous son véritable aspect. Mais on doit s'habituer aussi à voir la poudre, l'imprimerie et l'Amérique réunies dans un but commun, et secondant le même essor relatif à l'industrie.

perfectionnaient isolément, non autrement réunis que dans leur commune hostilité contre le catholicisme qui les condamnait, n'ayant pu les conduire. Ils produisaient ainsi, par leur indépendance inévitablement anarchique, les événements esquissés dans la progression négative. On y voit l'esprit et le caractère agissant sans la coopération du sentiment, de plus en plus discrédité depuis la fin du moyen âge. Aussi les progrès dispersifs ne se rattachaient à aucun but, qu'une philosophie positive pouvait seule définir. Sans conserver avec le ciel aucun lien modérateur, ils n'avaient avec la terre aucun lien systématique. C'est de la nécessité de les soumettre à l'empire du cœur, afin de les faire concourir de concert au triomphe de la sociabilité sur la personnalité, pour l'amélioration de l'humanité, qu'est né le positivisme.

Nous sommes arrivés ainsi jusqu'à la seconde moitié du règne de Louis XIV. A travers la rétrogradation de la royauté qui, dès lors, voulut étouffer les symptômes d'une révolution jugée anarchique à cause de son défaut d'ensemble, à travers la tyrannie de plus en plus violente des dictatures protestantes, rendues de plus en plus

méfiantes par la confusion des deux pouvoirs, nous atteignons le dix-huitième siècle.

Alors les dogmes critiques, surgis de l'esprit protestant et coordonnés par les successeurs métaphysiques de Bacon et Descartes, sont propagés par les littérateurs. Les écoles philosophiques se forment, les encyclopédistes s'emparent du pouvoir spirituel. Voltaire et Rousseau inaugurent leurs inconséquentes attaques, l'un voulant détruire l'autel en conservant le trône, l'autre voulant conserver l'autel et renverser le trône. Ces deux philosophes ne sont pas, selon l'opinion générale, les véritables représentants de ce siècle mémorable, mais Diderot, Hume, Fontenelle et Condorcet, ces deux derniers le liant au précédent et au suivant. Voltaire n'est qu'un esprit supérieur du second ordre. Son esprit ne renfermait que l'élément critique, incomplétement élaboré. Rousseau n'a jamais possédé que le talent de la forme, impuissant à dissimuler le vice de ses conceptions. Le *Contrat social* enseigne aux hommes à fonder la politique sur les droits, plutôt que sur les devoirs, aberration dangereuse : le traité de l'éducation a pour but d'en faire l'art de vivre sans l'aide d'autrui, utopie antisociale.

Diderot, quoique porté par la nature de son esprit vers les plus fortes conceptions, subit la réaction de son époque, et porta des coups terribles, d'abord à l'autel, puis au trône. Il résuma dans une phrase célèbre, comprise uniquement par les âmes viriles, la théorie de la démolition, hélas, trop cruellement suivie ; il est assez connu.

Hume, ami passager de Rousseau, qu'il méprisa profondément après l'avoir connu, sut mettre la morale en dehors de la religion, de la Providence et des miracles catholiques. Il essaya le premier d'introduire une critique sévère et positive dans l'examen des faits historiques.

Fontenelle, outre son éminent *Traité de la pluralité des mondes*, où se dérobe, sous l'apparence de la frivolité, une haute portée philosophique ; outre l'admirable clarté qu'il répandit sur les plus fortes conceptions de Descartes, sentit le premier la nécessité de chercher dans les religions leurs rapports avec les sociétés, et de démontrer qu'elles sont des institutions humaines plutôt que divines. Il résuma le mouvement qui s'opérait, en s'efforçant, comme nous l'avons déjà dit, de substituer à la philosophie des mots, celle des choses.

Condorcet, principal précurseur d'Auguste

Comte, a prévu l'avénement de la sociologie dans son esquisse rapide des progrès de l'esprit humain (1). Il essaya, dans cet ouvrage mémorable, quoique avorté, de subordonner l'avenir au passé;

(1) Sans vouloir esquisser, même à grands traits, l'histoire des travaux relatifs à la sociologie, on ne peut s'abstenir de mentionner d'abord la *politique* d'Aristote, type général de la plupart des travaux ultérieurs sur le même sujet. Ces tentatives philosophiques ne doivent nous occuper ensuite qu'à partir de l'époque où l'on a réellement compris d'une part en quoi consistent les lois naturelles, et de l'autre la vraie notion de la progression humaine. On ne peut donc remonter que vers le milieu du siècle dernier. La première série de travaux qui se présente alors, comme destinée à constituer la sociologie, est celle de Montesquieu, d'abord dans son traité sur la *Politique romaine*, et surtout dans son *Esprit des lois*. On y sent la tendance à concevoir les phénomènes politiques comme autant assujettis à d'invariables lois naturelles, que tous les autres phénomènes quelconques. Mais cette tentative avorta, parce que les conditions préliminaires les plus essentielles, tant scientifiques que politiques, étaient loin d'un accomplissement suffisant.

Depuis Montesquieu, le seul pas important, qu'ait fait la conception de la sociologie est dû, à Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Son célèbre ami, le sage Turgot, avait sans doute préparé sa pensée sur ce sujet par sa théorie de la perfectibilité humaine. Pour la première fois, la notion scientifique de la progression sociale de l'humanité, à peine entrevue par Montesquieu, a été nettement introduite avec toute sa prépondérance. Le programme d'études de l'enchaînement des divers états sociaux, est admirablement tracé dans les pages

mais dans l'esprit de cet infortuné philosophe, le passé commençait au dix-huitième siècle. Les antipathies sociales, qui rayonnaient autour de lui, le poussèrent à réprouver le moyen âge. Aussi fut-il précipité dans l'inconséquence où tombent aujourd'hui les révolutionnaires, en maudissant leur origine.

En même temps, le grand Frédéric, faisant gravir à l'incrédulité les marches du trône, fournissait le type le plus complet des dictatures transitoires.

Cependant l'esprit scientifique achève avec Lavoisier sa principale construction. La cosmologie, que nous avons vue naître, se complète par la chimie. La guerre seconde le travail colonial. L'invention, cette poésie de l'industrie, l'enrichit par la création des machines. Les banquiers se popularisent, et, par l'essor du crédit, par la facilité des transactions, dirigent l'activité matérielle.

En face de tant de progrès, la royauté française

immortelles de l'introduction. Mais il est mal rempli, par suite des influences révolutionnaires. On y voit à chaque instant cette étrange contradiction de l'immense perfectionnement de l'espèce humaine au dix-huitième siècle, comparé à l'influence rétrograde, attribuée dans le passé à toutes les doctrines, à toutes les institutions, à tous les pouvoirs.

devenait de plus en plus rétrograde, au mépris de l'avertissement qui lui fut donné par le peuple aux funérailles de Louis XIV. On n'aura donc pas de peine à comprendre l'inévitable explosion qui termina l'ère des démolitions. Il suffit, pour s'en rendre compte, de suivre la révolution dès le début du quatorzième siècle jusqu'à nos jours : on la verra détruisant d'une main l'édifice catholique et féodal, posant de l'autre les assises du régime nouveau ; maîtrisant à grand'peine une nuée de démolisseurs ameutés contre l'Église par Luther et Calvin, par Voltaire et Rousseau ; inspirant sans relâche les pères de la science, Bacon et Descartes, Leibnitz et Hume, et les créateurs de l'industrie moderne, Guttemberg, Colomb, Vaucanson, Watt. On verra sa marche de plus en plus envahissante jusqu'au jour où fut brisée la vieille monarchie française, qui, depuis Louis XIV, avait osé s'opposer à ses triomphes.

Le déisme, issu de l'incompatibilité de la science et de la théologie, un siècle après le protestantisme, devait présider à cette grande révolution, dont nous subissons encore les douloureuses fluctuations. Ouvert par une insurrection contre le régime théologique, le dix-huitième siècle finit

par un mouvement social, où la bourgeoisie, tendant à remplacer la noblesse, appela à son aide les prolétaires français, ainsi introduits sur la scène politique qu'ils ne quitteront plus. C'est alors qu'apparut dans tout son éclat le double but de la révolution : incorporation des prolétaires à la société moderne, substitution d'une religion liant les hommes par l'amour à la religion réglant les âmes par le ciel. Elle s'acquittait de cette double tâche à sa manière, tant par le déisme et la proclamation des droits, que par l'apothéose de la raison. Le régime des castes avait disparu. La glorieuse assemblée, qui sut organiser, avec une admirable énergie, la défense républicaine, s'efforce de préluder par sa complète destruction à la régénération sociale. Pendant ces péripéties douloureuses, le déisme, incapable de rien diriger, ne sert qu'à prouver à l'humanité combien l'absence d'un culte peut rendre quelques hommes impitoyables, en les abandonnant, sans frein salutaire, aux orgies de l'instinct destructeur.

Ce souvenir devrait suffire pour faire sentir la nécessité de se rallier à une foi commune, dans la prévision de catastrophes politiques. Mais nous ne voulons raconter aucun des faits de cette

grande époque; nous ne voulons en extraire que l'esprit. Nous ne raconterons ni la mort d'un roi malheureux, nuisible à la révolution, qu'il aurait pu servir en lui donnant un chef; ni la mort des Girondins, ces discoureurs dangereux qui voulaient décomposer la France en républiques, au temps où la plus redoutable agression extérieure exigeait la plus intense concentration. Nous ne jugerons pas le terrible comité de salut public, déshonoré par un sophiste sanguinaire, mais nécessaire pour maintenir l'ordre au milieu du désordre. Nous mentionnerons seulement que ces événements s'accomplissaient sous l'influence des trois écoles qui dominèrent successivement sans pouvoir présider à la rénovation sociale.

L'école de Diderot, avec les encyclopédistes, avec Condorcet poursuivant dans la tempête les méditations régénératrices; avec Danton, le seul homme d'État, qui ait paru depuis le grand Frédéric. Cette école fut le foyer de la révolution.

L'école de Voltaire, école sceptique, frivole, apte à détruire, proclamant la liberté, mais dédaignant la réorganisation sociale; purement critique, inspirant les Girondins.

L'école de Rousseau, école politique, anarchique, vouée à l'égalité déclamatoire avec le *Contrat social* pour Bible, inspirant les Montagnards, créant le programme des Droits de l'homme, dont l'immobilité contraste avec la notion du progrès.

Sous ses auspices, se dresse l'autel de l'Être suprême et commence par cette étrange restauration religieuse la plus grande réaction dont l'histoire fasse mention. Dès ce moment la Convention perd dans d'inutiles excès la force qui lui était nécessaire pour se transformer en dictature. Elle est bientôt remplacée par le Directoire, incapable de résister au nouveau pouvoir qui s'élevait, au pouvoir militaire. En s'éloignant du foyer de la révolution, l'armée républicaine perdait en effet son caractère pour s'identifier avec ses chefs. En eux seuls se trouva bientôt une véritable puissance, et dans le malaise intolérable où tombaient les affaires publiques, on devait prévoir que tous les vœux appelleraient une dictature militaire, seule capable de succéder à celle de la Convention. Le dictateur n'avait qu'une ligne à suivre : maintenir avec énergie l'ordre matériel, seconder le mouvement industriel, respecter le développement intellectuel. De cette façon la doctrine sociale dont

la révolution n'était que le prélude, aurait pu surgir si le penseur voué à sa construction s'était rencontré. Mais si le régime militaire vint clore cette ère redoutable, l'ordre matériel ne fut pas rétabli dans l'Occident, car la guerre redoubla d'intensité.

Néanmoins, au plus fort de la lutte et dans tous les points de l'Occident, les esprits éminents s'agitaient à la recherche d'une religion pouvant servir de lien entre les peuples. Joseph de Maistre, en appréciant dignement le moyen âge, faisait pénétrer dans les esprits le sentiment de continuité historique. Chateaubriand chantait l'héroïsme chevaleresque qui doit bientôt revivre; de Bonald, législateur religieux du passé, essayait de fondre la politique dans la révélation chrétienne; Lamennais faisait un appel éloquent à la jeunesse pour la convoquer dans les temples, au nom de la raison et du sentiment. Goethe consommait dans son chef-d'œuvre une opération étrange, bientôt poursuivie par Byron, l'idéalisation du doute lui-même, et découvrait les abîmes d'un cœur vide de toute croyance. Tous, en faisant sentir l'influence de la religion sur le passé, démontraient ainsi que l'avenir ne pouvait s'en abstenir. Mais ces efforts étaient sans résultats, et le déisme ne cessait

de se présenter comme la solution universelle. Les essais de ces conservateurs éminents, en essayant de ramener les cœurs à la foi des ancêtres, poussèrent la plupart des monarchistes à se déclarer partisans de la religion naturelle, nom pompeux sous lequel se déguise le dernier appel de la métaphysique aux abois. Mais le déisme n'en fut pas moins le symbole de la dernière émancipation théologique, et comme il résumait la croyance surnaturelle, réduite à sa plus simple expression, après lui le scepticisme envahit la société.

En même temps, la progression positive prenait un terme de plus; le positivisme intellectuel que nous avons vu se fonder par la cosmologie, se complétait, à l'aide de Gall et de Bichat, par la biologie, où la science s'élevait de la mort à la vie. Une telle base scientifique, renouvelant l'esprit philosophique, l'ensemble du mouvement positif put aboutir à la sociologie, qu'annonçait déjà la tentative immortelle de Condorcet. Enfin, sous l'impulsion de Clotilde de Vaux, le créateur de la philosophie positive, Auguste Comte, consacra les lois de l'ordre universel au dogme de la religion de l'humanité.

Les lois sociologiques vinrent, dès l'apparition de l'ouvrage fondamental d'Auguste Comte, instituer l'unité cérébrale, en faisant converger la science et la politique. Les efforts de Gall et de Bichat avaient terminé l'initiation commencée par Thalès et Pythagore. La sociologie, étude de l'ordre humain, vint la compléter au dix-neuvième siècle, et faire ainsi surgir le positivisme intellectuel, base de la nouvelle foi occidentale, exposée dans cet opuscule. Le fondement scientifique était en effet nécessaire à la religion nouvelle, car la philosophie sociale ne comporte une autorité irrésistible qu'en reposant sur la philosophie naturelle.

Mais nous renvoyons nos lecteurs à la philosophie positive, pour y contempler le spectacle de la science se transformant en philosophie, et à la politique positive pour y jouir du spectacle plus auguste de la philosophie aboutissant à la vraie religion, au positivisme religieux. Dans le premier l'esprit domine, afin de prouver la supériorité intellectuelle du positivisme sur un théologisme quelconque, et terminer l'insurrection de l'intelligence contre le sentiment, en lui procurant une pleine satisfaction. Dans le second, le cœur l'em-

porte, afin de faire ressortir l'élévation morale d'une doctrine dont l'amour est le principe universel, suivant sa devise sacrée :

L'amour pour principe; l'ordre pour base ; le progrès pour but.

Mais pour effectuer la prépondérance du cœur sur l'esprit, destinée à systématiser l'existence humaine, les efforts d'un philosophe n'auraient pas suffi sans la réaction affective d'un type féminin. L'expansion réciproque des plus doux et des plus purs sentiments était nécessaire au développement des progrès religieux du positivisme. Désormais on ne peut en faire l'histoire, sans rappeler l'influence mémorable de Clotilde de Vaux sur la transition des deux positivismes, soit pour rendre hommage à cette sainte femme trop tôt enlevée par la mort, soit pour goûter les douceurs d'une reconnaissance infinie.

Nous ne pouvons maintenant mieux terminer le tableau des origines du positivisme qu'en reproduisant l'éloquente page du catéchisme positiviste, où Auguste Comte rattache l'avénement chronologique du positivisme religieux à l'irrévocable triomphe de la paix occidentale par la rentrée des Bourbons, et complète l'exposé historique

précédent par le tableau de la situation actuelle. Cette citation sera le complément de celle qui ouvre cette exposition.

(C. p., p. 379.) « L'absence prolongée de toute « doctrine organique conduit alors l'empirisme « métaphysique à tâcher d'ériger finalement en « solution universelle une vaine imitation du ré- « gime parlementaire, propre à la transition an- « glaise; sa domination officielle pendant une « seule génération n'y servit réellement qu'à « régulariser une déplorable suite d'oscillations « entre l'anarchie et la rétrogradation, où l'unique « mérite de chaque parti consistait à nous préser- « ver de son rival. Pendant cette longue fluctua- « tion, qui constatait de plus en plus l'égale « impuissance de toutes les doctrines en circula- « tion, le désordre spirituel parvint à son comble, « d'après le commun affaissement des convictions « antérieures, tant révolutionnaires que rétro- « grades. Aucune disposition partielle ne saurait « être réelle et durable. Or, le seul principe de la « discipline universelle, la prépondérance conti- « nue du cœur sur l'esprit se trouvait de plus en « plus discréditée, depuis la fin du moyen âge, « malgré la sainte résistance des femmes, de

« moins en moins respectées par le délire occi-
« dental. C'est pourquoi, même dans l'évolution
« scientifique, l'ordre provisoire que Bacon et
« Descartes avaient tenté d'établir disparut bien-
« tôt sous l'essor empirique des spécialités disper-
« sives, qui repoussaient aveuglément toute règle
« philosophique. Au lieu de réduire chaque phase
« encyclopédique à ce qu'exigeait l'avénement de
« la suivante, on s'efforça de la développer indéfi-
« niment, en l'isolant de plus en plus d'un ensemble
« de moins en moins aperçu. Cette tendance devint
« autant rétrograde qu'anarchique, en menaçant
« de détruire jusqu'aux principaux résultats des
« travaux antérieurs, sous la domination crois-
« sante des médiocrités académiques. Mais l'anar-
« chie et la rétrogradation sont encore plus com-
« plètes dans l'art, dont la nature éminemment
« synthétique repoussait davantage l'empirisme
« analytique. Envers la poésie elle-même, la ré-
« trogradation est devenue telle que les lettrés ne
« peuvent rien apprécier au delà du style, au point
« de placer souvent de vrais chefs-d'œuvre au-
« dessous de compositions non moins médiocres
« qu'immorales. »

« La femme. — Dans ce douloureux tableau,

« dont je ne puis contester l'exactitude, je ne vois « pas, mon père, d'où peut venir la solution finale, « expliquée par ce catéchisme. »

« Le prêtre. — Elle surgit, ma fille, d'un « suffisant accomplissement de l'immense prélude « objectif, qui, commençant à Thalès et à Pytha- « gore, se poursuivit pendant tout le moyen âge « et ne cessa point d'avancer à travers l'anarchie « moderne. Au début de l'explosion française, il « ne suffisait encore qu'en cosmologie. Mais l'essor « décisif de la biologie, fondée par Bichat et com- « plétée par Gall, achève bientôt de fournir une base « scientifique pour la révolution totale de l'esprit « philosophique. L'ensemble du mouvement po- « sitif aboutit alors à la sociologie, qu'annonçait « déjà la tentative, immortelle, quoique avortée, « où Condorcet essaie de subordonner systémati- « quement l'avenir au passé au milieu des dispo- « sitions les plus antihistoriques.

« Sous l'universelle prépondérance du point de « vue humain, une synthèse subjective put ainsi « construire enfin une philosophie vraiment iné- « branlable, qui conduisit à fonder la religion « finale, aussitôt que l'essor moral eut complété « la rénovation mentale. Dès lors on admira le

« moyen âge, tout en appréciant mieux l'antiquité.
« La culture du sentiment fut radicalement conci-
« liée avec celle de l'intelligence et de l'activité.
« Tous les nobles cœurs et tous les grands
« esprits, toujours convergents désormais, con-
« çoivent ainsi terminée la longue et difficile ini-
« tiation, que dut subir l'humanité sous l'empire
« toujours décroissant du théologisme et de la
« guerre. Le mouvement moderne cesse d'être
« radicalement disparate : sa progression positive
« s'y montre enfin capable de satisfaire à toutes
« les exigences intellectuelles et sociales résultées
« de la progression négative, non-seulement en-
« vers l'avenir, mais aussi quant au présent, dont
« je n'ai pas dû m'occuper ici. Partout, le relatif
« succède à l'absolu, et l'altruisme tend à dominer
« l'égoïsme, tandis qu'une marche systématique
« remplace une évolution spontanée. En un mot,
« l'humanité remplace Dieu, sans oublier jamais
« ses services provisoires.

« Voilà, ma très-chère fille, les dernières expli-
« cations que je vous devais sur l'avénement déci-
« sif de la religion universelle, à laquelle aspirent,
« depuis tant de siècles, l'Occident et l'Orient.
« Quoiqu'il soit encore profondément entravé,

« surtout dans son centre, par les préjugés et les « passions qui, sous diverses formes, repoussent « toute vraie discipline, son efficacité sera bientôt « sentie par les femmes et les prolétaires, princi« palement au Midi. Mais la meilleure recomman« dation doit résulter de l'aptitude exclusive du « sacerdoce positif à rallier partout les âmes hon« nêtes et sensées, en acceptant dignement l'en« semble de la succession humaine. »

Les esprits sérieux voient ainsi dans l'avénement du positivisme un événement public. Ils ont su le discerner dans les aspirations de l'Occident vers un ordre nouveau, et suivre ses traces à travers toutes les phases de l'humanité, à travers les sociétés se transformant de siècle en siècle, et passant de l'état d'enfance à l'état positif. Quelque complet que nous ayons essayé de rendre le rapide tableau des origines positivistes, nous ne pourrions trop recommander de puiser une telle histoire à sa véritable source, dans les ouvrages d'Auguste Comte, livres sacrés de l'avenir, documents de la postérité. On y verra apparaître le positivisme au dix-neuvième siècle, revêtu de tous les caractères des grandes découvertes sociales, précédé du cortége illustre des hommes supérieurs. Il y est si-

gnalé comme le but des désirs secrets des femmes, des prolétaires, des conservateurs, des révolutionnaires éclairés, de tous ceux enfin qui soupirent après la réorganisation des opinions et des mœurs.

L'agent de l'humanité qui le systématise, consacre le glorieux concours des précurseurs, dont il est l'interprète. Saisissant dans leur vol éternel les pensées qui s'épurent au fond des tombeaux, il parle aux vivants au nom des morts. Le fondateur d'une telle doctrine est digne de ceux dont il évoque les ombres illustres, en coordonnant, pour les faire concourir à l'œuvre sociale, leurs plus sublimes spéculations. Par sa voix, les morts gouvernent les vivants; il s'élève au-dessus de l'humanité, comme Moïse, sur la montagne, s'élevait au-dessus des Hébreux, lorsqu'il traçait les préceptes de la loi sur les tables inébranlables. Il faut reconnaître en effet que l'homme supérieur, celui qui peut concentrer en lui l'ensemble des grandes pensées, des grands sentiments, pour les appliquer aux actions, est non-seulement le véritable représentant de l'humanité qu'il s'incorpore, mais encore qu'il lui est supérieur. Quoique le positivisme repose sur la conception de l'humanité, on tomberait dans l'erreur si l'on

pouvait croire qu'il en fait une puissance analogue à l'ancienne Providence, menant les hommes indistinctement. Il ne comprime pas les individualités. S'il a fait ressortir l'importance du concours, il ne veut pas en exagérer la valeur, mais le concilier à une sage indépendance. Il faut que les grands hommes se soumettent à l'ensemble des antécédents, et c'est dans une telle soumission que consiste leur force; mais on doit reconnaître leur supériorité sur l'humanité, lorsqu'ils la dirigent et l'améliorent, en s'y subordonnant. Quelques explications sont ici nécessaires, afin qu'on comprenne dans toute sa clarté, et sans comparaison possible avec la fiction providentielle, le dogme de l'humanité, principe universel du positivisme.

DE L'HUMANITÉ PAR RAPPORT AUX HOMMES SUPÉRIEURS, QUI LA DIRIGENT EN S'Y SUBORDONNANT.

Les grandes pensées, les grands sentiments qui furent, qui sont et qui seront destinés à susciter les actions bonnes forment l'âme de l'humanité, considérée dès lors comme le nouveau grand être. Son corps immense se compose de tous les êtres humains, passés, futurs et présents, méritant

d'être incorporés à cette vaste unité (1). L'humanité peut donc être considérée sous trois aspects, relatifs au passé, à l'avenir, au présent; c'est la priorité, le public, et la postérité. Dans ces foules innombrables, surgissent de temps en temps, des hommes qui les guident, qui les éclairent, qui les améliorent et qui leur sont indispensables. On les appelle des hommes supérieurs, et s'ils savent s'incliner devant le grand être, devant ce dépositaire éternel de tout ce que le monde a produit de positif (2), s'ils savent subordonner leur activité générale à ses destinées, ils seront réellement supérieurs, sinon au grand être qui doit les absorber à son sommet, mais à la priorité, au public, à la postérité, considérés séparément. Il est nécessaire de développer cette opinion, suivant laquelle la personnalité peut se développer, et planer au-dessus de l'humanité, comme ces grands prêtres,

(1) Tous les hommes ne font pas partie de l'humanité. Quoique tous naissent ses enfants, tous ne deviennent pas ses serviteurs, beaucoup restant à l'état de parasite. Indifférents aux destinées humaines, ceux-ci sont inutiles au monde et méritent, selon Horace et Arioste, d'être appelés des producteurs de fumier. Tels chevaux, chiens, bœufs, etc., sont plus estimables que ces hommes.

(2) Voir les sept acceptions du mot *positif*, p. 2.

qui jadis s'approchaient de la divinité et rendaient ses oracles, la modifiaient suivant les tendances de leur siècle, tout en s'inclinant devant elle. Pour la clarté du discours, nous désignerons par humanité, l'un des trois aspects énumérés précédemment.

L'humanité n'a pas de volontés; elle n'a que des tendances et des aspirations; elle s'énerverait dans une série indéfinie de fluctuations douloureuses, si les hommes d'élite ne surgissaient dans les temps opportuns pour exprimer ses volontés.

L'évolution de l'humanité est spontanée quant aux sentiments, quant aux pensées, quant aux actes. Abandonnée à elle-même, et privée de l'intervention des sages philosophes, les déviations, les retards, les incohérences rendraient tout progrès impossible. Sollicitée par les forces dispersives qui l'agitent en tous sens, ses efforts resteraient stériles, si les hommes supérieurs ne les faisaient converger à la résultante unique, qui traîne à sa suite les lois des phénomènes, ces lois d'un enfantement si difficile. Ils savent les formuler et les faire concourir systématiquement au bien-être général. C'est ainsi qu'ils réagissent sur l'humanité, en pouvant lui servir d'interprètes. Ils ont la

gloire difficile de comprendre les aspirations collectives et d'en fixer le but. Ils résument, avec une intelligence, supérieure au concours confus des intelligences vulgaires, les tendances du passé et celles du présent. Ils réalisent enfin, au point de vue le plus noble et le plus élevé, la maxime donnée par Auguste Comte :

Pour compléter les lois, il faut des volontés.

L'individu possède une autre supériorité sur l'espèce, par le développement de plus en plus grand des unités. Son esprit bien dirigé devient de plus en plus synthétique. Une méditation féconde le soustrait aux détails pratiques, qui cachent les vues d'ensemble aux hommes réunis. Les masses ne peuvent jamais se concerter suffisamment pour satisfaire aux besoins généraux. Le défaut d'ensemble est inévitable, le concours est incomplet. Une collection d'individus ne peut rassembler autant de renseignements qu'un seul, aussi la synthèse collective est toujours inférieure à la synthèse individuelle, seule susceptible d'un grand perfectionnement; la foule ne pourra jamais faire une découverte, un homme supérieur est seul capable de rassembler assez d'éléments

pour la concentrer en lui. Dans le tumulte de cette masse d'intelligences, qui s'agitent confusément autour de la vérité, une seule surgit pour présider à son enfantement, une seule assez synthétique pour la découvrir et la signaler.

Il n'en est pas moins vrai qu'une découverte ne s'accomplit que lorsqu'elle est nécessaire; mais l'humanité ne fait qu'en montrer la nécessité par une multitude de symptômes de plus en plus décisifs. Il n'est réservé qu'à l'homme supérieur de les embrasser d'un coup d'œil. Son intervention, d'autant plus puissante qu'elle est plus synthétique, arrête des fluctuations souvent dispersives, et qui pourraient être indéfinies sans elle. Une telle intervention, surtout, est indispensable aux découvertes sociales, mais les découvertes moins importantes sont généralement exemptes des mécomptes d'un ajournement funeste.

Les découvertes scientifiques s'accomplissent toujours dans des limites suffisantes, parce qu'elles exigent une contention d'esprit, moins synthétique, et partant moins rare. L'astronomie peut éclairer par son exemple une telle notion. Ainsi, depuis que Copernic avait décrit le système du monde, le règne de Newton était annoncé par Ga-

lilée, par Huyghens, par Descartes, par Kepler surtout, par Kepler découvrant les lois sur lesquelles repose l'astronomie moderne. Poussé par de tels précurseurs, le savant, à qui l'Angleterre a élevé des autels, concentrant tant de génies dans le sien, résolut, après de vastes méditations, le problème qu'on avait osé concevoir. Ainsi fut levé le plan de l'univers. Mais ne peut-on croire que si Newton ne fût venu au monde, Huyghens ou Jean Bernouilli, et plus tard l'illustre Clairault, n'eussent accompli ce labeur mémorable !

Il n'en est pas de même pour les compositions poétiques, et surtout pour les conceptions sociales. Quoiqu'un vaste poëme résume, en l'idéalisant, une vaste époque, jouirait-on de *l'Iliade*, de *la Divine Comédie*, du *Paradis perdu*, sans Homère, Dante, Milton? Que serait devenu le catholicisme sans le grand saint Paul, l'Orient sans Mahomet? Le positivisme enfin, quoique systématisant les élans naturels, serait-il révélé, serait-il formulé, serait-il pratiqué après avoir été résumé par une doctrine scientifique, une religion démontrée, si le chef spirituel que nous révérons ne fût venu au monde? Ajoutons qu'on n'ose concevoir l'apparition d'un être aussi synthétique

qu'un tel fondateur, quand on est pénétré des efforts prodigieux d'action, de pensée et de sentiment, qu'exigea l'établissement de la nouvelle foi.

Un troisième genre de supériorité vient encore placer les grands hommes au-dessus de l'humanité, c'est l'accroissement en dignité, par le choix plus noble de la nature des travaux. Les efforts collectifs se bornent à la conservation, à l'accroissement des produits matériels. Les efforts individuels sont surtout relatifs au perfectionnement. Tous s'occupent activement de la prospérité matérielle, un seul de la prospérité morale. Un seul, concentrant les progrès successifs des siècles précédents, et les conciliant avec les besoins actuels, développe davantage la nature humaine, en la faisant devenir plus tendre, plus aimante et plus intelligente. Les hommes supérieurs n'ouvrent pas sur l'humanité des mains pleines des richesses matérielles des âges précédents, mais des richesses morales, plus précieuses. A ses trésors intellectuels ils ajoutent les fruits de leur propre génie, et l'emportent ainsi sur l'ensemble des siècles passés. Succédant à une suite de grands hommes, ils seront remplacés eux-mêmes par une

génération d'hommes, peut-être moins éminents, mais toujours élevés par la hauteur de leurs conceptions au-dessus de la foule humaine, tant passée que future ou présente, c'est-à-dire tant subjective qu'objective. Ainsi leur esprit, assez intelligent pour fixer les idées de l'humanité, assez synthétique pour les concevoir et les embrasser, se revêt encore de la dignité qui distingue le sentiment de l'activité.

En un mot, les hommes d'élite sont supérieurs à l'humanité considérée sous ses trois aspects déjà énumérés ; d'abord à l'humanité précédente, parce qu'ils l'ont améliorée, et qu'ils la laissent meilleure qu'ils ne l'ont trouvée. Or, on est toujours au-dessus de ce qu'on perfectionne. Ils le sont encore à leur postérité ; il est vrai qu'ils seront jugés par elle comme ils ont jugé leurs prédécesseurs, mais ce jugement tombera de la bouche de leurs successeurs, et non de la foule, non de la masse des agents inférieurs prosternés devant le génie, dans l'attitude de la vénération. Cette humanité passive reconnaîtra toujours en eux ses véritables supérieurs, ses princes immuables, les pilotes qui la dirigent dans le milieu où elle vit, se meut et se transforme.

Enfin, ce sentiment général, par lequel l'opinion place les grands hommes au-dessus de l'humanité subjective, est ébauché déjà par la tendance à les élever au-dessus de l'humanité objective, c'est-à-dire au-dessus de leur siècle. On sent partout ce que nous avons déclaré devoir être normalement, on sent que ceux qui poursuivent le perfectionnement de la nature humaine, l'emportent sur les ouvriers voués soit à la conservation, soit à la perfection matérielle. Le public s'incline volontiers devant ceux qui lui parlent de ses devoirs, plutôt que devant les agents de la richesse industrielle. Leur dignité lui paraît de plus en plus prédominante. Aussi n'est-il pas difficile de comprendre la vénération qu'ont toujours suscitée les prêtres de toutes les religions.

Les considérations précédentes feront ressortir la supériorité de la morale, étude de l'homme, sur la sociologie, étude des sociétés. On sentira que la hiérarchie universelle devait placer au sommet la morale, immédiatement au-dessus de la sociologie. De même que la science s'est élevée de la mort à la vie, de même le grand être s'élève ainsi de l'humanité passive des humbles

serviteurs, à l'humanité active des hommes d'élite. Les deux sociologies, sans se confondre, servent de base l'une à l'autre, et le grand être surgit de leur concours hiérarchique : il surgit d'abord de la première, par la conception de l'humanité, par l'ensemble des hommes, travaillant en commun à la conservation des résultats acquis collectivement; puis il se complète et s'ennoblit par le concours des types supérieurs, voués au perfectionnement de la nature humaine. Le grand être enfin, issu de ces deux sciences extrêmes, se compose à sa base de l'humanité passive représentant l'ensemble des antécédents collectifs, du public, et des résultats futurs, et à son sommet, de l'humanité active représentée par les hommes supérieurs, employant leurs volontés, leurs intelligences, leurs esprits synthétiques, leur dignité à l'amélioration de l'humanité.

Mais s'il faut soigneusement éviter de faire absorber les individualités par l'humanité, il faut éviter aussi d'exagérer leur importance. C'est ainsi que le positivisme chemine entre le communisme et l'individualisme, ces deux points extrêmes de la ligne révolutionnaire. C'est ici qu'on ne saurait trop faire ressortir la nécessité d'une sage conci-

liation entre l'indépendance et le concours, ces deux éléments du grand être. Dans l'antiquité, le concours étouffa l'indépendance, et c'était aussi nécessaire qu'inévitable, car si les hommes d'élite avaient pu surgir, les doctrines auraient péri dans les conflits naturels entre les castes sacerdotales, entre les prêtres de Jupiter, de Cérès, de Saturne. Aussi la rareté des noms est extrême dans ces âges reculés.

Grâce à la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, l'indépendance fut mise au service du concours pendant le glorieux moyen âge. Alors le chef du pouvoir spirituel s'honorait d'être le serviteur des serviteurs de Dieu,

Servus servorum Dei.

Ceux-ci savaient à leur tour faire abnégation de leurs tendances personnelles pour seconder ses efforts. Tout s'effaçait, individus, États catholiques, devant l'intérêt de la chrétienté.

Après le moyen âge, l'indépendance l'emporta sur le concours. Les individualités se multiplièrent, et, pour mieux s'affranchir de l'ordre ancien, rompirent toute solidarité mutuelle. Descartes en donne le plus éclatant exemple, lui qui

sut radicalement écarter, d'une main ferme et audacieuse, les principes des doctrines antérieures.

Il faut aujourd'hui que le concours et l'indépendance se concilient, et marchent de concert, l'indépendance ne pouvant cesser de se subordonner au concours, et le concours ne pouvant comprimer les individualités. Tel est le secret du positivisme, car, s'il faut reconnaître la supériorité de l'être supérieur sur la masse, la doctrine qui fonde l'avenir sur le passé ne pourrait méconnaître l'irrésistible empire de l'humanité sur l'homme, et l'ascendant de la raison collective sur la pensée individuelle.

Un homme d'élite cesserait de l'être s'il refusait de se soumettre aux antécédents, aux contemporains; que serait-il sans la coopération immense du passé, sans le concours des modestes auxiliaires, formant le public? Qu'on suppose les grands hommes se succédant sans interruption, sans que leur apparition soit séparée par l'existence des sociétés; ils deviennent d'impuissants atomes, des intelligences stériles, des volontés inutiles, car ils n'acquièrent un juste emploi de leurs forces qu'en liant l'avenir au passé. Ainsi que le dit Auguste Comte : « En contemplant sa

« propre existence physique, intellectuelle et mo« rale, on voit ce qu'on doit à l'ensemble des pré« décesseurs et des contemporains. Celui qui se « croirait indépendant des autres dans ses affec« tions, ses pensées et ses actes, ne pourrait même « proférer un tel blasphème sans une contradiction « immédiate, puisque son langage ne lui appar« tient même pas. » La positivité développe ainsi la sociabilité, en nous rappelant la coopération des *générations*. Dans chaque phénomène, surtout dans un phénomène social, les prédécesseurs participent davantage que les contemporains. Les travaux matériels le prouvent dans ce cas, car on ne bâtit guère que pour la postérité. Cette continuité nécessaire manifeste mieux que la simple solidarité combien l'hérédité collective est la seule réelle. Chaque génération produit au delà de ses propres besoins les richesses matérielles destinées à faciliter le travail, et à préparer la subsistance de la suivante. Les organes de cette transmission deviennent ainsi les chefs naturels, et leur ascendant s'établit d'autant mieux, que leur supériorité est plus marquée sur leurs prédécesseurs.

Mais il faut encore faire ressortir le caractère le plus élevé des hommes supérieurs qui dirigent

gloire difficile de comprendre les aspirations collectives et d'en fixer le but. Ils résument, avec une intelligence, supérieure au concours confus des intelligences vulgaires, les tendances du passé et celles du présent. Ils réalisent enfin, au point de vue le plus noble et le plus élevé, la maxime donnée par Auguste Comte :

Pour compléter les lois, il faut des volontés.

L'individu possède une autre supériorité sur l'espèce, par le développement de plus en plus grand des unités. Son esprit bien dirigé devient de plus en plus synthétique. Une méditation féconde le soustrait aux détails pratiques, qui cachent les vues d'ensemble aux hommes réunis. Les masses ne peuvent jamais se concerter suffisamment pour satisfaire aux besoins généraux. Le défaut d'ensemble est inévitable, le concours est incomplet. Une collection d'individus ne peut rassembler autant de renseignements qu'un seul, aussi la synthèse collective est toujours inférieure à la synthèse individuelle, seule susceptible d'un grand perfectionnement; la foule ne pourra jamais faire une découverte, un homme supérieur est seul capable de rassembler assez d'éléments

pourra dire avec non moins de raison, l'humanité, c'est moi.

Cependant cette concentration en une seule et une vaste collection d'âmes ne serait qu'illusoire et dangereuse si elle n'imposait à celui qui l'accepte d'immenses devoirs relatifs. Louis XIV prenait l'engagement tacite de faire concourir toutes ses forces au bien de l'État. Le grand-prêtre de l'humanité s'engage à la servir autant qu'il lui

ciale des racines purement grecques. Mais j'ai ensuite reconnu que cette imperfection grammaticale trouve une heureuse compensation dans l'aptitude directe d'une telle structure à rappeler toujours le concours historique des deux sources antiques, l'une sociale, l'autre mentale, de la civilisation moderne. L'hybridité n'a point empêché d'admettre plusieurs termes systématiques dont le besoin se faisait sentir, comme *minéralogie*, etc. A plus forte raison, ne peut-elle entraver l'introduction de noms ainsi doués, par leur formation même, d'une éminente propriété philosophique. Déjà tous les penseurs occidentaux ont accepté, d'après mon ouvrage fondamental, le mot *sociologie*. J'espère obtenir bientôt un pareil accueil pour les expressions connexes de *sociocratie* et *sociolatrie*, dont l'usage va devenir encore plus nécessaire, et qu'adoptèrent sans difficulté les nombreux auditeurs de mon cours philosophique sur l'histoire générale de l'humanité. (*Politique positive*, t. I, p. 403.)

Rappelons l'usage si fréquent des mots *biologie, physiologie, ontologie, idolâtrie, théologie, théocratie*. Les trois mots *sociologie, sociolatrie, sociocratie* s'appliquent au nouveau dogme, au nouveau culte, au nouveau régime.

sera possible; sinon de telles sentences n'exprimaient qu'un fol orgueil, attirant sur les chefs temporels et spirituels le mépris unanime, et l'invitation à céder le pouvoir à de plus dignes successeurs.

L'avantage inappréciable d'une telle concentration, c'est la vénération des inférieurs, car elle pousse les chefs temporels au dévouement, et les chefs spirituels à la déification. Dans les religions anciennes, les prêtres descendaient souvent des dieux, sans pouvoir jamais en faire partie de leur vivant. Dans le culte systématique de l'humanité, le pontife qui la représente recevra en son nom, et gardera dans son sein les adorations, que les anciens prêtres transmettaient aux anciens dieux.

Le grand être surgissant de l'ensemble des êtres collectifs et de l'ensemble des types supérieurs, on adorera désormais l'humanité passive dans les résultats acquis ou futurs, dans les sept liens fondamentaux, par exemple, et l'humanité active dans l'ensemble des types supérieurs, classés dans le calendrier positiviste. Le dogme de l'humanité se complétera en embrassant, dans sa partie abstraite, les lois universelles qui la gouvernent fatalement et règlent ses rapports avec l'ordre extérieur. Il de-

qu'un tel fondateur, quand on est pénétré des efforts prodigieux d'action, de pensée et de sentiment, qu'exigea l'établissement de la nouvelle foi.

Un troisième genre de supériorité vient encore placer les grands hommes au-dessus de l'humanité, c'est l'accroissement en dignité, par le choix plus noble de la nature des travaux. Les efforts collectifs se bornent à la conservation, à l'accroissement des produits matériels. Les efforts individuels sont surtout relatifs au perfectionnement. Tous s'occupent activement de la prospérité matérielle, un seul de la prospérité morale. Un seul, concentrant les progrès successifs des siècles précédents, et les conciliant avec les besoins actuels, développe davantage la nature humaine, en la faisant devenir plus tendre, plus aimante et plus intelligente. Les hommes supérieurs n'ouvrent pas sur l'humanité des mains pleines des richesses matérielles des âges précédents, mais des richesses morales, plus précieuses. A ses trésors intellectuels ils ajoutent les fruits de leur propre génie, et l'emportent ainsi sur l'ensemble des siècles passés. Succédant à une suite de grands hommes, ils seront remplacés eux-mêmes par une

parce qu'il est la base de toutes les aberrations pratiques; on tomberait dans la métaphysique, car la découverte, qui devient avant tout le partage des précurseurs, devient aussi le partage de leurs prédécesseurs, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle aboutisse à une entité, à une abstraction. On verrait alors l'humanité menant les hommes comme l'ancienne Providence, et même plus confusément.

C'est l'ingratitude des inférieurs, qui regarderaient les supérieurs comme d'heureux instruments de l'humanité, ne devant leur valeur qu'aux travaux antérieurs, aux aspirations publiques qu'ils auraient eu la bonne fortune de coordonner.

C'est enfin la haine des supérieurs pour l'humanité qui leur ravit leur personnalité, leurs principaux efforts de conception. Ils ne manqueraient pas de lui faire sentir leur force et leur supériorité en la maudissant, en lui imprimant une déviation aussi funeste qu'irrésistible. En même temps, leur responsabilité serait détruite, et par conséquent leur dignité.

C'est par de telles explications qu'on doit comprendre l'immense efficacité du culte concret et

du calendrier positiviste. S'il réagit sur les types supérieurs, d'une part, sa réaction sur les agents inférieurs n'est pas moins importante, car elle les dispose à la vénération. Or, ce sentiment, base de toute discipline, est complétement éteint dans toutes les classes. L'individualisme absolu prédomine depuis le quatorzième siècle, où s'ouvre la révolution; il s'annonce dans les esprits par une surexcitation de la vanité; il s'est manifesté par le protestantisme, le déisme, le scepticisme, les trois symptômes de la maladie occidentale, dont l'effet moral est la destruction complète de la vénération. C'est en conciliant l'indépendance et le concours qu'on peut espérer son rétablissement, de plus en plus urgent, lorsqu'on examine la position actuelle de la société moderne.

OPPORTUNITÉ DU POSITIVISME (1).

Le positivisme est présenté par son fondateur comme venant fermer la révolution occidentale, qui dure depuis cinq siècles, par la construction

(1) L'opportunité du positivisme ressort d'ailleurs de son exposition elle-même. On s'en apercevra dans tout le cours de cet ouvrage.

de la nouvelle synthèse, échelle encyclopédique, dont il invite les humains à gravir les échelons ; la science, transformée en philosophie, en étant le premier, et la morale le dernier.

Le positivisme ne vient pas seulement substituer aux dogmes surnaturels une base réelle et positive, aux théories chimériques de réformateurs incertains, des applications justifiées par l'étude de nos penchants, à l'obscurité des mystères, la lumière des démonstrations. Il commence par imposer la science à tous ces prétendus philosophes, qui s'érigent maîtres en sociologie et en morale, sans connaître les sciences inférieures. Comment pourraient-ils raisonnablement parler de l'homme s'ils ne l'ont pas étudié sous tous ses aspects ? Désormais, avant d'être un philosophe, il faut être un savant. Il faut pouvoir monter du monde à l'homme, et descendre de l'homme au monde, afin de connaître l'homme au physique et au moral, dans ses rapports avec ses semblables, et avec la nature entière.

Au sommet de l'échelle encyclopédique se place la morale, science de l'homme individuel. Elle est supérieure à la sociologie, morale des peuples, car, outre les influences que considère la science sociale,

elle doit apprécier aussi des impulsions que celle-ci peut écarter comme presque insensibles. La morale institue donc la sociologie et s'occupe en outre de ces intimes réactions qui s'exercent, suivant des lois trop peu connues, entre le physique et le moral de l'homme.

Après être descendue de la morale à la sociologie, celle-ci institue à son tour la biologie. Car l'état social des peuples, soit au repos, soit au mouvement, dépendant de la constitution cérébrale et corporelle, l'étude de la société exige la connaissance des lois de la vie. Il faut donc étudier les êtres vivants et les étudier tous, à cause de leurs rapports physiques, tant les végétaux et les animaux, que l'homme.

Faisons un troisième pas encyclopédique; descendons un quatrième échelon. Nous concevrons que les êtres vivants étant des corps, suivent les lois de la matière. Voilà donc la biologie, la sociologie avec la morale, subordonnées à la grande science inorganique, appelée cosmologie. C'est l'étude de la planète, milieu nécessaire de toutes les fonctions supérieures, vitales, sociales et morales. Divisons enfin la cosmologie en deux sections, la physique et la mathématique, et cette

dernière science abstraite va servir de base à tout l'édifice théorique (1).

Ainsi le positivisme débarrasse la société de tous ces écrivains frivoles, qui tirent du fond de leur cerveau, vide de sciences positives, d'absurdes utopies, d'injustes critiques, sans songer que les plus grands savants furent aussi les plus grands philosophes. Faut-il citer Aristote, Bacon, Descartes, Leibnitz, Pascal, Condorcet et tant d'autres (2)? Ils ne savent aussi que se précipiter sur une noble religion, sans songer qu'elle a des siècles pour garants de ses services. Ils prolongent de misérables critiques, au lieu de s'occuper de l'avenir de l'humanité.

Toute idée d'antagonisme au contraire est soigneusement écartée du cœur des positivistes. Ils laissent les ministres de Dieu présenter en paix des remèdes divins; ils cherchent de leur côté les moyens humains de remédier aux maux de la société.

(1) Voir le tableau page

(2) Voltaire lui-même, le dieu de ces soi-disant philosophes, qui ne sauraient peut-être distinguer un centimètre carré d'un centimètre cube, avait senti la nécessité d'une hiérarchie encyclopédique. On connaît ses tendances scientifiques, et ses nobles efforts pour populariser les conceptions de Newton.

Le positivisme n'est pas moins opportun pour se charger du traitement social qui doit renouveler la face de l'Occident, en extirpant la maladie qui le ronge. Surgies à diverses époques et successivement, les trois phases de la maladie occidentale règnent aujourd'hui simultanément. Il ne serait pas inutile d'examiner comment le protestantisme, le déisme et le scepticisme ont pris naissance, et méritent d'être aujourd'hui radicalement écartés, après avoir agité en tous sens la société.

Cet opuscule n'étant destiné qu'à l'exposition sommaire du positivisme, un tel sujet ne peut qu'être signalé aux esprits judicieux. Après avoir esquissé les événements généraux qui secondèrent l'avénement du protestantisme et facilitèrent au moine orgueilleux sa fâche révolutionnaire, on dépeindrait l'hérésie essayant de régénérer l'esprit humain, en substituant aux plus précieux dogmes du catholicisme son principe universel, l'individualisme. Ses défenseurs affirmeraient qu'elle a brisé des règles oppressives, qu'elle a émancipé l'esprit public en secouant le joug clérical; mais on leur répondrait par l'histoire des progrès accomplis sans son concours, par l'exemple de principes en désuétude, s'éteignant en temps opportun,

comme un vieillard qui, privé de l'usage de ses membres, expire de caducité. Les attaques inconsidérées du protestantisme contre les institutions qui liaient le catholicisme à la vie sociale, ainsi que nous l'avons fait voir, n'ont fait que rajeunir provisoirement une vigueur émoussée. A l'époque où s'émancipait véritablement la raison humaine, au dix-huitième siècle, le protestantisme, loin de seconder le mouvement, fut relégué au rang des hérésies plus nuisibles qu'utiles. Qui pourrait croire que les encyclopédistes se sont inspirés de ses principes? Parmi les démolisseurs, nn seul fut protestant, aussi n'a-t-il jamais compris le principe de l'autorité, et son œuvre politique n'a servi qu'à perpétuer l'esprit révolutionnaire et la notion des droits, hostile à celle des devoirs. On résumerait l'impuissance du protestantisme, en disant qu'il s'oppose à l'amélioration sociale, par la rupture de la discipline, au progrès moral, par la substitution de la raison au sentiment.

On continuerait, en le montrant repoussé par les nations ardentes du Midi, passionnées pour le culte de la Vierge, et accueilli au contraire par celles du Nord, chez lesquelles l'esprit a toujours lutté contre le cœur. Il serait facile d'y signaler le

plein développement d'un égoïsme, dont l'Angleterre offre le meilleur type, et l'impossibilité d'y concilier l'ordre et le progrès ; sans oublier qu'il a secondé des enthousiasmes patriotiques, soit dans la libération de la Hollande, soit dans la révolution de Cromwell. Mais, quelques années après, Guillaume d'Orange, en s'asseyant sur le trône des Stuarts, et instituant le protestantisme religion de l'État, plongea l'Angleterre dans tous les dangers de l'égoïsme national. Aussi ce peuple est-il le dernier de ceux appelés à la régénération occidentale.

Un siècle après l'explosion protestante, la seconde phase de la maladie occidentale commence à se caractériser. Deux incompatibilités se heurtaient déjà par tous les points, le dogme théologique et le dogme scientifique. Le déisme naquit en France, lorsque Bacon, Descartes, Galilée, forcèrent la religion à se séparer de la philosophie. Le déisme n'est pas une affirmation de la croyance en Dieu, c'est surtout l'expression de la négation de tout système religieux. Pendant son évolution, s'accomplit l'émancipation théologique et la révolution intellectuelle. Après lui, le scepticisme envahit la société et proclame la désué-

tude des croyances dont le protestantisme et le déisme avaient préparé la ruine. Il ne pourra jamais exister des sceptiques positivistes, parce que la foi positive étant démontrée, ils tomberont sous le reproche d'absurdité, comme ceux qui voudraient nier le mouvement de la terre; mais il n'en est pas ainsi pour les religions surnaturelles; aussi la majorité se trouve-t-elle en proie à cette dernière phase de la maladie occidentale!

Le protestantisme offre le danger de dissimuler les conditions de la réorganisation morale, car il se proclame l'issue de la révolution, et présente un dogme tronqué, un culte froid, un régime incolore, comme le dernier progrès religieux. Le déisme, sans dogme, sans culte, sans régime, borné à une simple croyance en Dieu, fait apprécier les dangers d'une foi commune, excite dans les âmes une soif spirituelle, et les dispose à faire des efforts pour sortir d'un tel état, incompatible avec la nature humaine, essentiellement religieuse.

Le protestantisme trouble les croyances, et les prolonge, en les dénaturant par un vain simulacre de progrès; le déisme les nie, mais ne les remplace pas, et fraye la voie au scepticisme.

Il y eut des sceptiques au déclin de toutes les

religions et même aux époques de leur apogée, car il existe toujours des hommes qui, se bornant à la philosophie naturelle, refusent de s'incliner devant les mystères. En reculant jusqu'au polythéisme, on voit le progrès continu du doute universel, conduisant, avec une effrayante rapidité, d'école en école, à partir de Socrate jusqu'à Pyrrhon et Épicure, à nier toute existence extérieure (1). Alors la philosophie se séparait de la science, et les dangers de cette séparation consistaient dans le scepticisme, car la métaphysique poussa bientôt ses rêves d'indépendance et de suprématie, jusqu'à vouloir aussi s'affranchir de la théologie. Les écoles sceptiques se prolongèrent jusqu'à la ruine du paganisme, tantôt représentées par des noms célèbres, tantôt inspirant quelques héros comme le grand César qui, chef des pontifes, repoussait en plein sénat la croyance en l'immortalité de l'âme.

Le protestantisme a fourni les sceptiques catholiques. Bayle, tantôt protestant, tantôt catholique et mort protestant, battit en brèche la théologie et fraya à Voltaire les voies de l'incrédulité. Un siècle

(1) On sait que la devise de l'école de Pyrrhon était : *Non licet, nil potiùs*.

auparavant, le doute de Montaigne, basé sur la faiblesse de la raison, avait brisé les règles de la morale chrétienne par un vain étalage des contradictions humaines. Les athées du dix-huitième siècle dépassèrent l'œuvre de tels sceptiques. Ceux-ci, d'une incrédulité tolérante et paresseuse, niaient sans affirmer. Ceux-là nièrent en essayant de démontrer, tentative inconséquente, car Dieu eût existé, dès qu'on eût pu démontrer qu'il n'existait pas.

Aujourd'hui ce ne sont plus seulement les philosophes, les savants, qui sont sceptiques. Combien d'hommes, et des plus humbles, qui pourraient s'écrier, comme Faust sur la montagne : Que voulez-vous de moi, chants de mon enfance? cloches sacrées, faites silence; souvenirs du jeune âge, éloignez-vous, éloignez-vous, je n'ai plus la foi.

Parfois la jeunesse s'éprend d'un enthousiasme stérile pour les réformes protestantes qui lui semblent caractériser les derniers progrès religieux. Elle devient bientôt en proie à une surexcitation continue de l'orgueil et de la vanité, conséquences inévitables de la pratique du libre examen sur des idéalités insolubles. Mais le défaut de toute solution positive ne tarde pas à la précipiter dans la

négation de tout système. Dans le déisme, Dieu subsiste encore, car l'esprit n'a pas encore accompli des progrès suffisants pour abandonner complétement la recherche des causes. Fatiguée de telles fluctuations, sans cesse renaissantes, la jeunesse aboutit au scepticisme. Alors l'âme est dans un état affreux, livrée à tous les hasards et s'abandonnant aux mouvements les plus divers, afin d'étouffer le cri de la conscience, ce dernier témoignage de l'humanité contre l'indifférence religieuse.

L'esprit n'était pas une assez belle proie pour le scepticisme. Le cœur, n'étant plus défendu, ne pouvait lui échapper. Il a dirigé ses coups contre nos instincts sympathiques, l'attachement, la vénération, la bonté. La morale humaine est devenue la morale du succès. Le progrès matériel a semblé l'emporter sur le progrès moral, et la vie animale sur la vie affective. Jetez les yeux sur la société moderne ! Quel spectacle ! Ici, des esprits fatigués par l'anarchie spirituelle ; ailleurs, une discipline renversée par l'orgueil, l'égoïsme partout !

L'union de l'homme et de la femme n'est plus indissoluble.

La paternité devient un fardeau, sinon la satisfaction d'une égoïste vanité.

La tendresse filiale succombe; les vieillards sont abandonnés à des mains mercenaires, après avoir doté leurs enfants. Les fils grandissent loin de la famille et n'y sont rattachés que par une dépendance financière, ou par l'attente d'un tardif héritage.

L'amitié fraternelle, ce premier germe de l'amour universel, n'est souvent qu'une rivalité matérielle.

La domesticité, si noble chez nos ancêtres, devient une dégradation par la hauteur des parvenus et le dégoût des serviteurs.

Enfin la femme, image de l'humanité, ébauchée par le culte de la Vierge-Mère, la femme s'abandonne aux séductions de la fortune, dont elle fait son principal mobile.

Nos opinions politiques, privées de l'appui d'une morale universelle, flottent au hasard, ne se nourrissant que de principes de circonstance.

Dans cet état, la régénération n'est-elle pas imminente? ces symptômes alarmants n'en sont-ils pas les préludes nécessaires, analogues à ceux qui précèdent toute découverte? Qui ne serait frappé de la nécessité d'une religion ralliant tous les hommes dans une foi démontrable, restaurant

la morale après avoir éclairci l'intelligence, et venant, selon la belle expression d'un ministre, mort récemment, la distribuer aux gens qui ne croient pas en Dieu (1).

Le dix-huitième siècle fut un siècle de démolition, que le dix-neuvième ne soit voué qu'à la construction, fondée sur la foi large et scientifique offerte par le positivisme. Toute idée de protestation ou d'indifférence doit disparaître. Il faut extirper les dernières traces de la lèpre, qui ronge le catholicisme et qui lui survit. Le protestantisme, le déisme et le scepticisme sont signalés comme un obstacle à toute régénération.

Le positivisme, au contraire, écartant soigneusement toute idée d'antagonisme avec le culte catholique, vient offrir son concours. Au milieu des symptômes alarmants, il vient montrer à l'horizon les salutaires clartés de l'aube de la régénération.

Mais tous n'appellent pas la lumière: il en est qui veulent prolonger l'anarchie. Je veux parler de cette classe de métaphysiciens qui, connaissant

(1) Je dois ici témoigner notre juste reconnaissance pour le zèle et la fermeté de M. Bineau, qui, comme ministre des travaux publics, autorisa dignement mon cours, accompli dans un local placé sous sa dépendance officielle. (*Politique positive*, t. I, p. 18.)

la solution, cherchent à la cacher sous le boisseau. Ils cherchent à continuer l'interrègne spirituel, afin de demeurer, sinon toujours les maîtres, du moins les plus salariés. Ils repoussent l'éclaircissement des idées pour triompher de l'ignorance, car ils ont compris que l'avénement d'une discipline sera le signal de leur chute, accompagnée de la risée publique. Ils vivaient autrefois à Athènes dans ces temps où les plus grands hommes de la Grèce périssaient dans les fers ou dans l'exil. Ils avaient perverti par leurs sophismes l'esprit et le cœur de ce peuple, qui mérita l'ironique appréciation de Phocion, applaudi d'une façon inaccoutumée : « Ai-je dit quelque sottise ? » Ils n'ont fait que changer de patrie. Paris les possède et les entretient aujourd'hui. Voilà les ennemis intéressés du positivisme. Ils sont signalés à l'attention publique, mais leur existence sera de peu de durée, car on ne peut longtemps s'opposer aux tendances d'une époque si décisive.

Le dix-neuvième siècle porte écrit sur son drapeau : *Ædificabo.* Les ouvriers pacifiques de l'avenir le tiennent dans leurs mains. Ils sauront le faire triompher, après avoir su le faire respecter par tous les partis.

CHAPITRE PREMIER

PROGRAMME POSITIVISTE.

Régulariser le présent, préparer l'avenir, glorifier le passé, développer en tous sens la grandeur de l'homme, par une philosophie fondant l'unité humaine sur la coordination de la vie spéculative, active et affective; constituer la chaîne des temps, par la vénération régulière des ancêtres privés et publics; déterminer, par une éducation générale, les principes fixes de jugement et de conduite, les mœurs et les opinions, facilitant au peuple une digne incorporation à la société moderne.

Systématiser l'amour universel, en érigeant le dogme de l'Humanité en principe fondamental, améliorer la condition des femmes, devenues les

principaux représentants d'un tel principe; placer dans l'essor continu des instincts sympathiques, l'unique source du vrai bonheur; faire de la soumission la base du perfectionnement; gouverner avec les devoirs et non avec les droits; garantir par la vie privée la vie publique, résumée dans le dévouement des forts aux faibles, et la vénération des faibles pour les forts; construire un ordre stable et progressif, en s'appropriant tout ce que les états précédents de l'Humanité ont offert d'utile et de réel, d'organique et de sympathique, en substituant le relatif à l'absolu, et la recherche des lois à la recherche des causes, en rétablissant la prépondérance de la morale sur la politique, et subordonnant à l'histoire la philosophie; dissiper les inquiétudes des conservateurs, en représentant l'ordre comme la base et la condition du progrès, voué à son développement, confier cet ordre universel à la garde d'un nouveau pouvoir spirituel; tels sont les procédés du Positivisme.

Il vient mettre un terme aux utopies subversives, en les sommant de déterminer par quelles lois historiques elles justifient leur avénement, et par quelles nécessités sociales leur commune immoralité.

Érigeant le culte des Ancêtres en base de la religion universelle, il convie les Occidentaux au respect des croyances, qui les unirent au moyen âge ; il convie les Français émancipés à une déférence civique envers les rites officiels de la majorité du pays.

Les travaux d'Auguste Comte ayant fait généralement reconnaître que la révolution occidentale ne pouvait être terminée que par la réorganisation religieuse, le Positivisme renonce au pouvoir temporel, car les réformes morales doivent précéder les régénérations politiques.

Du haut du trône spirituel, où l'ont élevé les découvertes des lois sociologiques, qui dirigent l'Humanité, il prononce sur le monothéisme le jugement que saint Paul prononçait jadis sur les dieux de l'antiquité ; il vient se substituer à lui, parce qu'il satisfait mieux les besoins moraux et sociaux, auxquels des croyances en désuétude ne peuvent plus suffire. Mais il appelle sur elles une digne vénération, car elles furent les tuteurs naturels que s'imposa l'Humanité pour guider son enfance, et leurs modifications successives sont les jalons du progrès. C'est ainsi qu'après les fétiches des populations primitives vinrent

les dieux des Grecs et des Romains; après les dieux, le monothéisme des peuples régénérés. Aujourd'hui l'Humanité, parvenue à sa pleine maturité, secoue énergiquement le joug des institutions artificielles. Elle veut se gouverner elle-même, et devenir l'arbitre de ses destinées.

De cette émancipation est né le Positivisme. Il dirige la marche systématique de l'Humanité substituée à une évolution spontanée; il préside à sa transformation morale, effectuée sans les secours divins, en vertu des lois sociologiques, révélées par l'auguste fondateur. Grâce à la clarté qu'elles jettent sur le passé, sur l'avenir, sur le présent, les tentatives de réorganisation dont elles ne seront pas la base, ne paraîtront désormais qu'une puérile divagation. Les réformes inventées au dix-neuvième siècle, sans souci du passé, en ont offert l'exemple; mais si ces utopies, sur la famille et sur l'éducation, furent bizarres, elles n'en furent pas moins effrayantes, par le défaut d'ordre et le mépris de la discipline.

LOIS SOCIOLOGIQUES.

Ces lois invariables, sur lesquelles repose le nouveau dogme, gouvernent non-seulement le

monde social, mais encore l'individu, avec la même inflexibilité des lois de la pesanteur envers la chute des corps. Elles se condensent en une seule que nous voudrions rendre familière, car elle est le fondement de toute philosophie, de toute politique, de toute morale.

C'est la loi des trois états (1), suivant laquelle

(1) Cette loi fait partie des quinze lois universelles qui composent la philosophie première, ainsi nommée par Auguste Comte, d'après Bacon. Voici l'énoncé de ces quinze lois qui constituent les principes universels de tous les phénomènes généraux, et sur lesquelles devait reposer par conséquent le dogme positif. Elles se divisent en trois groupes.

Premier groupe. — Le premier groupe est formé par la combinaison d'une loi logique avec deux lois scientifiques. La loi logique consiste dans le principe vraiment fondamental, qui partout prescrit de former l'hypothèse la plus simple, compatible avec les renseignemente obtenus. (Loi de la combinaison des sentiments avec les images et les signes.)

La deuxième loi consiste dans le principe relatif à l'immuabilité des lois quelconques, qui régissent les actes d'après les événements, quoique l'ordre abstrait permette seul de les apprécier. (Loi de l'immuabilité).

La troisième loi consiste dans le principe, suivant lequel les modifications quelconques de l'ordre universel s'y trouvent bornées à l'intensité des phénomènes, dont l'arrangement demeure inaltérable. (Loi de la modificabilité.) On voit que ces lois universelles sont relatives non moins à la constitution intérieure de nos spéculations qu'à leur destination extérieure. (Ces trois lois sont dues au fondateur du Positivisme.)

les dieux des Grecs et des Romains; après les dieux, le monothéisme des peuples régénérés. Aujourd'hui l'Humanité, parvenue à sa pleine maturité, secoue énergiquement le joug des institutions artificielles. Elle veut se gouverner elle-même, et devenir l'arbitre de ses destinées.

De cette émancipation est né le Positivisme. Il dirige la marche systématique de l'Humanité substituée à une évolution spontanée; il préside à sa transformation morale, effectuée sans les secours divins, en vertu des lois sociologiques, révélées par l'auguste fondateur. Grâce à la clarté qu'elles jettent sur le passé, sur l'avenir, sur le présent, les tentatives de réorganisation dont elles ne seront pas la base, ne paraîtront désormais qu'une puérile divagation. Les réformes inventées au dix-neuvième siècle, sans souci du passé, en ont offert l'exemple; mais si ces utopies, sur la famille et sur l'éducation, furent bizarres, elles n'en furent pas moins effrayantes, par le défaut d'ordre et le mépris de la discipline.

LOIS SOCIOLOGIQUES.

Ces lois invariables, sur lesquelles repose le nouveau dogme, gouvernent non-seulement le

monde social, mais encore l'individu, avec la même inflexibilité des lois de la pesanteur envers la chute des corps. Elles se condensent en une seule que nous voudrions rendre familière, car elle est le fondement de toute philosophie, de toute politique, de toute morale.

C'est la loi des trois états (1), suivant laquelle

(1) Cette loi fait partie des quinze lois universelles qui composent la philosophie première, ainsi nommée par Auguste Comte, d'après Bacon. Voici l'énoncé de ces quinze lois qui constituent les principes universels de tous les phénomènes généraux, et sur lesquelles devait reposer par conséquent le dogme positif. Elles se divisent en trois groupes.

Premier groupe. — Le premier groupe est formé par la combinaison d'une loi logique avec deux lois scientifiques. La loi logique consiste dans le principe vraiment fondamental, qui partout prescrit de former l'hypothèse la plus simple, compatible avec les renseignemente obtenus. (Loi de la combinaison des sentiments avec les images et les signes.)

La deuxième loi consiste dans le principe relatif à l'immuabilité des lois quelconques, qui régissent les actes d'après les événements, quoique l'ordre abstrait permette seul de les apprécier. (Loi de l'immuabilité).

La troisième loi consiste dans le principe, suivant lequel les modifications quelconques de l'ordre universel s'y trouvent bornées à l'intensité des phénomènes, dont l'arrangement demeure inaltérable. (Loi de la modificabilité.) On voit que ces lois universelles sont relatives non moins à la constitution intérieure de nos spéculations qu'à leur destination extérieure. (Ces trois lois sont dues au fondateur du Positivisme.)

toute conception théorique passe par trois états successifs : le premier fictif, le second métaphysique ou abstrait, le troisième positif ; nous avons développé le sens de ce mot.

Deuxième groupe. — Ce groupe, directement relatif à l'entendement, se décompose en deux, formés chacun de trois lois, suivant que l'on considère la nature statique ou l'essor dynamique de l'intelligence.

Lois relatives à la théorie statique. — 1° Les constructions subjectives sont subordonnées aux matériaux objectifs. (Aristote, Leibnitz, Kant.) 2° Les images intérieures sont moins vives et moins nettes que les impressions extérieures. (Auguste Comte.) 3° L'image normale est prépondérante sur celles que l'agitation cérébrale fait surgir spontanément. (Auguste Comte.)

Lois relatives à la théorie dynamique de la raison. — Loi des trois états, ou succession des trois états, fictif abstrait et positif, que présente chaque entendement envers des conceptions quelconques, mais avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants. (Aug. Comte.) (Loi de l'intelligence.)

2° L'activité est d'abord conquérante, puis défensive, enfin industrielle. (Loi de l'activité.) (Aug. Comte.)

3° La sociabilité est domestique, puis civique, enfin universelle. (Loi du sentiment.) (Aug. Comte.)

Troisième groupe. — Il est composé de six lois et se divise comme le précédent en deux séries égales.

Première série des lois objectives. — Tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément, sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures (Kepler.) (Loi du besoin de fixité.)

2° Un système quelconque maintient sa constitution active

La conception de l'Humanité fournit l'application la plus solennelle d'une telle loi. En effet, au premier âge, l'Humanité fut vouée à l'état théolo-

ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles leur soient exactement communes. (Galilée.) (Loi de la conciliation du mouvement et de l'existence.)

3° L'action égale la réaction, si leur intensité se trouve mesurée conformément à la nature de chaque conflit. (Newton, ou plutôt Huyghens.) (Loi des influences mutuelles.)

Deuxième série des lois objectives. — 1° La théorie du mouvement se subordonne partout à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent les mutations qui constituent l'évolution. (Auguste Comte.) Bornée chez les géomètres à réduire les questions de mouvement en problème d'équilibre, cette loi ne pouvait être généralisée que par le Positivisme, quand Auguste Comte la saisit dans les phénomènes sociaux, d'où résulte sa propre destination.

2e loi. — Elle consiste dans la règle fondamentale du classement positif, d'après la généralité croissante ou décroissante, tant subjective qu'objective. (Aug. Comte.) (Loi du classement.)

3e loi. — Tout intermédiaire est subordonné aux deux extrêmes, dont il opère la liaison. (Buffon, ou plutôt Auguste Comte.) (Loi de la dépendance des états et de l'enchaînement de leurs études.)

Telles sont les quinze lois universelles constituant la philosophie première. Nous ne poserons dans cet opuscule ni les principes de la philosophie deuxième, ni ceux de la philosophie troisième.

gique, état des fictions spontanées, où tout s'admet sans preuves, sans démonstration, parce que l'homme et la société sont alors incapables de réflexions liées et systématiques.

Dans l'âge moyen a prévalu l'état métaphysique, état des entités, des abstractions personnifiées, de l'éther ondulant, des fluides invisibles, des agents impondérables, résumé par la recherche des causes.

Dans l'âge mûr, l'Humanité embrasse l'état positif, le seul définitif, car tout y aboutit à la vérité, à la réalité, à l'utilité, à l'organisation, à la sympathie, résumé par l'établissement des lois.

C'est d'une telle loi que l'antiquité et le moyen âge d'une part, les cinq derniers siècles et les temps modernes de l'autre, vérifient l'historique filiation; elle est tellement saisissante, qu'elle est susceptible d'être acceptée spontanément, sans l'éclatante démonstration que l'histoire en a fournie au révélateur du Positivisme.

Le génie aristotélique d'Auguste Comte a fait ressortir ensuite que si le premier état est le point de départ de l'Humanité, le second est transitoire, et ne sert qu'à dissoudre les systèmes religieux

issus du fétichisme, du polythéisme et du monothéisme. L'état métaphysique n'a qu'un rôle négatif et se distingue ainsi des extrêmes où s'élaborent les constructions. Il préside, par la démolition des échafaudages théologiques, au passage de l'état fictif au dernier, positif et normal.

L'essor temporel de l'humanité se lie à cette théorie fondamentale, car en même temps que la pensée humaine était théologique, ou métaphysique, ou positive, l'activité matérielle était d'abord conquérante, puis défensive, enfin industrielle (1).

Si l'évolution historique donne une preuve réelle de cette loi, la science en offre une vérification intellectuelle, par le spectacle de l'existence simultanée des trois états successifs. Ainsi plusieurs théories sont restées métaphysiques; d'autres sont encore fictives; plusieurs sont enfin parvenues à l'état positif. La métaphysique règne presque exclusivement dans le domaine de la physique proprement dite. Là s'agitent encore les fluides impondérables, l'éther universel, cause prétendue

(1) La société fut conquérante pendant l'ère païenne, défensive pendant le moyen âge; elle est industrielle pendant l'ère moderne.

des phénomènes optiques, électriques, magnétiques.

La pesanteur y offre une heureuse exception. Les lois galiléennes qui la régissent reposent sur l'expérience inébranlable; dénuée de toute hypothèse, on y chemine de vérités en vérités. Aussi sa théorie ne peut plus changer. Elle est positive.

Quand cette théorie fut fondée par Galilée, il manquait aux sciences, épuisées par tant d'hypothèses chimériques, une base matérielle, un phénomène expérimenté, pour river au monde réel la chaîne scientifique, et refréner les vains ébats de la physique ; les temps étaient venus où les lois fictives devaient cesser d'être pour elle, et le point d'appui et le point de départ. Le programme était donc tracé d'avance, et Galilée, poussé par tant d'efforts antérieurs et présents, le réalisa en expérimentant.

L'astronomie est le type le plus pur d'une science définitive; elle n'avait pas cessé depuis les temps les plus fabuleux d'exciter les efforts des philosophes, jusqu'au jour où Laplace put faire au premier Consul une réponse célèbre.

La démonstration du double mouvement de la

terre, que l'effroi clérical entoura de tant d'obstacles, avait été le premier signal de la séparation de l'ancien dogme théologique et du nouveau dogme scientifique, deux incompatibilités qui commençaient à se heurter par tous les points. En d'autres termes, le relatif tendait à se substituer à l'absolu, et la philosophie à s'affranchir de la religion. Les grands penseurs secouaient en frémissant ce joug d'airain qui faisait courber leurs conceptions devant la volonté toute-puissante d'un dieu immobile. On ne saurait donc être trop pénétré de l'importance de la découverte de Galilée et de son opportunité, en voyant la terre cesser d'appartenir à une divinité capricieuse pour se subordonner à des lois, en voyant le point de vue relatif succéder au point de vue absolu, et le premier élément positif servir de base à l'ordre matériel.

Enfin les prétendues théories météorologiques et géologiques ne sont avec l'astronomie sidérale qu'à l'état de fiction, et y resteront probablement toujours.

Ces progrès inégaux résultent de la simplicité du sujet. Plus un phénomène est général, plus il est saisi par l'intelligence; plus il est spécial, moins

il est simple, plus il devient difficile d'en déterminer les lois positives. Ces progrès sont relatifs à la loi de classement que nous avons mentionnée, dans le résumé de la philosophie première (1) : généralité décroissante des phénomènes, et complication croissante. Les plus simples, en un mot, sont les moins spéciaux. C'est ainsi que la hiérarchie fondamentale de nos spéculations réelles consiste dans leur classement naturel en sept catégories élémentaires : ***Mathématique***, ***Astronomie***, ***Physique***, ***Chimie***, ***Biologie***, ***Sociologie***, ***Morale***, où l'on voit bien clairement la complication croître avec la diminution de généralité (2).

Mais la loi des trois états trouve une application décisive et incontestable, même pour les défenseurs de la fatalité providentielle, dans la vie individuelle, car nous la subissons involontairement dans l'enfance, la jeunesse et la maturité.

Quiconque veut revenir sur ses pas ne songe pas sans émotion à cet âge heureux où tout semblait réfléchir ses impressions naïves, où les êtres inanimés excitaient ses craintes et ses préférences enfantines, comme s'ils eussent été doués de vie

(1) Voir la note 1, p. 79.
(2) Voir le tableau, p. 90.

et de sentiment. Qui ne se rappelle ce premier état des suaves fictions théologiques, où les mystiques légendes faisaient couler ses larmes, où ses petites mains pieuses couvraient de fleurs la madone adorée, où la foi maternelle embrasait le cœur enfantin!

Mais bientôt l'adolescence superbe, dédaignant les illusions théologiques, entasse les sophismes, élabore d'abstraites discussions sur le dogme, admis spontanément au premier âge : hérissée d'entités, elle poursuit les causes inaccessibles, et se prévaut de ses droits, au détriment de ses devoirs, trop souvent méconnus.

De telles abstractions consomment la ruine des croyances premières, et l'âge mûr, délivré d'oppressives chimères, court avidement après la positivité. Alors faisant un retour sur lui-même, l'homme songe avec une mélancolique douceur à ses illusions enfantines; elles lui semblent plus respectables que les négations, jusqu'à présent nécessaires, de son adolescence. Il regrette les forces intellectuelles dissipées, par son imprudente et prodigue jeunesse, dans des débats sans issue, désormais inutiles. Mais son esprit ne s'arrêtera plus qu'aux faits réels et utiles; bientôt son cœur

les repoussera, s'ils ne sont généralement sympathiques : il est positiviste !

C'est ainsi que le Positivisme fera de la loi des trois états la base de l'éducation des peuples et des individus. Son utilité acquerra des proportions immenses, au point de vue collectif, au point de vue individuel.

Avec l'aide des lois sociologiques, l'Humanité peut servir de tuteur aux nations encore primitives. Ainsi les fétichistes de l'Afrique centrale, les populations théocratiques passeront directement, sous l'influence des missionnaires positivistes, soit de l'état fétichique, soit de l'état polythéique ou monothéique, à l'état positif, en évitant la phase métaphysique. La liberté morale de ces peuples sera ainsi mieux respectée que par l'évêque Las-Casas, qui voulut transformer l'adoration des fétiches en celle du Dieu unique; tentative tyrannique, car l'état fictif ne peut être brusquement interrompu, tandis qu'il est facile de franchir toutes les phases relatives aux dieux, à Dieu, à la métaphysique.

Au point de vue individuel, on pourra prolonger l'éducation fétichique jusqu'au Positivisme, et la dispenser de la théologie et de la métaphysique

dissolvante. Mais le fétichisme constitue le seul mode du régime fictif qui semble inévitable, parce qu'il surgit dans un âge où l'espèce et l'individu ne peuvent mûrir et lier leurs réflexions.

Cependant, quoique l'esprit humain soit inflexiblement soumis à ces lois, il n'en est pas moins libre, malgré de vaines objections. La prétendue liberté morale est un principe métaphysique conçu sous l'influence protestante de l'individualisme. S'il est incontestable que nous avons des devoirs les uns envers les autres, il ne l'est pas moins que nous devons être assujettis aux lois morales, qui les règlent en les imposant. La vraie liberté consiste à suivre ces lois sans obstacle, de même que la liberté d'une planète se manifeste en tournant autour du soleil, sans qu'une influence étrangère interrompe les lois de la gravitation.

Mais il est des cas où cette objection se dissipe naturellement. Quel métaphysicien, fût-il le plus sophistique, oserait assez s'affranchir des opinions accréditées, pour nier, par exemple, au nom d'une prétendue liberté morale, le mouvement de la terre, quoique incapable d'en fournir et d'en comprendre la démonstration !

EXISTENCE NATURELLE DES INSTINCTS SYMPATHIQUES, COMPLÉTANT LA NATURE HUMAINE, ET FOURNISSANT LE GRAND PRINCIPE SUBJECTIF DU POSITIVISME.

La nature humaine toujours étudiée, toujours confusément appréciée, est enfin parvenue au troisième état, à l'état positif. Le second volume de la synthèse subjective, destiné à paraître en 1858, aurait vulgarisé les lois générales de la morale, comme la politique positive celles de l'ordre humain, envisagé collectivement. Il a fallu trente siècles pour établir systématiquement l'existence de nos meilleurs attributs, et l'étude de l'homme peut aujourd'hui constituer une théorie positive, par la constatation de l'existence naturelle des instincts sympathiques.

Une telle existence fut toujours niée par le catholicisme ; il n'a jamais parlé des passions bienveillantes : il les envisagea sans cesse comme s'il n'en existait que de mauvaises. Les chaires chrétiennes répètent encore que nous naissons imparfaits, que notre nature est vicieuse, nos impulsions perverses. L'*Imitation*, cette émouvante étude de l'homme, résonne des soupirs poussés

vers le ciel par une âme avide de transformer en amour, en vénération, des inclinations fatalement coupables. La perfection dépendait d'une divinité capricieuse qui laissait aux uns la méchanceté native, et comblait les autres des bienfaits de la grâce, selon leurs destinées futures. Les catholiques, pénétrés de leurs imperfections, sollicitaient constamment le miracle des noces de Cana, le changement en force et en vertu de la faiblesse et de l'*infirmité* morales.

Les monastères, les cloîtres, les solitudes du désert n'ont pas une autre origine. Des hommes pieux, alléchés par l'espoir de la récompense éternelle, demandaient à l'isolement l'absence des tentations charnelles. Le châtiment des mauvais instincts fut souvent pour ces chrétiens sincères la cause d'un perfectionnement réel. Les uns, comme saint Siméon Stylite, sainte Thérèse, furent les représentants de la vie contemplative, et surent exercer un véritable pouvoir spirituel; ils méritent notre vénération. D'autres, célèbres par leurs bizarres pratiques, n'ont pas dépassé la mortification d'une chair détestable. Ces martyrs volontaires méritent une indulgente pitié. Si de tels exemples ne suffisaient pas pour convaincre avec

quel soin le catholicisme repoussait l'existence naturelle des instincts sympathiques, on pourrait dissiper tous les doutes par l'examen dè sa doctrine. Mais le Positivisme, en venant constater une telle existence, annonce à l'homme qu'il ne doit plus rien attendre d'un ciel glacial et illimité. Les penchants bienveillants sont les seules armes qu'il doit tourner désormais contre son énergique égoïsme. Que la bonté, l'attachement, la vénération inspirent sa conduite ; qu'il cherche à faire prédominer sur l'égoïsme l'*altruisme*. C'est la loi du devoir, qu'il peut aujourd'hui remplir sans le céleste secours.

Qu'on nous pardonne cet heureux néologisme, car ce mot, qui résume l'ensemble des trois instincts sympathiques, doit jouir dans la société régénérée d'une noble vulgarité.

Le Positivisme compose l'âme humaine du triple concours du cœur, de l'esprit, du caractère, et lui donne pour siége l'appareil cérébral (1). Le cœur

(1) D'après le Positivisme, l'âme est l'ensemble des dix-huit fonctions intérieures du cerveau.

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE CÉRÉBRALE.

L'ensemble de ces dix-huit organes cérébraux constitue l'appareil nerveux central, qui, d'une part, stimule la vie de nutrition, et d'une autre part, coordonne la vie de relation, en liant ses deux sortes de fonctions extérieures. Sa région spéculative communique directement avec les nerfs sensitifs et sa région active

est l'ensemble des moteurs affectifs, tant personnels que sociaux, en d'autres termes, tant égoïstes qu'altruistes. Les premiers occupent la partie postérieure et les bords inférieurs du cerveau ; les seconds, moins énergiques et plus dignes, rayonnent vers le sommet de la tête. Les métaphysiciens consacraient l'entier appareil cérébral à l'intelligence, à laquelle l'homme leur semblait être uniquement voué. Cependant les anciens penseurs, frappés de l'énergie de l'égoïsme, sentirent

avec les nerfs moteurs. Mais sa région affective n'a de connexités nerveuses qu'avec les viscères végétatifs, sans aucune correspondance immédiate avec le monde extérieur, qui ne s'y lie qu'à l'aide des deux autres régions. Ce centre essentiel de toute l'existence humaine fonctionne continuellement, d'après le repos alternatif des deux moitiés symétriques de chacun de ses organes. Envers le reste du cerveau, l'intermittence périodique est aussi complète que celle des sens et des muscles. Ainsi, l'harmonie vitale dépend de la principale région cérébrale, sous l'impulsion de laquelle les deux autres dirigent les relations, passives et actives, de l'animal avec le milieu.

Instinct nutritif	(1)	ÉGOÏSME.	LE CŒUR.
— sexuel	(2)		
— maternel	(3)		
— militaire	(4)		
— industriel	(5)		
Orgueil ou besoin de domination	(6)		
Vanité ou besoin d'approbation	(7)		
Attachement	(8)	ALTRUISME.	
Vénération	(9)		
Bonté ou amour universel	(10)		
Conception relative aux êtres	(11)		L'ESPRIT.
— relative aux événements	(12)		
— par comparaison, d'où *généralisation*	(13)		
— par coordination, d'où *systématisation*	(14)		
Expression mimique, orale, écrite, d'où *communication*	(15)		
Courage	(16)		LE CARACTÈRE.
Prudence	(17)		
Fermeté, d'où *persévérance*	(18)		

(Tiré du tableau cérébral, *Catéchisme positiviste*, p. 133.)

la nécessité de le lier au physique humain en le fixant dans les différents viscères de la vie de nutrition. Mais, étrange inconséquence, les instincts sympathiques ne furent liés à aucun organe ; la science, d'accord avec la théologie, méconnut leur existence, de sorte que, pour compléter la biologie, l'illustre Gall dut surmonter les antécédents religieux et scientifiques. Quelle que soit l'inanité d'une empirique localisation, son principal effort sera couronné par la postérité. C'est avec la constatation des instincts sympathiques, la décomposition de nos fonctions supérieures et leur commune résidence dans l'appareil cérébral. « Gall a prouvé, dit le docteur Mège, président de « la Société phrénologique, que, non-seulement « les facultés intellectuelles avaient leur siége « au cerveau, mais que les sentiments moraux, « les penchants et les aptitudes avaient aussi pour « organes certaines parties de ce viscère, qu'il a « déterminées d'après une multitude d'observa- « tions comparatives, faites sur l'homme de toutes « les nations, de tous les âges et à tous les degrés « d'intelligence ; sur les aliénés et les idiots, sur « la cessation ou l'altération d'une fonction par la « lésion de l'organe cérébral correspondant. Les

« instincts personnels et sympathiques, ou le cœur, « les instincts intellectuels, ou l'esprit, les in- « stincts pratiques, ou le caractère, ont pour or- « ganes de leurs manifestations le cerveau, le cer- « velet et leurs dépendances ; et le nombre, les « variétés, le degré d'intensité ou de faiblesse de « ces manifestations, dépendent du volume, de la « forme et de l'état dynamique de l'encéphale en « général, ou de la prédominance d'un ou de plu- « sieurs des organes qui le composent. »

L'altruisme, dont la science constate ainsi l'existence, va nous fournir le grand principe subjectif du Positivisme. Car, si les instincts sympathiques dirigent parfois les êtres inférieurs, comme l'a constaté Georges Leroy, envers les animaux (1), un siècle avant l'illustre Gall, quel rang peut-on leur assigner dans l'homme, si ce

(1) Tout être animé n'agit que d'après une affection quelconque, soit égoïste, soit sympathique et ne pense qu'afin de mieux agir. La sympathie, quoique ne se développant pleinement que chez l'homme, commence chez les animaux. Dans les espèces insociables, l'animal ne vit pour autrui, passagèrement, que dans le but de conservation de l'espèce. Alors il se dévoue admirablement pour préserver la vie de ses petits; puis il retombe dans son égoïsme habituel, souvent poussé jusqu'à la cruauté. Hors les époques du rut et des soins maternels, un tigre, une tigresse, un crocodile, un boa

n'est une incomparable supériorité sur les instincts personnels ? Aussi le Positivisme fonde son grand principe subjectif sur la subordination à l'affection, de la spéculation et de l'action. Il lui soumet dans la vie privée nos investigations et nos entreprises, et dans la vie publique il lui fait rallier tous les hommes, en les disposant à l'amour universel. L'élan général a déjà consacré une telle prépondérance, car les penchants bienveillants ont toujours dominé dans les contacts populaires. L'esprit ne doit être employé qu'à les éclairer à l'aide des indications du passé ; l'impulsion mentale doit en émaner exclusivement, et non d'une passion exceptionnelle pour la vérité. C'est dans la vie affective que doit être placé le centre de toute systématisation ; il ne peut se placer ail-

ne pensent que pour eux, et s'engourdissent dès que cessent les nécessités individuelles.

Les espèces sociables connaissent le bonheur de vivre constamment pour autrui. Plusieurs exemples y font ressortir soit l'inclination sociale, soit l'affection domestique, tels que le contraste frappant du chien au chevreuil, si bien caractérisé par Georges Leroy. On y voit un grand nombre d'animaux, tels que le chien, le cheval, le bœuf, etc., se subordonner volontairement à l'homme, et rechercher un joug auquel ils pourraient se soustraire, s'il contrariait leur principale inclination.

leurs, car elle est la seule base de l'union et du concours.

Le théologisme avait sans doute empiriquement organisé la prépondérance du cœur sur l'esprit, mais cette organisation devint bientôt incompatible avec l'intelligence, lorsque les phénomènes, attribués aux volontés divines, furent remplacés par des conceptions fondées sur l'appréciation du monde extérieur. Aujourd'hui, la lutte entre le sentiment et la raison doit cesser. Le cœur pose les questions, l'esprit en donne la solution réelle et convenable. Il approuve ce qui est, prévoit ce qui sera et améliore par investigation. Il éclaire le cœur sur les moyens nécessaires au but poursuivi, et si l'on n'agit que par affection, l'on ne pense que pour agir; c'est dans cette prépondérance du cœur que réside le principe subjectif du Positivisme.

Le Positivisme place dans l'altruisme la règle du devoir et celle du bonheur. Tout égoïste doit se regarder comme frappé d'aliénation mentale. La postérité traitera cette anomalie, désormais exceptionnelle, comme une affection cérébrale. De même qu'on impose un régime salutaire aux êtres privés de raison, on ne tardera pas à l'imposer,

avec des modifications relatives, aux êtres privés de sentiment. En face de l'hôpital des fous, on bâtira l'hôpital des égoïstes, sur le fronton duquel on lira :

Vivre pour autrui.

L'homme, désabusé de tout appui surnaturel, est donc placé en face de lui-même : il a secoué le joug de cette puissance occulte qui le rendait soit apathique, soit résigné, en tant que providence catholique ou fatalité musulmane. Unique arbitre de ses destinées, il chemine avec liberté entre l'égoïsme et l'altruisme : *il se connaît, qu'il s'améliore.*

La longue expérience de l'Humanité ne lui a-t-elle pas encore appris que le bonheur réside dans les bonnes actions, dans la vertu, définie par un sage du dix-huitième siècle : un effort sur soi-même en faveur des autres. Le bonheur consiste dans cette satisfaction intérieure qui résulte de l'active poursuite du bien. La douce joie, la paix inaltérable remplissent l'âme, où triomphe la morale, à l'aide d'une excitation continue de la bonté, de l'attachement et de la vénération. Ce bonheur est à la portée de tout le monde. O dignes femmes,

vous me comprenez ! Hommes privés de tendresse, votre cœur desséché n'a jamais connu les délices de l'amour !

Vivre pour autrui, telle est donc la devise morale du Positivisme (1). Elle résulte de son grand

(1) Mais s'il faut vivre pour autrui, il faut d'abord vivre. Un régime assez rigoureux pour abattre le corps et affaiblir l'esprit paraît donc devoir être condamné sans réserve. Cependant, parmi les martyrs volontaires du catholicisme, les uns méritent la vénération, les autres une indulgente pitié.

Les instincts de sociabilité sont tellement énergiques, que plusieurs purent, sans jamais oublier les espoirs absorbants de la vie céleste, exercer sur leurs semblables un digne ascendant et un véritable pouvoir spirituel. Tel fut saint Siméon Stylite, qui, vivant sur un fût de colonne, d'où il avait fait vœu de ne jamais descendre, gouvernait, au cinquième siècle, la conscience de Pulchérie, l'Égérie de son frère Théodose. D'autres, regardant la terre comme une vallée de larmes, abrégèrent leur inutile vie dans des pratiques bizarres et cruelles. Doués d'un esprit étroit et d'une imagination ardente, ils prenaient à la lettre la doctrine catholique, suivant laquelle l'existence n'est qu'un atome, à côté de l'éternité. Le catholicisme signalait nos passions comme des ennemis de notre salut. Dès lors, en triompher avec l'aide de la grâce était le but des fidèles, car ce triomphe ouvrait, après une courte vie, les portes de la béatitude infinie. Mourir à soi-même, renaître en Dieu par la pénitence, telle fut la règle de conduite, et l'on se servit de la mortification comme du glaive des passions. Il en est d'un homme qui se mortifie, disaient les Pères de l'Église, comme d'une vigne qu'on taille lorsqu'elle a pris racine, afin qu'elle pousse davantage et qu'elle rapporte plus de fruits. Un homme mortifié, observe

principe subjectif, la prépondérance du cœur. Elle résume en les purifiant tous les préceptes inspirés par les religions antérieures. Malgré leurs moteurs égoïstes, elles ont senti confusément la

Louis de Blois, est comme un raisin mûr, qui est agréable au goût, au lieu que celui qui ne l'est pas ressemble à une grappe de verjus, qui révolte par son aigreur et n'est propre qu'à agacer les dents.

Les chrétiens qu'un tel zèle poussa dans les solitudes, et ceux qui consentirent à vivre au milieu du monde malgré ses dangers, déployèrent dans le choix de leurs mortifications un génie digne d'un meilleur sort. Ils n'oubliaient ni l'esprit ni le corps et surent mortifier à la fois : 1o l'amour-propre et ses principaux effets, 2o la volonté et les affections qui en naissent, 3o le jugement propre, 4o les passions, 5o les sens extérieurs, les yeux, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la langue. Voilà donc l'homme chrétien, n'osant s'abandonner à sa volonté de peur qu'elle obéisse à l'amour-propre, à son jugement, de peur des jugements téméraires, à ses sens extérieurs, qu'il regarde comme autant d'avenues par où les passions peuvent entrer. Souvent, il fuit ses semblables, ses parents, ses amis, pour le désert qui préservera son âme de tout contact, dangereux pour son salut. Faut-il donc s'étonner si Trajan a regardé les premiers chrétiens comme les ennemis du genre humain ?

Mais d'où vient cependant que le catholicisme a vécu dix-huit siècles et présidé au moyen âge, ce chef-d'œuvre de politique? La réponse est aisée malgré les déclamations des protestants, des métaphysiciens et des déistes. C'est que le sacerdoce catholique fut toujours supérieur à ses doctrines; c'est que les belles natures pontificales des saint Grégoire, des Hildebrand, c'est que les saint Thomas d'Aquin,

considération du prochain, et cet assentiment général, perfectionné de siècle en siècle, est l'historique démonstration de la morale positive. La sagesse antique disait : *Traiter son prochain comme on voudrait en être traité.*

Règle précieuse, quoique l'égoïsme matériel en soit la base fondamentale. Le catholicisme, plus tendre, répétait sans cesse : *Aimez votre prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu.* Dépassant le précepte théocratique, il pénètre jusqu'aux sentiments. Mais l'égoïsme y règne encore. Cet amour de Dieu, donné comme l'unique stimulant de l'amour du prochain, c'est l'épée de Damoclès, la menace éternelle, la crainte des enfers.

Néanmoins, c'est ainsi que la notion altruiste n'a cessé de marcher depuis les temps les plus reculés, jusqu'au jour où le Positivisme, la purifiant de toute impulsion personnelle, a compris que nous sommes assez payés des bienfaits et

les saint Bernard ont su plier la religion aux exigences sociales ; c'est que ces puissants organes de la foi chrétienne furent de la terre plutôt que du ciel, des hommes avant d'être des saints.

Aujourd'hui vivre, et autant que possible vivre en bonne santé, est une loi imposée par le Positivisme, afin de mieux servir l'humanité. Il recommande, ainsi que disait Leibnitz, *la vertu d'abord, et puis la santé.*

des affections par les seules joies qu'ils nous procurent.

Le malheureux sera désormais celui qui voudra l'être, car l'homme ne doit subir avec résignation que les malheurs inévitables. Il déplorera, comme les plus graves imperfections de l'ordre universel, ces morts fatales qui frappent les Raphaël, les Bellini, les Vauvenargues, les Bichat, au début de leur carrière (1); mais il profitera de ces exemples déplorables pour écarter des chefs de l'Humanité les coups de la misère et de l'envie.

Il sera d'autant plus facile de vivre pour autrui qu'il est généralement senti par les âmes tendres, qu'il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé. Être aimé ne constitue qu'une douce satisfaction passive, aimer constitue une immense félicité active. Il n'y a rien d'exalté dans une telle appréciation, car on aime souvent sans être payé de retour. Les pères, les mères ne vivent quelquefois que pour des fils ingrats. Les affections désintéressées sont les plus vives; elles sont supérieures aux autres par leur énergie ; aussi, dans les relations les plus

(1) A cette liste funèbre, ajoutons Auguste Comte, mort à l'âge de soixante ans, lorsqu'il lui restait encore, selon ses prévisions, vingt ans de pleine vigueur cérébrale.

humbles, comme envers les plus hautes, l'Humanité régénérée pratiquera bientôt l'évidente maxime évangélique : Donner vaut mieux que de recevoir.

Mais vivre pour autrui n'est pas seulement le résultat des progrès successifs de la morale, il faudrait désespérer de l'Humanité si cette devise n'avait été spontanément pratiquée en tous temps, surtout par les hommes supérieurs. Elle n'est, comme toutes les conquêtes philosophiques du Positivisme, que l'expression de la réalité.

Quand les Phidias, les Praxitèle animaient le marbre et l'airain, poursuivaient-ils les satisfactions d'une égoïste vanité? Non, les beaux-arts ne peuvent s'allier aux étroites personnalités. Artistes vénérés de l'Humanité, ah! combien frémiraient vos cendres, si l'on osait prétendre que vos œuvres immortelles ne furent pas consacrées au triomphe de la patrie, à l'admiration fertile de la postérité! O Vénus de Milo, est-ce l'orgueil qui tira du marbre ta beauté radieuse? Dis-moi le nom de l'artiste modeste et sublime, qui reste dans l'ombre, en léguant un chef-d'œuvre aux âges futurs?

Raphaël, Homère, Dante, Milton, génies supérieurs à l'Humanité, où brûlerait le feu qui vous

embrase, si vous ne le répandiez dans tous les cœurs, vous qui, recueillant le trésor esthétique des âges passés le rendez à la postérité gonflé de nouvelles richesses !

Et vous, humbles prolétaires, qui arrosez de vos sueurs des champs que vous ne récoltez pas, des maisons où vous n'habitez pas, vous cultivez, vous bâtissez pour autrui.

Souverains des empires, vous élevez des monuments, vous construisez des édifices ; en jouirez-vous ? C'est l'héritage de vos descendants.

Approchez maintenant, philosophes rêveurs, savants égoïstes, artistes dégénérés, vous tous qui cultivez l'art pour lui-même, la science pour la science, qu'êtes-vous sans la coopération immense ? des atomes imperceptibles, des grains de sable, gisant les uns à côté des autres sans aucune agrégation !

BASE OBJECTIVE, NÉCESSAIRE AU GRAND PRINCIPE SUBJECTIF.

Après avoir réglé le cœur, le Positivisme doit régler l'intelligence et l'activité. Il voudrait faire reconnaître que les affections constituent à la fois

le principe et le but de toute notre existence, ainsi que le disait Auguste Comte aux funérailles de Blainville; mais si l'affection est la source, l'intelligence est la lumière. Nous avons déjà signalé la tâche de l'esprit envers le cœur, il nous reste à faire ressortir la base objective de l'unité humaine, à l'aide de laquelle la vie spéculative se subordonne à la vie affective, et la sociabilité à la personnalité.

L'égoïsme a des tendances discordantes qui portent les hommes à s'isoler, au lieu de créer entre eux ces relations sociales, d'où dépend le bonheur public ou privé. Pour que nos dispositions sympathiques puissent prévaloir sur de tels instincts personnels, il faut qu'elles prennent leur point d'appui dans l'ordre extérieur, embrassant l'ensemble des phénomènes du monde cosmologique et du monde sociologique. La principale mission de notre intelligence consistera dès lors dans la recherche des lois qui gouvernent l'Humanité; elle devra s'efforcer ensuite de rendre compatibles et conformes les lois de la sociabilité et les lois naturelles.

La conception générale de l'ordre naturel, tel est donc le premier besoin que l'intelligence doit bien apprécier pour le mettre en rapport avec la

sociabilité. C'est ainsi qu'à son principe subjectif, la prépondérance du cœur, le Positivisme associe une base objective, l'immuable nécessité extérieure. Dans la théologie, ce lien objectif ne résultait que de la croyance spontanée aux volontés surnaturelles.

Aujourd'hui toute fiction doit cesser. C'est la foi scientifique, c'est la notion exacte et continue d'un ordre extérieur, confirmée par toute notre existence, qui doit imposer une discipline aussi évidente qu'énergique. Dès lors l'univers doit être étudié, non pour lui-même, mais pour l'homme ou pour l'Humanité; la base objective se subordonne ainsi au principe subjectif du Positivisme, et le grand problème de l'unité humaine se résout par le moyen de l'intelligence, soumettant au sentiment le domaine de l'activité, afin de concilier avec notre existence les lois extérieures. En conformant nos habitudes morales et pratiques aux fatalités de l'ordre extérieur, nous ferons le meilleur usage de la liberté morale; nous diminuerons l'indécision, l'incohérence et la divergence de nos desseins. Nous saurons en outre poursuivre des modifications artificielles, ou nous soumettre aux lois invariables, comme aux phé-

nomènes planétaires, dont nous concevons en vain de nombreuses améliorations, depuis que nous en connaissons les lois. Mais nous pourrons, sans nul doute, modifier les lois de notre propre existence individuelle et collective.

L'Humanité devient ainsi l'arbitre de ses destinées, sans scrupule et sans jactance; elle cesse la vie passive que lui suppose la fiction providentielle. L'unité humaine, affective par son principe subjectif, dépend ainsi d'une opération spéculative, seule capable de lui fournir une base objective. L'ordre extérieur, préparé par les travaux scientifiques du dernier siècle, n'avait de lacunes qu'envers les phénomènes moraux et sociaux. En établissant la loi générale de l'évolution humaine, Auguste Comte a complété l'ensemble de la philosophie naturelle. Aujourd'hui la raison n'est utile que pour nous faire connaître les vrais moyens de la concilier avec la sociabilité, en nous dévoilant les vrais moyens de satisfaire nos penchants bienveillants. L'esprit humain doit s'habituer à repousser, d'une part, toute théorie sans application réelle, et, de l'autre, toute pensée suscitée par des stimulants égoïstes. La sagesse pratique a sanctionné cette règle par son indifférence

envers les découvertes subjectives des académiciens astronomiques, mus par l'appât d'une célébrité factice (1).

Les travaux abstraits ne sont efficaces que lorsqu'ils ont une destination sociale. S'il faut, en un mot, toujours agir par affection, suivant le principe subjectif, l'unité humaine ne sera complète que si l'on ne pense que pour agir. L'esprit doit être désormais le ministre du cœur ; qu'il donne la lumière, et le cœur la force ; qu'il serve, le cœur régnera ; que la gloire ne dispense plus d'être utile.

Agir par affection, et penser pour agir,

telle est donc la devise de l'intelligence dirigeant l'activité au nom du sentiment. Le moyen âge l'a pressentie : la sagesse publique l'adopte spontanément ; la religion positive en fait sa sentence mentale, après l'avoir consacrée. Ainsi se trouvent conciliés, par la subordination de l'étude à l'activité, et de l'activité à la sociabilité, la raison et le sentiment si longtemps incompatibles.

(1) On sait avec quelle indifférence fut accueillie la découverte de Neptune, et combien l'on rit de ces nombreuses comètes et planètes qui font les délices de nos corps savants.

PRÉPONDÉRANCE DE LA MORALE DANS LA VIE PRIVÉE ET DANS LA VIE PUBLIQUE.

Le Positivisme apparaît donc comme un vaste système social, dont la civilisation, depuis son origine, a préparé l'établissement. Il manifeste sa tendance religieuse en faisant des nobles sentiments l'aiguillon des fécondes pensées, en liant les cœurs par les réalités morales, après avoir lié les esprits par les réalités scientifiques. La hiérarchie encyclopédique des conceptions utiles à l'Humanité, purifiées des opérations mentales n'aboutissant pas à la réalité, au progrès moral, constitue le Positivisme intellectuel. Les lois relatives à l'étude du monde y sont liées les unes aux autres, depuis la science inorganique jusqu'à celle de la vie, d'une manière insensible (1). Mais, après avoir présidé ainsi à la transformation de la science en philosophie, le Positivisme, poussé par une inflexible logique, a dû étendre sa hiérarchie jusqu'à la science finale, jusqu'à l'étude de l'ordre humain, au point de vue individuel.

C'est ainsi qu'en gravissant les hauteurs de la morale il reconstruit les mœurs après avoir disci-

(1) Voir l'Introduction, p. 60.

pliné les intelligences. Si, d'un autre côté, nous envisageons cette échelle encyclopédique en sens inverse, nous y verrons le sentiment dominer tous les degrés inférieurs, à l'aide desquels nous étions montés jusqu'à lui. La philosophie positive semble ici nous avertir qu'il doit être la base et le couronnement de tout effort moral, intellectuel et même matériel. La morale ne fait ainsi connaître l'homme et le monde, suivant les degrés de l'échelle encyclopédique, que pour faire prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité. Aussi c'est principalement en les systématisant que le Positivisme caractérise sa destination sociale.

Il ne dissimule pas que les instincts égoïstes sont plus énergiques que les instincts sympathiques, car ils se rapportent à la conservation. Les autres sont nécessaires à l'essor de la vie sociale, car la libre activité de l'égoïsme empêcherait les contacts. L'art moral a pour but de s'interposer entre ces deux antagonismes, afin de fortifier l'un et d'affaiblir l'autre. Il y parvient en plaçant, entre ces deux états extrêmes du cœur humain, le développement des affections de moins en moins énergiques, mais de plus en plus éminentes. Ce sont les affections de famille, par lesquelles l'homme

sort de son égoïsme primitif, pour s'élever à la sociabilité. C'est l'affection filiale, instinct de continuité; l'affection fraternelle, instinct de solidarité, puis les relations volontaires; l'affection conjugale, instinct de dévouement, type suprême de nos instincts sympathiques; enfin la paternité, qui nous lie à nos successeurs, comme la filiation à nos prédécesseurs.

L'idéalisation de ces liens fondamentaux seconde nos efforts de sociabilité, au détriment de notre personnalité. L'art moral nous prête encore de nouvelles armes en nous apprenant à subordonner à l'Humanité nos moindres actes de tempérance, de chasteté, de purification. Fondant sur la raison et sur le sentiment notre éducation, les préceptes moraux se trouvent ramenés à des démonstrations, de sorte que les lois de notre nature nous permettront de donner notre assentiment aux règles morales, comme nous l'avons accordé aux sciences. Mais les règles n'engendrent que des devoirs. Alors disparaît ainsi la notion des droits.

Substitution des devoirs aux droits. — Afin que le sentiment puisse servir de base à la vie publique et privée, il faut écarter les droits du do-

maine moral, comme les causes du domaine philosophique. Surgis des paradoxes du Contrat social, suivant lequel les hommes seraient gouvernés par eux plutôt que par les devoirs, ils forment aujourd'hui le principal écueil des révolutionnaires. Le Positivisme, que nous allons montrer désormais guerroyant, sans paix ni trêve, pour faire disparaître ce qui s'oppose à la suprématie du sentiment, les élimine radicalement. Les droits se rapportant à des volontés indiscutables sont incompatibles avec les moteurs affectifs, toujours relatifs. Ils ne furent efficaces, pour garantir une obéissance passive, que sous le régime préliminaire, où régnait la souveraineté de droit divin. D'ailleurs, à quels droits pourrait prétendre l'homme chargé en naissant d'obligations de toute espèce, envers sa famille, sa patrie, l'humanité? De sorte que l'homme le plus actif ne peut rendre qu'une faible portion de ce qu'il a reçu. Comme on le verra dans la suite, nous avons tous une fonction à remplir, serions-nous prêtres, ouvriers ou patriciens. Le sacerdoce est une fonction, ainsi que le prolétariat, ainsi que le patriciat. A cette fonction sont attachés des devoirs; la religion nous les impose, et s'il est encore un droit, c'est celui de les accomplir.

Nul n'a droit qu'à faire son devoir.

La substitution des devoirs aux droits constitue l'unique moyen de subordonner la politique à la morale. Si les droits devaient servir de base à la politique, selon d'illusoires proclamations, pourquoi les refuser aux femmes pour en faire, avec tant d'arrogance, l'apanage masculin? Mais cette heureuse inconséquence ne cesserait d'être spontanément approuvée par elles. Elles ont compris l'admirable remarque de la sainte patronne du Positivisme :

« *Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres,*
« *des devoirs pour faire des sentiments.* »

Patriciens et prolétaires, c'est encore à vous que s'adresse la nouvelle Béatrice, et vous pouvez l'en croire, car sa vie trop rapide s'est passée dans les plaisirs des dévouements!

Ordre des dévouements. — Les devoirs engendrent les dévouements : vivre pour autrui, n'est-ce pas se dévouer sans cesse? Mais les rangs supérieurs doivent prendre cette noble initiative. C'est aux forts à se dévouer aux faibles, comme le père de famille à sa femme, à ses enfants. Le dévouement ne sera salutaire que s'il est pratiqué par les dépositaires de la fortune publique. Ils en

dès lors, l'homme doit commander. L'homme doit exercer le pouvoir temporel; la femme, le pouvoir spirituel : au sexe fort, le commandement; au sexe affectif, le conseil. A l'un, l'énergie, le travail, l'approvisionnement de la famille; à l'autre, les soins intérieurs, la direction des enfants, la tâche du perfectionnement mutuel. Que la femme prenne l'ascendant du cœur, et l'homme celui du caractère. C'est la division naturelle des attributions conjugales. Il faut reconnaître que l'épouse a plus de tendresse, plus de pureté, plus de vénération. Il faut donc lui réserver l'excitation continue des sentiments, et soumettre la décision maritale à son examen sympathique.

En même temps, la sécurité domestique est assurée par l'axiome économique du Positivisme :

L'homme doit nourrir la femme.

Il n'est pas un prolétaire qui ne soupire après les temps heureux où le travail féminin sera flétri par l'opinion régénérée, et le salaire suffisant pour que l'ouvrier puisse nourrir sa famille. Quel père ne sent son cœur se déchirer en voyant une mère déserter le foyer, et confier ses petits enfants à des mains mercenaires! l'ère positive fera cesser

cette dépravation des mœurs occidentales, en permettant aux femmes, par la nouvelle organisation du salaire, de se vouer uniquement à leur intérieur, pour y être le foyer d'affection, selon l'expression de saint Bernard, et les prêtresses de l'humanité. Elles y dirigeront l'essor intellectuel de leurs enfants. L'éducation encyclopédique que le Positivisme distribue également aux deux sexes, leur rendra facile un si doux office.

Il est inutile de faire ressortir l'accroissement de dignité féminine qui résulte de telles institutions. La chevalerie avait senti confusément que la femme était le principal inspirateur des hautes pensées, des grands dévouements, et le meilleur guide de la vie morale. Elle s'écriait : Dieu et ma dame ! et plus souvent : Ma dame et mon Dieu ! plus tard : Mon roi, ma dame et mon Dieu ! résumant dans ce cri national, et la politique, et le culte, et l'amour. Il faut aujourd'hui, comme au moyen âge, que les femmes deviennent assez parfaites pour mériter d'être adorées, car bientôt, le genou de l'homme régénéré ne fléchira plus que devant elles.

La vie privée, base de la vie publique. — Alors l'existence personnelle servira de garantie à la vie

de les faire converger vers une entente cordiale, et un meilleur emploi des sentiments. De cette agitation fébrile, naît l'indifférence en matière politique; comme du protestantisme, du déisme, du scepticisme naquit l'indifférence en matière de religion.

Si l'ordre extérieur est la base du progrès intellectuel, l'ordre public est la base du progrès politique.

L'ordre embrasse avec le monde proprement dit l'ensemble de nos propres phénomènes. Il se compose des lois naturelles qui régissent le monde et l'homme, lois mathématiques, lois biologiques, lois sociologiques. Que pourrait être le progrès, sinon le développement d'un tel ordre! Cet ordre contient en effet le germe de tous les progrès possibles, et s'il en est la base et la condition essentielle, le progrès en est le but et la manifestation. Le développement de l'ordre, c'est la perfection de notre condition extérieure, l'accroissement de la longévité, le maintien de la santé, puis l'amélioration de notre condition intérieure, de notre nature intellectuelle et morale. Le Positivisme s'adapte ainsi à la politique actuelle en fondant l'ordre civil sur ce dernier perfectionne-

ment, réorganisation des opinions et des mœurs; il invite à une sage indifférence envers les tentatives utopiques, et prête toute sa force aux réformes morales, vers lesquelles il concentre l'opinion publique.

Voilà l'ordre tel que devraient le concevoir les révolutionnaires; tel que l'a conçu l'exilé, qui, déchirant l'épais bandeau qui couvrait ses yeux, s'est écrié dans un haut enthousiasme : « Oui, j'ai dû fuir la patrie, je ne puis y rentrer que pour y vivre dans les fers, mais je veux en tous lieux servir l'humanité. Je chasse loin de mon cœur toute animosité, j'abandonne toute arrière-pensée d'insurrection, j'adopte la devise politique du Positivisme : *Ordre et Progrès.* »

Les hommes de parti qui, dans l'espoir du triomphe, s'efforcent de ruiner les gouvernements, sans considérer les dangers des guerres civiles, ne doivent-ils pas être regardés comme d'aveugles perturbateurs? Ignorent-ils que la rupture de l'ordre contrarie le progrès dans sa marche latente et continue? S'ils le désirent au point de lui sacrifier leur vie, ils n'en connaissent pas les conditions inflexibles, les bases immuables résumées dans un seul mot, l'Ordre. Qu'ils se contentent, au lieu

d'aspirer au pouvoir, de nourrir en paix des sollicitudes secrètes et touchantes, comme les partisans de la vieille monarchie, aux grands souvenirs impérissables; qu'ils se dévouent, soit au culte de la fidélité, soit à l'amour de l'humanité; ils serviront mieux la patrie que par des sentiments exaltés. Il ne nous appartient pas de juger le gouvernement français, mais il est généralement reconnu que le régime parlementaire est incompatible avec les époques de transition semblables à la nôtre : aussi la dictature, tantôt molle, tantôt vigoureuse, n'a pas cessé depuis la Convention. L'Espagne elle-même ne trouvera le repos qu'en se débarrassant de ses turbulentes assemblées, pour leur substituer un pouvoir capable de maintenir l'ordre matériel.

La devise : *Ordre et Progrès*, est comprise avec tant de spontanéité qu'elle ne tardera pas à devenir populaire. Aussi le chef du pouvoir spirituel, Auguste Comte, a osé inviter le chef du pouvoir temporel à la faire graver sur les monuments français, car la France est l'avant-garde de l'Occident. Aucune autre ne saurait mieux convenir ; elle rassure les conservateurs par sa base, et satisfait par son sommet les hommes du progrès.

Elle enseigne à subordonner à l'ordre tous nos penchants, en faisant de la soumission volontaire la base du perfectionnement; car la soumission, reconnue nécessaire dans tous les offices publics, ne l'est pas moins dans la vie politique. Elle y comprime la personnalité et les instincts de révolte qui engendrent les insurrections. C'est ainsi que le Positivisme arrête les gouvernements rétrogrades et réprime les peuples anarchiques, en recommandant aux gouvernants le progrès au nom de l'ordre, et aux gouvernés l'ordre au nom du progrès.

Il ne resterait maintenant, pour terminer ce programme, qu'à dissiper les imputations de matérialisme, que son préambule scientifique a values au Positivisme, de même que les imputations d'athéisme, d'optimisme, de fétichisme. De telles objections sont dissipées radicalement dans la politique positive. Nous n'avons pas besoin de prouver que si le Positivisme a rompu le long divorce préliminaire de la raison avec le sentiment, il ne la concilie pas moins avec l'imagination. La nouvelle philosophie enseigne à la raison à stimuler l'imagination en la réglant, sans se laisser dominer par elle. Elle donne à l'art moderne une di-

rection générale et une haute destination. Embrassant tous les phénomènes humains, tant individuels que collectifs, pouvait-elle négliger les conceptions esthétiques? le sentiment n'est-il pas leur véritable force? Or, elle lui confère, comme nous l'avons dit au début, la présidence de l'unité humaine. Sa tendance à rehausser la dignité sociale du sexe affectif, ne prouve-t-elle pas davantage son aptitude esthétique, car la femme est le plus esthétique des éléments sociaux, tant par sa nature que par sa situation? Elle inspire le bien et le beau, ses actes rappellent l'idéale perfection. En un mot, le Positivisme conçoit surtout l'art moderne, non-seulement comme destiné à charmer et à améliorer, mais à diriger la vie humaine. Nous renvoyons, pour de tels développements, aux ouvrages du fondateur de la nouvelle synthèse.

Si Dieu n'entre pas dans le système de la politique positive, l'athéisme en est soigneusement proscrit. L'athée, substituant à la théorie catholique de la création, soit le hasard, soit un aveugle mécanisme, aborde l'inaccessible recherche des causes surnaturelles. C'est un inconséquent théologien. Le Positivisme substitue simplement aux

fictions éteintes de l'ordre théologique les lois immuables de l'ordre naturel. D'ailleurs, une doctrine qui développe de plus en plus toutes les vertus privées ou publiques sera bientôt respectée de tous ses adversaires, quelles que soient leurs prédilections religieuses. De même les cultes étrangers seront toujours honorés par le Positivisme, et soutenus au besoin, quand ils lui sembleront pouvoir rendre encore des services. Mais il promet un bonheur certain et une foi ennemie de l'ennui, du doute, de l'irrésolution, à ceux qui régleront leur vie sur la devise religieuse du Positivisme, résumant ce programme :

L'Amour pour principe et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but.

CHAPITRE DEUXIÈME

POSITIVISME RELIGIEUX.

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA RELIGION.

Le Positivisme n'est pas une religion : c'est la religion, car il ne saurait en exister plusieurs. C'est la religion de l'humanité.

Les Fétiches, Jupiter, Jéhovah, Dieu, n'ont présidé qu'à des cultes transitoires, préambules du culte positif, le seul définitif, car le dogme en est réel et démontré, et non fictif et surnaturel.

Le titre de religion s'est appliqué à un grand nombre de systèmes différents et même incompatibles. Il faut en chercher la cause dans son acception générale, indépendante de toute foi spéciale et de toute croyance surnaturelle, quoique nul dogme encore n'ait pu s'y soustraire. Concevoir une religion sans foi révélée, sans base théologique,

constitue donc une considération nouvelle, et ce premier pas n'est pas le moins difficile à franchir.

Le cœur, l'esprit, le caractère, voilà tout l'homme.

Aimer, penser, agir, voilà toute son existence.

Qu'on la considère dans toutes ses parties, tant physiques (1) que morales, tant personnelles que sociales, la religion ne consistera plus que dans leur harmonie et leur convergence vers une destination commune, vers l'humanité. La religion n'a pour but que d'employer le cœur ou les sentiments à aimer l'humanité, l'esprit ou l'intelligence à la connaître, le caractère ou l'activité à la servir. Tout concours d'opinions, tout système

(1) En caractérisant cet état de complète unité, indiqué par le mot *religion*, on y comprend donc le physique et le moral, d'ailleurs tellement liés, qu'aucune harmonie réelle ne peut exister dès qu'on veut les séparer. La santé rentre ainsi dans la religion, de manière à prolonger la morale jusqu'à la médecine. Si le catholicisme a voulu quelquefois discipliner l'âme, en abandonnant aux profanes le domaine du corps, il n'en était pas ainsi dans les antiques théocraties, où l'art hygiénique et médical y fut toujours une simple annexe du sacerdoce. On ne peut en effet traiter sainement ni le corps ni l'âme, si le médecin et le prêtre étudient séparément, l'un le physique, l'autre le moral. Tant pour les maladies cérébrales que pour beaucoup d'autres, la médecine doit donc être réintégrée au domaine sacerdotal.

religieux a tendu vers un tel résultat, à l'aide d'artifices surnaturels, partiels et provisoires, relatifs aux situations correspondantes.

Cette harmonie humaine ne s'obtiendra qu'en réglant intérieurement chaque nature individuelle d'une part, et de l'autre en ralliant dans un vaste concours toutes les individualités. C'est ainsi que les deux verbes ***régler*** et ***rallier*** composent le mot ***religion***. On voit que la religion fait surgir l'état de complète unité de la convergence de tous les attributs humains, de la conciliation du cœur, de l'esprit, du caractère. C'est la synthèse universelle, que notre existence trop compliquée ne saura qu'ébaucher de plus en plus sans jamais la réaliser complétement. C'est le type vers lequel tendent l'ensemble des efforts humains. Plus nos attributs se sont développés, plus leur concours s'est rapproché d'une telle harmonie, concentrée aux grandes époques de transformations dans quelques individus supérieurs, dans Moïse pour la synthèse théocratique, dans Jésus-Christ pour la synthèse catholique, dans Mahomet pour la synthèse musulmane : la postérité complétera ce tableau par le fondateur du Positivisme personnifiant directement l'humanité, après avoir systé-

matisé l'unité humaine, et résumé en elle toutes les préparations spontanées.

Le Positivisme combine en effet les diverses croyances qui furent capables de diriger passagèrement et partiellement une portion quelconque de l'humanité. Il forme son propre domaine de leur fonds commun, quoiqu'elles fussent inconciliables et que chacune d'elles ait compté, dans l'ensemble de notre espèce, plus d'adversaires que d'adhérents. Son esprit relatif devait lui procurer des affinités avec tout système religieux qui pût discipliner les hommes et les améliorer. Il se présente aujourd'hui comme la seule religion, à la fois universelle et définitive, vers laquelle tendirent de plus en plus toutes les autres. Les mystères surannés, les fictions absolues, les dogmes mystérieux, tous ces liens artificiels entre l'homme et l'humanité n'existent plus : il ne reste que les progrès accomplis moralement et physiquement, et les démonstrations nécessaires pour établir aujourd'hui la similitude des opinions, la communauté des mœurs dans toutes les familles, dans toutes les patries, dans l'humanité.

Foi positive. — La base des religions surnaturelles, telles que le catholicisme, le mahométisme,

le boudhisme, est la révélation, c'est-à-dire une explication quelconque de la création, du commencement et de la fin du monde et de l'homme. La foi dans ces religions, dites révélées, c'est la croyance à la révélation.

Afin d'expliquer ces grands événements, à jamais supérieurs à la science, on supposait une volonté créatrice, chargée des destinées terrestres, et révélant l'énigme du monde à quelques hommes compétents, qui la transmettaient aux autres. Dans l'origine, l'esprit humain ne pouvait d'ailleurs se passer d'une théorie quelconque qui lui permît de profiter de ses observations, de les classer et de les comparer (1). L'homme, né d'hier, s'interroge

(1) A toute époque l'esprit humain a senti le besoin d'une théorie quelconque pour lier les faits, et même pour les observer. Si l'esprit humain ne rattachait pas immédiatement à quelques principes les phénomènes qui le frappent, il lui serait autant impossible de combiner ces observations isolées, d'en tirer aucun fruit que de les retenir, et même le plus souvent les faits passeraient inaperçus. De sorte, ainsi que le remarque Auguste Comte, qu'il faut à l'esprit humain des observations pour se former des théories réelles, et des théories pour se livrer à des observations suivies, cercle vicieux dont il n'aurait jamais pu sortir sans l'issue offerte par le développement spontané des conceptions théologiques. Tels sont, indépendamment des considérations sociales que nous développons plus loin, les motifs fondamentaux du caractère théologique de la philosophie primitive.

et veut savoir d'où il vient, pourquoi il vit, et ce qu'il deviendra. Il concentre toute son intelligence sur les questions les plus inaccessibles à ses moyens, sur la nature intime des êtres, sur l'origine et la fin de tous les phénomènes, enfin sur tous les sublimes mystères, interdits à la raison humaine. Ayant une opinion exagérée de ses forces, dont l'expérience ne lui a pas fourni la mesure, il se heurte contre les problèmes les plus séduisants, sans pressentir qu'ils sont au-dessus de sa raison. Il est impatient de découvrir les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent ; il se tourne, en un mot, vers les connaissances absolues, suivant dans ses recherches une marche autant indispensable qu'inévitable ; car, ne pouvant connaître qu'après un immense prélude scientifique les lois de l'univers, il en poursuit d'abord les causes. En cherchant le *pourquoi*, qu'il ne trouvera jamais, il finira par découvrir le *comment*, après une longue suite de siècles. Mais pendant ces temps antérieurs à l'ère positive, c'est la foi théologique qui lui révèle, à l'aide de fictions, les secrets de la nature, et lui en explique, avec une admirable facilité, tous les moindres détails. Elle lui représente alors les phénomènes comme produits par l'action

directe et continue d'agents surnaturels, plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire rend compte des anomalies apparentes de l'univers. Bientôt elle substitue au jeu varié de ces divinités indépendantes l'action providentielle d'un être unique, et parvient ainsi à sa plus haute perfection en réduisant tous les mystères à un seul.

Mais trente siècles se sont écoulés depuis les antiques théocraties, et les opinions comme les désirs ont participé au perfectionnement général. La philosophie est devenue positive. Sa plus haute ambition se borne à découvrir, non les causes premières et finales des phénomènes, mais leurs lois, c'est-à-dire leurs relations constantes de succession et de similitude, qui nous permettent de les prévoir les unes d'après les autres. L'ensemble de ces lois forme l'ordre universel (1) qui domine l'existence humaine, et la foi positive a pour objet essentiel de le concevoir, afin de déterminer notre relation générale envers lui. Elle n'a pas varié dans le principe, car la foi consiste toujours dans l'appréciation de cet ordre indépendant de nous, afin de le mieux subir et de le modifier davantage.

(1) Voir le Programme positiviste, p. 118.

C'est toujours une explication du monde et de l'homme, non dans les causes fictives, mais dans les lois réelles. D'ailleurs quelle base plus large pourrait avoir la religion de l'humanité que cet ordre immuable, discerné par l'intelligence sans nul appui surnaturel, et méconnu tant que prévalurent les volontés supérieures, pouvant modifier le monde à leur gré?

On peut désormais *savoir pour croire*, et *croire pour savoir*. L'ordre universel, cet ensemble majestueux des lois qui gouvernent l'humanité, considérée dans le milieu où elle vit, se meut et se transforme, depuis les lois des sciences élémentaires jusqu'aux lois de la morale, n'est qu'une théorie scientifique. La considération du but elle-même, que la foi positive fera prévaloir pour diriger notre activité, sera toujours susceptible d'une démonstration réelle. Il est donc impossible de ne pas avoir la foi, car il n'y a plus liberté de conscience, non plus qu'en astronomie et en physique (1). Les hommes qui n'ont pas encore le

(1) Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie même, en ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est uniquement

loisir d'apprendre, comme les prolétaires et les femmes, encore privés de l'éducation encyclopédique, croiront pour savoir. Ils auront la foi du cœur, rayon plus perçant que l'esprit. Les savants auront déjà la foi de l'intelligence.

Le monde ne veut plus douter. Ses yeux se détournent avec horreur des ruines dont l'écroulement de l'Église a semé le monde. Le Positivisme vient lui donner une foi démontrée, et des philosophes pieux semant les vérités à pleines mains. Il vient conquérir l'empire sur le cœur et sur la raison, pousser la vraie religion dans les ombres des temples, et mettre l'humanité sur les autels.

Rapports de la foi positive avec l'intelligence. — Ces rapports ne sont-ils pas évidents? Dès que la foi consiste dans la conception de l'ordre universel et dans ses relations avec l'existence humaine, l'intelligence, qui seule peut le découvrir, est la source de la foi. Jadis on expliquait les phénomènes observables, tant extérieurs qu'intérieurs, par des agents surnaturels. Aujour-

parce que les anciens principes étant tombés, et les nouveaux n'étant point encore formés, il n'y a point, à proprement parler, dans cet intervalle, de principes établis. (A. Comte, *Système de politique positive*, 1822.)

d'hui, le seul agent qui puisse nous expliquer les lois positives de l'univers, c'est l'intelligence. Par elle, nous analysons d'abord les plus simples événements, puis les plus complexes, enfin les plus éminents phénomènes de la sociabilité. Les lois invariables qui régissent ces derniers suscitèrent même l'avénement du Positivisme, qui ne pouvait naître qu'après l'initiation scientifique, formant les préliminaires de la raison humaine. L'intelligence peut seule embrasser ce qui est, prévoir ce qui sera, conserver ce qui a été, sans expliquer pourquoi cela fut. Elle seule peut former le dépôt de ces matériaux, tant passés que présents et futurs, formant le domaine de la foi et consacrés par la religion.

Rapports de la foi positive avec l'activité. — Cet ordre constitue une fatalité non absolue, mais modifiable. S'il a pu faire surgir une foi positive très-satisfaisante pour l'intelligence, il n'est pas moins favorable à l'activité, qu'il ne subordonne pas à d'inflexibles destinées, comme on pourrait le craindre au premier abord. Elle a pour emploi de modifier soit les lois réelles, caractérisant la constance aperçue au milieu de la variété, soit les dispositions secondaires des conditions fondamen-

tales des événements quelconques. Nous nous soumettons avec une résignation judicieuse aux fatalités insurmontables, quoique nous en concevions l'amélioration comme dans les phénomènes célestes, mais nous intervenons sagement dans les cas accessibles (1). Dans tous les temps on peut trouver des exemples de cette intervention alors spontanée, et qui pouvait passer pour un manque de respect envers les divinités. Ai ısi notre destinée se compose de résignation et d'activité. Quand l'astronomie nous dévoile l'inclinaison de l'écliptique et ses inconvénients, nous nous résignons à les subir, parce qu'il est impossible d'y remédier; mais quand la science nous signale un moyen, accessible à nos faibles ressources physiques, d'améliorer le grand être, la foi prend alors un caractère actif. Elle nous pousse à réaliser ce progrès; elle consacre notre activité, et devient le principal régulateur de nos travaux envers l'ordre universel et ses modifications.

Rapports de la foi positive avec le sentiment. — Si la foi positive se concilie ainsi avec l'intelligence et l'activité, elle prend son plus grand caractère

(1) Voir la note 1, p. 77. — (Loi de l'immuabilité, loi de la modificabilité.)

dans sa conciliation avec le sentiment. Les conditions générales de toute *religion* dépendent du cœur et de l'esprit, du cœur pour nous *lier* au dedans par l'amour, c'est-à-dire pour subordonner nos pensées et nos actions à nos affections, de l'esprit pour nous *relier* au dehors par la foi, c'est-à-dire pour soumettre notre existence à l'ordre extérieur. Ainsi la foi positive met le sentiment en activité dans un double but, celui de lier le dedans au dehors, ou de subordonner nos penchants personnels à une puissance extérieure, et celui de réveiller nos instincts sympathiques, pour mieux subir ou modifier la fatalité commune à tous les hommes. Elle leur fait comprendre que l'union fait la force et qu'ils ne pourront agir sur la fatalité sans l'entente des cœurs, des têtes et des bras. Mais ce rôle de la foi serait insuffisant si elle ne stimulait pas directement les saintes affections qui forment le principal domaine de la religion.

Le Positivisme a un immense préambule scientifique, institué par les lois de l'ordre matériel et de l'ordre vital. Pendant la durée de ce préambule, il n'offrait, il est vrai, aucun objet direct d'affection permanente et commune. Mais cette longue pré-

paration s'est enfin complétée par la sociologie et la morale, d'où surgit l'ordre humain, individuel et collectif. Alors toutes les conceptions positives se sont condensées dans une seule notion, aussi favorable au cœur qu'à l'esprit (1).

C'est l'Humanité, être immense et éternel, soumis aux fatalités biologiques et cosmologiques, moteur de chaque existence individuelle ou collective. Nos affections, nos pensées, nos actions rayonnent vers ce véritable Grand Être, car son existence dépend du libre concours des volontés indépendantes, ralliées par l'amour, et son amélioration de notre activité, pendant que notre intelligence s'applique à le mieux connaître, pour le mieux servir. La discorde tend à le dissoudre, aussi l'amour doit en être le principe avec la prépondérance continue du cœur sur l'esprit. Il résume et complète l'ordre universel, où, dans une hiérarchie sublime, l'ordre

(1) L'esprit positif, ainsi que le remarque A. Comte, a présenté jusqu'à ce jour les deux écueils moraux de la science, enfler et dessécher, en développant l'orgueil et détournant de l'amour; il ne mérite aujourd'hui ce reproche que dans l'état incomplet qu'il offre encore chez la plupart de ses adhérents. Ils s'y bornent à la conception philosophique, qu'ils appellent positivisme intellectuel, sans pousser jusqu'à la conclusion religieuse, qui résume seule l'ensemble de cette philosophie.

matériel est la base de l'ordre vital, et celui-ci de l'ordre humain. Enfin son amélioration constitue le progrès et le but de tous nos efforts. Aussi la formule sacrée du Positivisme est la conséquence immédiate d'une telle conception (1).

Le grand problème humain va donc consister dans la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme. Tous nos travaux théoriques et pratiques, nos meilleurs penchants doivent désormais concourir vers ce but, afin de conserver en l'améliorant, de comprendre et d'aimer le Grand Être ; c'est là cette destination commune des trois grandes parties de notre existence, signalée au début de ce chapitre, nécessaire pour constituer la religion et la rendre universelle.

Le catholicisme avait tenté cependant de devenir universel. Son nom en témoigne, et cette judicieuse tentative sera son meilleur titre à la vénération future ; mais elle a toujours avorté. A peine a-t-il rallié une faible fraction des populations occidentales. Mahomet à cet égard a triomphé du Christ, car l'islamisme règne dans l'immense Orient. Le catholicisme, reposant sur des révélations surnaturelles, subordonnées à l'examen de la raison,

(1) Voir la fin du Programme positiviste, p. 88.

progressive de siècle en siècle, ne pouvait être ni universel ni définitif. Comme le fétichisme et le polythéisme, il fut une dernière préparation à la vraie religion dont la base ne peut être que la science transformée en philosophie, et la morale humaine le sommet.

APERÇU HISTORIQUE SUR LES RELIGIONS.

Ainsi le fétichisme a préparé le polythéisme, qui prépara le monothéisme, qui aboutit au positivisme. De sorte que depuis trente siècles l'Occident subit une longue transition dont nous avons atteint le terme final. Cette filiation historique, où la logique se concilie avec la vérité, résume les âges de l'humanité. Un tel opuscule n'est pas destiné au développement de ces trois phases mémorables; les œuvres d'Auguste Comte ont jeté sur la philosophie de l'histoire et sur la dynamique sociale d'assez brillantes lueurs. D'ailleurs ses grandes conceptions sont adoptées spontanément par tous les esprits, humbles et forts. Nous ne nous y arrêterons que pour montrer comment le catholicisme, après avoir succédé au culte des dieux, perdit à son tour toute influence et permit à son déclin

d'entrevoir dès le quatorzième siècle les symptômes positifs de la religion de l'humanité.

Fétichisme. — Le fétichisme est l'état primordial des sociétés. Il subsiste encore dans l'Afrique centrale. Expliquant par des causes et des volontés extérieures, les phénomènes dont les races naissantes ne peuvent encore déterminer les lois, il reste naïvement fidèle à la règle de saine logique : *Former toujours la plus simple hypothèse compatible avec l'ensemble des renseignements obtenus* (1).

Ignorant les lois de la matière, les fétichistes modifient le monde à leur gré en attribuant, comme des enfants, des affections humaines aux êtres inanimés. Aussi ce culte fait prévaloir le type humain, car l'homme y sert de base à toute conception. Mais il est important, pour le bien apprécier, de reconnaître qu'il se rapporte moins à l'adoration de la matière qu'à celle du sentiment personnifié par d'arbitraires idoles. C'est par le sentiment spontanément ébauché, que ce culte primordial s'allie au Positivisme. Celui-ci le systématise, il en fait le régulateur universel; l'autre s'y abandonnait instinctivement. C'est la conviction confuse de sa suprématie future qui faisait dire à Rousseau,

(1) Voir la note 1 du Programme positiviste, p. 77.

frappé de son énergie spontanée chez les sauvages, que l'homme sort parfait des mains de la nature.

La vénération des fétiches suscitant l'amour du sol natal a fait naître le doux sentiment de la famille. L'on connaît les regrets intarissables des fétichistes arrachés à leur pays par la barbarie occidentale. Qui ne serait ému par le touchant épisode du nègre arrosant de ses pleurs un arbre de sa patrie, retrouvé sur le sol étranger! c'était un compatriote. C'est par un tel sentiment que le fétichisme a présidé à la première des révolutions sociales, le passage de la vie nomade à la vie sédentaire, révolution d'autant plus difficile que l'homme est naturellement vagabond, peut-être par un instinct égoïste, peut-être par un secret désir de se soustraire aux lois des sociétés. Le Positivisme remarque en outre que l'adoration des plantes et des animaux modérait les immenses destructions, nécessaires aux émigrations des peuples chasseurs et pasteurs. Les dieux inanimés de l'antique Égypte, le bœuf Apis, les légumes divinisés ne doivent donc paraître bizarres qu'aux esprits superficiels.

Longtemps borné aux dieux domestiques, le culte primordial cessa d'être privé par l'introduc-

tion des grands fétiches, tels que le soleil et la lune. Un sacerdoce surgit alors pour servir d'intermédiaire entre le ciel et la terre, entre l'homme et ces divinités inaccessibles. C'est ainsi que le fétichisme touche au polythéisme par l'adoration des astres. Les noms des principaux dieux du paganisme empruntés au ciel astronomique semblent le vérifier.

Polythéisme. — Issu du fétichisme par cette gradation insensible, ce nouveau culte inaugura dès son début la confusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Il ne pouvait procéder autrement, car les prêtres chargés d'annoncer les volontés divines devaient commander au nom des dieux. On y voit tantôt les guerriers, descendant des immortels, investis des fonctions religieuses, tantôt les castes sacerdotales se transmettant un pouvoir héréditaire et gouvernant l'évolution politique. Outre l'institution des castes, réalisée dès l'origine, il fonda l'état civique, la patrie, source de ce sentiment viril, dont l'antiquité offre tant d'exemples.

Le polythéisme dirigea la préparation mentale de l'humanité, en consacrant nos meilleurs attributs à des divinités spéciales. Les idoles y perdirent l'immobilité fétichique, pour prendre l'active direc-

tion des sciences et des arts. Alors l'esprit humain acquiert un immense développement, car pendant qu'Homère, Eschyle, Phidias secondaient l'essor esthétique, Thalès et Pythagore, Aristote, Hippocrate et Archimède fondaient la philosophie (1).

(1) La haute intelligence de tous ces grands hommes indistinctement, s'était profondément imbue de tout ce que la pensée humaine avait produit jusqu'alors de plus avancé en tous genres. C'était une aberration réservée à notre siècle que celle de prétendus poëtes se glorifiant systématiquement de leur ignorance scientifique et philosophique, qu'ils tentent vainement d'ériger en garantie d'originalité. Il ne serait cependant point nécessaire de remonter jusqu'à l'exemple fondamental d'Homère, et ensuite de Virgile, et en général de tous les grands poëtes de l'antiquité, pour faire ressortir hautement cette condition préalable du développement normal de tout véritable génie esthétique, de s'être d'abord intimement familiarisé avec toutes les éminentes conceptions contemporaines. L'observation même des temps modernes le manifeste spontanément de toutes parts, quoiqu'une telle obligation ait dû y devenir plus pénible, par suite d'un développement plus avancé. Dante, Arioste, Shakspeare, etc., étaient certainement au niveau général des connaissances humaines correspondantes, aussi bien que Corneille, Milton, Molière, etc.; tous avaient d'abord trempé leur génie dans la philosophie contemporaine la plus avancée, avant de l'appliquer à la plus éminente poésie. Il en est essentiellement de même envers les autres beaux-arts, comme le montrent pour la peinture les exemples si décisifs de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Poussin, etc. De telles confirmations d'une maxime d'ailleurs évidente, peuvent faire convenablement apprécier le stupide orgueil de ces versificateurs qui s'applau-

Tous les esprits supérieurs se tournaient vers la culture mentale, car l'ère des conquêtes n'avait pas encore commencé. Mais lorsque la guerre permit d'entrevoir la domination universelle, l'intelligence y perdit le souverain empire et se subordonna à l'activité militaire. Le polythéisme, faisant alors des armées l'instrument du progrès, socialisa le monde connu. Scipion, César et Trajan furent les héros d'une telle civilisation, aussi rapide qu'éclatante.

C'est ici qu'il faut signaler l'institution de l'esclavage, sur laquelle reposait l'ancien système politique, et qui fut le produit de l'activité guerrière et de la tolérance polythéique. On lui doit la réhabilitation du travail, dérivé de la malédiction divine. L'esclave, jusqu'à ce moment, massacré et dévoré, fut conservé (*servus*), pour travailler. Le travail devint ainsi le gage de la vie, de façon que la servitude antique améliorant en outre la nature humaine par l'affaiblissement de l'instinct destructeur, ne peut être comparée à la monstruosité coloniale.

Rome, devenue enfin le centre de l'ancien sys-

dissent aujourd'hui d'en être restés encore à la physique de Lucrèce et d'Épicure. (*Ph. pos.*, p. 138.)

tème social, ne pouvait rester longtemps la maîtresse de l'univers. Ouvrons l'histoire aux premiers siècles de l'ère chrétienne, lorsqu'une ère pacifique venait de commencer avec le règne d'Auguste, et que le temple de Janus, fermé par le maître de l'univers, ne devait plus se rouvrir sous les auspices des dieux. La politique romaine avait deux fois triomphé, socialement et intellectuellement, par la domination universelle et par la conquête de la Grèce, dont elle s'incorporait et les arts et les sciences. Rome était la reine et l'exemple de l'univers ; César n'avait qu'un seul devoir, le pardon aux vaincus, la paix au monde.

> Tu regere imperio populos, Romane, memento !
> Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere molem,
> Parcere subjectis, et debellare superbos.

Mais Rome ne devait pas tarder à être précipitée de ce faîte élevé où elle régissait les peuples. Il faut surtout reconnaître les causes de la décadence du colosse impérial dans l'incompétence des religions qui avaient présidé à son exaltation. Le paganisme était militaire et non pacifique. La guerre conquérante était son élément et son unique moyen de civilisation, comme l'ont prouvé Alexandre, Scipion, César. Il perdit toute efficacité dans la paix.

En même temps, le progrès moral demeurait nul ou stationnaire, au milieu d'un énorme développement des instincts matériels. A ce point de vue, cette époque est la nôtre. Incapable d'inspirer des efforts vertueux dans les situations pacifiques, comment le paganisme aurait-il pu tourner vers un but moral les appétits de la sensuelle maîtresse de l'univers? Il avait présidé à la conquête, il était impuissant à organiser la domination. Aux vainqueurs, avides de dévorer les dépouilles du monde, excités par la possibilité de toutes les jouissances, corrompus par les vices recueillis dans les pays conquis, pouvait-il opposer une armée de dieux dégénérés?

D'un autre côté, l'activité guerrière qui édifia l'empire l'abandonnait aux dangers de l'oisiveté. Le peuple avait beau tourner ses regards autour de lui ; il voyait le monde à ses pieds, et la Grèce l'avait dispensé de l'activité mentale en lui prodiguant ses trésors. Tant de forces privées des débouchés extérieurs, ne pouvant être réglées par le paganisme, se répandirent dans l'intérieur de l'empire et le bouleversèrent. On connaît l'histoire de sa chute, ses diverses péripéties politiques, toujours dominées par un égoïsme effréné, prési-

dant à des orgies inimitables. La régénération morale était imminente. Déjà les esprits supérieurs, désabusés par les progrès de l'intelligence grecque des causes surnaturelles, soupçonnaient l'opportunité d'une foi positive, venant régler une activité pacifique. Ce n'était pas en vain que le grand César, souverain pontife, avait repoussé en plein sénat la croyance en l'immortalité de l'âme. Bientôt le tendre Virgile, après avoir dépeint avec grandeur la politique romaine, devait témoigner, dans une poésie non moins admirable, de la désuétude des croyances théologiques.

> Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Un essaim de forces théoriques avait surgi de l'intelligence; l'activité militaire avait développé les forces pratiques, et le paganisme défaillant ne pouvait discipliner ni l'esprit ni le caractère. Le cœur n'avait pas encore été mis en jeu. Voilà la clef de la situation. Une religion plus pure, compatible avec les exigences sociales et les progrès accomplis, devait seule ébaucher cette tâche difficile, relier et régler tant de forces échappées de leur lien.

Catholicisme (1). — Le catholicisme surgit alors sous l'impulsion de saint Paul, venant offrir aux Romains de la décadence, l'émancipation, la paix, la soumission. Il vint régler l'intelligence et l'activité, par le sentiment et l'amour. Il s'efforça de résoudre ce grand problème, en imposant aux supérieurs la bonté envers les inférieurs, aux inférieurs l'attachement et la vénération envers les supérieurs. Il imposa au nom de Dieu cette règle réciproque, comme base de la vie politique

(1) La dénomination de catholicisme me semble, à tous égards, préférable à celle de christianisme, non-seulement comme bien plus expressive, pour distinguer nettement le vrai régime monothéique de toutes les organisations vagues, socialement impuissantes ou même dangereuses avec lesquelles on l'a trop souvent confondu, mais surtout comme beaucoup plus rationnelle, en ce que, sans rappeler, ainsi que les noms de mahométisme, de bouddhisme, etc. aucun fondateur individuel, elle se rapporte directement à ce grand attribut d'universalité qui caractérise essentiellement l'organisation spirituelle, quoiqu'il n'ait pu toutefois être réalisé que très-imparfaitement par le catholicisme proprement dit, dont l'exacte appréciation ne saurait être mieux dirigée que d'après un tel principe général. Chacun sait certainement encore ce que c'est qu'un catholique, tandis qu'aucun bon esprit ne saurait aujourd'hui se flatter de comprendre ce que c'est qu'un chrétien, qui pourrait indifféremment appartenir à l'une quelconque des mille nuances incohérentes, qui séparent le luthérien primitif du pur déiste actuel. (*Philosophie positive*, t. V, p. 299.)

et de la vie privée. Il fortifia l'intelligence en lui proposant sans cesse la plus difficile des questions insolubles, la création, l'existence du Dieu qui peuple l'espace. Il invita tous les croyants aux discussions rationnelles, afin d'acquérir l'assentiment universel, sa force vive. Il dissipa l'ancienne confusion des deux pouvoirs, issue du polythéisme; car les prêtres voulurent persuader et non commander. Il étendit le pouvoir spirituel au domaine scientifique, en liant l'astronomie à la religion par la fête pascale, et en consacrant la médecine par le rétablissement de l'inhumation les morts.

Le Positivisme s'honore de rendre hommage à cette religion qui acheva l'éducation de l'humanité, ébauchée par le fétichisme et continuée par le polythéisme. La Rome païenne avait soumis l'univers par la force des armes; la Rome chrétienne fonda par la morale la république occidentale, association volontaire d'États indépendants, gouvernés spirituellement par la papauté. Mais les bienfaits de cette religion sont appréciés par les esprits éclairés; les ténèbres révolutionnaires sont dissipées, la postérité a prononcé son jugement. La mémoire de Charlemagne est entourée des

honneurs dus au héros du moyen âge. La vénération s'attache aux belles natures pontificales des saint Grégoire et des Hildebrand, ainsi qu'au glorieux concours des saint Augustin, des saint Ambroise, des saint Bernard, des saint Thomas d'Aquin, des Théodose, des Constantin, des sain Louis, éloquents organes et puissants défenseurs de la nouvelle doctrine.

Nous ne rappellerons pas les heureux perfectionnements inspirés par le catholicisme, l'abolition de l'esclavage et du servage dans les villes et les campagnes, l'émancipation féminine et la consécration du sexe affectif, placé, ainsi que les faibles et les opprimés, sous la sauvegarde de la chevalerie, dont retentit encore la noble devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » la discipline des premiers sentiments humains et la culture des premiers germes du régime final. Toutes les branches essentielles de la morale lui doivent des améliorations capitales, dignement appréciées par ses philosophes, surtout par Bossuet et de Maistre. Il a considéré les vertus individuelles comme la base de toutes les autres, et dans leur destination sociale plutôt qu'à titre de prudence personnelle. Telles sont l'humilité et la soumission. Il organisa la répro-

bation du suicide; il plaça à son véritable rang la morale domestique, qui cessa d'être absorbée par la politique, suivant le génie de l'antiquité et perfectionna ainsi la famille, dans laquelle il renferma les femmes. Il modifia par le sentiment de la fraternité universelle, vulgarisé sous la douce dénomination de charité, le patriotisme, énergique et sauvage, qui animait seul les anciens. Dans tout le cours de son existence, lorsque la philanthropie métaphysique n'a pu réaliser d'autre institution pratique que d'instituer des cachots pour ceux qui demandent du pain, il imposa l'obligation morale d'employer sa fortune et tous ses autres avantages quelconques au soulagement de ses semblables, à l'adoucissement des misères humaines (1). Enfin, grâce à des contacts toujours nou-

(1) Les pratiques hygiéniques, imposées par le catholicisme, outre leur utilité indirecte pour entretenir de salutaires habitudes de soumission morale et de contrainte volontaire, se rapportaient directement à l'action générale du régime sur l'ensemble de notre nature, dont la haute importance n'est plus douteuse aux yeux des bons esprits, et que la saine philosophie devra soumettre un jour à une sage discipline rationnelle, destinée à réaliser, sous l'assentiment éclairé de la raison publique, l'entière efficacité physique et morale, de ce puissant moyen de perfectionnement humain. (*Philosophie positive*, t. V, p. 436.)

veaux, il put, au moyen âge, par un concours assez étendu pour sembler universel, préparer la conception de l'humanité.

Mais tout progrès, toute investigation devaient se subordonner à la foi, selon la maxime de l'Imitation.

Omnis ratio et naturalis investigatio fidem sequi debet,
Non precedere nec infringere.

Dès lors, l'intelligence asservie ne devait pas tarder à lever l'étendard de la révolte. Cependant, de même qu'elle s'était soumise à l'activité militaire durant la phase conquérante et sociale du polythéisme, de même elle lui resta soumise pendant la période défensive du catholicisme. La nouvelle religion s'efforça, pendant tout le cours du moyen âge, de la courber sous le joug de la morale militante, de la discipline religieuse. Les sophismes intellectuels n'étaient pas à craindre devant ces immenses élaborations auxquelles tant de grands hommes prêtaient l'appui de leur parole ou de leur épée. Mais quand le catholicisme dut cesser d'être défensif, il ne put supporter les contradictions qui, dès son origine, avaient séparé l'empire romain de l'empire byzantin. Sa lutte

avec l'islamisme avait dissipé d'ailleurs tout espoir d'universalité de doctrine, et de communauté de mœurs et d'opinions.

D'un autre côté, l'industrie, qui se développait de plus en plus, remplissait les âmes de sollicitudes terrestres au détriment des sollicitudes célestes. L'essor scientifique, secondé par l'imprimerie, devenait de plus en plus hardi. La philosophie d'Aristote pénétrait dans le monothéisme chrétien. Les sectes pullulaient de toutes parts. L'intelligence secouait enfin le joug qu'elle avait si longtemps subi; ne pouvant la régler, le catholicisme lui devint hostile et menaça Galilée des bûchers de l'inquisition. Le sentiment, ce puissant levier de la doctrine des apôtres et qui sut imposer, pendant le moyen âge, la morale à la politique, le sentiment ne se conciliait pas avec la raison émancipée. La foi s'évanouissait; il en était du dogme catholique comme de ces hypothèses scientifiques, qui disparaissent après avoir facilité l'essor d'une théorie, et la découverte de ses lois.

En même temps la papauté voyait se tourner contre ses vains efforts de domination temporelle les forces dirigées naguère contre les infidèles. La discipline, qui fut longtemps contenue dans l'in-

térieur, pendant la période défensive, par la nécessité de rallier tous les efforts contre les invasions musulmanes du douzième siècle, commençait à chanceler. Grégoire VII avait déjà rempli le onzième siècle de la querelle des investitures, afin d'émanciper la puissance ecclésiastique de celle des rois et des empereurs. Après trois siècles de luttes incessantes, où les rois et les papes eurent alternativement l'avantage, le différend fut terminé au quatorzième siècle par l'installation du souverain pontife à Avignon. Dès lors le clergé se mit au service des monarques absolus. Le chef du pouvoir spirituel dégénéra peu à peu en prince italien, et le sacerdoce, en perdant son indépendance, perdit sa dignité. Le catholicisme devient alors rétrograde et n'a plus d'efficacité morale. Le début du quatorzième siècle commence sa dissolution et la révolution commune à tout l'Occident, que le Positivisme vient terminer.

Positivisme. — Nous renvoyons à l'introduction pour y voir l'exposition rapide de cette révolution et les origines du Positivisme (1). Nous avons essayé

(1) Cette révolution fut commune à tout l'Occident. Pourquoi la France fut-elle le siége de son explosion? Cette question vient naturellement à l'esprit du lecteur.

C'est que par son culte et par son régime, la France était

d'y montrer le Positivisme écartant peu à peu les voiles épais qui le dérobaient aux regards, et ter-

la mieux préparée des cinq populations occidentales qui composent la république européenne. En France dominaient la royauté et le catholicisme, ailleurs, l'aristocratie ou le protestantisme. Or, l'asservissement des grandes familles seigneuriales au profit de la royauté avait bien plus détruit l'ancien système politique que n'avait pu le faire l'abaissement de la monarchie au profit de l'aristocratie. En second lieu, la France catholique s'était émancipée sans devenir protestante, sans passer par ces réformes qui prolongeaient le catholicisme en le combattant. Enfin, une noble émulation poussa toujours la France aux grandes initiatives, comme l'avaient prouvé les croisades.

Ajoutons que trois événements expressifs y annoncèrent ce vaste ébranlement, pressenti depuis un siècle par les principaux penseurs. Le premier fut l'abolition des jésuites, détruits par le système social qu'ils soutenaient et dont ils pouvaient retarder le déclin.

Le second symptôme résulta peu de temps après du grand essai de réformation, tenté sous le célèbre ministère de Turgot. Par ce fait, la royauté se proclamait elle-même en danger. L'insuccès prouva le besoin de réformes plus radicales, et de l'intervention populaire.

Enfin la part que prennent les Français à la révolution américaine, manifeste les sentiments secrets qui les agitent, et l'amour des grands et des petits pour la liberté. Bientôt sonne le tocsin. La religion, la monarchie, la propriété s'écroulent. Une haine aveugle arme les Français contre les institutions usées du reste de l'Occident. Mais au milieu de désordres inévitables, le besoin de régénération est tellement imminent, que jamais contraste n'a été si décisif entre l'éternité des espérances et la fragilité des créations.

miner la transition qui durait depuis trente siècles, par la conciliation radicale entre le sentiment, l'intelligence et l'activité; heureuse solution ébauchée par le catholicisme. Il nous reste maintenant à exposer la religion de l'humanité. Dans la première partie du chapitre suivant, on trouvera peut-être des rapports avec le début de celui-ci; mais ce n'est pas sans dessein, car on ne saurait trop faire comprendre le point de vue auquel il faut se placer pour concevoir l'adoration de l'humanité.

CHAPITRE TROISIÈME

POSITIVISME RELIGIEUX

RELIGION DE L'HUMANITÉ

ÊTRES FICTIFS.

L'homme a toujours adoré l'humanité.

Incapable de comprendre l'origine du milieu où elle vit, se meut et se transforme, il imagina des êtres supérieurs chargés de présider à ce mystérieux phénomène. Pénétré de son infériorité d'autant plus réelle qu'il supposait à ces divinités de plus vastes attributs, il s'humilia devant elles et les adora. Elles lui inspirèrent directement de vives affections qui furent même plus puissantes sous les fictions les moins élaborées. Elles représentaient à ses yeux cet ordre extérieur dont il ne pouvait encore découvrir les lois; elles étaient les

tuteurs fictifs dirigeant l'univers, d'autant plus adorés qu'ils se réduisirent à un plus petit nombre, par l'effet des progrès accomplis; jusqu'au jour où Jupiter fut vaincu par le Christ. Alors le Dieu du catholicisme, peuplant l'espace de son immensité, concentra dans sa trinité tous les attributs des divinités polythéiques.

Les puissances célestes avaient été d'abord conçues pour expliquer les causes de l'univers, et pour être ainsi les objets révérés de la foi religieuse. Les hommes ne tardèrent pas à les doter des perfections humaines suivant la naïve impulsion fétichique. Ils réunirent les plus profondes conceptions mentales, les meilleurs sentiments, et les élevèrent au-dessus de la terre, afin de les soustraire aux atteintes des mauvaises passions. Ils les confièrent à un tuteur artificiel, au Dieu éternellement parfait, qui résuma ainsi toute l'humanité. Alors l'amour céleste livra les âmes tendres à une exaltation mystique, et la Divinité fut adorée avec pompe; mais ce n'était pas l'institution fictive qui était l'objet de ces adorations, c'était l'humanité concentrée dans elle. Ainsi partout où furent les hommes, il exista une religion déguisant, sous des apparences diverses, l'adoration de l'humanité,

dans ses instincts supérieurs, et dans les causes de sa création.

ÊTRE POSITIF. — ÊTRE SUPÉRIEUR. — HUMANITÉ.

Aujourd'hui, l'homme, désabusé de la recherche des causes, limite la science aux lois de l'ordre universel, et la philosophie à leurs relations avec l'humanité. Il ne s'inquiète plus de l'origine du monde; il retire à la Divinité le trésor sacré dont elle fut si longtemps l'idéal dépositaire, et le place sous la sauvegarde de l'humanité elle-même, qu'il adore directement sans l'intermédiaire divin. Dès lors, toutes les barrières tombent, tous les dissentiments s'effacent. Loin de combattre la religion, l'intelligence régénérée la développe à mesure qu'elle pénètre davantage les conditions de l'humanité. L'activité consacre ses meilleurs efforts à la servir, le cœur ses meilleurs sentiments à l'aimer; de sorte que le problème social, la conciliation du sentiment, de l'intelligence et de l'activité, se trouve enfin résolu.

Aujourd'hui, la marche systématique de l'humanité nous est dévoilée par la loi sociologique des trois états. L'étude de l'ordre extérieur nous fait assez connaître le milieu où l'humanité se

développe. Il faut encore à l'homme une foi religieuse déterminant ses relations avec elle, afin de la mieux comprendre, la mieux aimer, la mieux servir. C'est le procédé général, sauf que les bases des autres religions étaient révélées et non démontrées, fictives au lieu d'être réelles. Aussi s'écroulent-elles depuis cinq siècles, en entraînant dans leur chute tout l'échafaudage catholique.

Mais nous redirons encore comme au début du chapitre précédent : Le Positivisme ne pouvait remplacer le théologisme, si, à son principe affectif, la prépondérance du cœur, à sa base rationnelle et objective, l'ordre fondamental, à son but actif, le perfectionnement universel, il ne joignait un centre unique qui embrasse à la fois le sentiment, l'intelligence et l'activité. Il parvient à ce centre universel en faisant converger tous les aspects positivistes vers sa grande conception de l'humanité, l'unité définitive et complète, la suprême condensation. Voilà le véritable être supérieur, ensemble des êtres passés, futurs et présents, qui concourent librement au perfectionnement de l'ordre universel, et dont la raison nous a dévoilé les conditions extérieures et intérieures de réelle existence.

DOGME DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Par un tel centre universel, le Positivisme devient accessible à tous les cœurs, à tous les esprits, *même en évitant son préambule scientifique*. Ce point est bien important et nous ne saurions trop le faire ressortir, car les prolétaires et les femmes, et tant de gens privés de l'éducation encyclopédique, arriveront au Positivisme par un tel dogme, ainsi spontanément saisi.

Il renferme tous les aspects positivistes, son principe subjectif, car le Grand Être étant composé d'éléments distincts, son existence repose sur l'union mutuelle qui les lie sans calcul, en un mot, sur la prépondérance de la sociabilité sur la personnalité; sa base objective, car la raison nous dévoile l'histoire de l'humanité sous tous ses rapports déjà énumérés; son but actif, car l'amélioration du Grand Être pousse les hommes vers le progrès, afin de développer de plus en plus l'ordre universel, résumé dans le Grand Être, à mesure qu'il est plus connu (1).

C'est ainsi que le Positivisme devient une véri-

(1) Voir le chap. Ier, p. 88, 102 et 117.

table religion dont l'humanité constitue le culte aussi intime qu'usuel. L'ancien Être suprême n'avait pas besoin de nos services. Le nouveau ne pourrait subsister sans la coopération humaine, sans le concours constant de tous les individus qui ne sont que ses divers organes. La politique consistera à le servir, c'est-à-dire à le seconder artificiellement dans les fonctions d'ordre et de progrès qu'il accomplit naturellement. Les nouveaux philosophes étant ceux qui connaissent le mieux l'histoire de l'humanité envisagée sous tous ses aspects, seront ses nouveaux prêtres exerçant une influence spirituelle, d'autant plus grande qu'ils s'abstiendront nécessairement de toute autorité temporelle. Ils destineront la science à étudier le nouveau Grand Être, afin de le modifier, la poésie à le chanter, la morale à l'aimer.

L'objet universel d'adoration n'est donc plus un être absolu, isolé, incompréhensible. Nul mystère n'altère son évidence spontanée, car il ne sera dignement chanté, dignement servi, dignement aimé, que d'après une suffisante connaissance des lois naturelles qui régissent son existence.

L'ordre est le domaine du dogme et procède du passé. La philosophie première, dont nous avons

énuméré les quinze lois universelles, constitue le dogme positif (1). Ce dogme se place entre le commencement et la fin du monde, deux événements dont le Positivisme écarte la cause inaccessible. On y voit l'ordre extérieur, d'abord matériel, puis vital; enfin l'ordre humain collectif, puis individuel, dont l'ensemble forme l'unité positive. C'est l'échelle encyclopédique ou la science, s'élevant d'abord de la mort à la vie, s'élève encore jusqu'à l'homme considéré en société, et enfin jusqu'à la morale, étude proprement dite de l'homme.

Mais il importe de montrer comment, à l'égard du Grand Être, le cœur a devancé l'esprit, et comment le dogme de l'humanité a été spontanément ébauché de siècle en siècle sous ses trois aspects, afin qu'on reconnaisse qu'il n'est pas seulement un résumé systématique de l'ordre universel, mais surtout le produit des aspirations humaines.

La notion de l'humanité est la seule qui ait survécu au naufrage de toutes les opinions et de tous les cultes, la seule qui s'est perpétuée de siècle en siècle, toujours s'améliorant, se complétant,

(1) Voir la note du chap. Ier, p. 77.

jusqu'au jour où elle est venue former le principe universel de la religion finale. Suivons le développement de ses principaux éléments, solidaires les uns des autres. C'est d'abord la famille. L'homme, à l'origine du monde s'ignore lui-même ; ses facultés sommeillent, tant qu'il ne peut se lier au passé. L'instinct sexuel qui lui faisait poursuivre la femme, le laissait satisfait après l'assouvissement. Mais il devint père, et le premier cri de son enfant fut le signal de la civilisation. Il comprit alors qu'il devait se dévouer à un être faible, et il s'éleva dans son cœur un respect involontaire pour la mère de celui qui avait éveillé ses instincts engourdis.

La première famille est ébauchée par un fils, un père, une mère, et dès lors l'existence domestique sépare radicalement l'homme de l'animal. C'est, en effet, parmi les animaux qu'il faudra désormais descendre pour n'y trouver aucun lien affectif durable, car il se dissout volontairement lorsque les petits peuvent chercher eux-mêmes leur nourriture.

La famille ne tarde pas à se compléter par les relations fraternelles. Le cœur achève de se dégager de son égoïsme primitif. La tendresse, d'abord

suscitée par l'impulsion charnelle, subsiste par sa propre douceur. Le dévouement conjugal, même disséminé sur plusieurs têtes chéries, se fortifie par l'amour d'un plus grand nombre d'enfants. La vie privée se sépare de la vie publique; les liens domestiques se resserrent, l'unité sociale, la famille se consolide. La religion ne tarde pas à lui donner une auguste sanction et à consacrer le premier concours d'opinions et de mœurs, le premier aperçu de la conception de l'humanité, le premier pouvoir temporel dans l'homme, le premier pouvoir spirituel dans la femme, la première vénération dans les enfants, sous les auspices d'une foi commune.

Ainsi constituée, la famille survit à tous les désastres politiques et s'améliore sans cesse; on dirait que l'humanité la conserve avec soin pour servir de type à sa régénération, si le cataclysme social était possible, car leurs rapports ne sont que des rapports de similitude, et du petit au grand. Outre les analogies que nous avons fait ressortir, n'oublions pas surtout que la famille a ébauché le culte normal de la commémoration des morts. Avec quel soin religieux on y conserve la mémoire des ancêtres! Une tombe

y devient un autel! la gloire d'un aïeul rejaillit sur sa postérité! une vraie tendance à la continuité des meilleures vertus, et non un sentiment d'orgueil inspire le culte généalogique. Un père rend le dernier soupir en proférant ces nobles paroles : « J'ai fait comme votre aïeul; mon fils, faites comme je fis. » Honneur donc à l'aristocratie qui a donné au plus haut degré ces mémorables exemples; honneur à l'ancien patriciat qui a conçu le culte des morts et donné de la famille la meilleure application!

Après s'être mutuellement assistées dans les épreuves de la vie, quelques familles, en se rapprochant, formèrent la cité, d'où naquit le civisme. Son énergie fait bien concevoir la puissance du sentiment qui en est la dernière conséquence.

Bientôt les villes forment la patrie, d'où le patriotisme : enfin, des nationalités surgit le sentiment de la fraternité universelle, l'amour de l'humanité, l'humanité elle-même. On saisit dans une telle formation l'influence du grand principe subjectif du Positivisme, naïvement appliqué, parce qu'il est indispensable; on voit dans ces phases diverses l'altruisme dominer l'égoïsme, et la sociabilité la personnalité. Il n'est pas besoin

de le faire ressortir, non plus que l'activité s'employant à des mesures de plus en plus générales et d'intérêt public, de façon à justifier la loi de la philosophie première, suivant laquelle la sociabilité est d'abord domestique, puis civique, enfin universelle (1).

Ainsi surgit graduellement la conception de l'humanité. Le fétichisme a institué la famille par l'attachement, le polythéisme la patrie, existence composée et continue qui tendait à faire pressentir l'humanité. Dès que l'incorporation romaine fut assez développée, le Grand Être fut annoncé par l'admirable sentence : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* Deux siècles après, la solidarité humaine qui lui sert de base était consacrée par la devise si profonde et si caractéristique : *Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.* N'était-ce pas le pressentiment d'une foi commune à tous les peuples ?

On ne peut contester le civisme dont l'histoire offre tant d'exemples, encore moins l'intensité plus grande du sentiment public, du patriotisme. Oserait-on nier l'humanité ! Elle nous environne

(1) Voir la note 1 du chap. Ier, p. 78.

de toutes parts, elle inspire nos meilleures actions : par une équivoque sublime, humanité ne signifie pas seulement l'ensemble de toutes les familles, des plus hautes pensées, des plus nobles sentiments, mais encore bonté, amour universel (1).

(1) On connaît de même les deux acceptions philosophiques du mot *nécessaire*, signifiant *inévitable* ou *indispensable*, du mot *juste*, du mot *peuple*, etc. (*Note de l'auteur.*)

Je ne puis m'abstenir, à cette occasion, d'indiquer ici sommairement la pensée générale d'un travail entièrement neuf sur la philosophie du langage, dont l'exécution rationnelle, qui ne saurait m'appartenir, serait à mes yeux d'une haute utilité permanente. Ce travail consisterait en une opération inverse de celle qu'on exécute habituellement à l'égard des synonymes proprement dits. Au lieu de rapprocher ainsi les mots divers qui ont des acceptions identiques ou fort analogues, je proposerais de composer une sorte de dictionnaire des équivoques, où l'on comparerait, au contraire, les différentes acceptions fondamentales d'un terme unique. Le double sens du mot *nécessaire* que je viens d'indiquer me paraît offrir un des exemples les mieux caractérisés, soit de la nature de cette opération nouvelle, soit de l'heureuse influence que pourrait exercer son convenable accomplissement sur le développement graduel et l'extension universelle du véritable esprit philosophique. Il ne faut pas croire, en effet, que cette confusion apparente puisse jamais être accidentelle; on y doit toujours voir le précieux et irrécusable témoignage d'une certaine coïncidence fondamentale, admirablement sentie par la raison publique, entre les deux idées ainsi rapprochées. Si l'on pouvait, en chacun des cas principaux remonter jusqu'à la première époque effective

L'homme juste est celui qui a le plus d'humanité !

Le dogme de la religion positive consiste ainsi dans l'histoire de l'humanité embrassée dans son quadruple aspect successif, poétique, politique, moral, et dans ses relations fatales et parfois modifiables, avec le milieu où elle vit, se meut et se transforme ; qu'on nous permette, en finissant cette explication du dogme, d'esquisser une légère ébauche des actes de foi qu'il inspire.

Au nom du passé et de l'avenir, JE SAIS que l'humanité est le Grand Être dont les plus hautes

d'une telle modification du langage, il en résulterait, surtout pour les temps modernes, une source importante de nouveaux documents historiques sur l'éducation progressive de la raison humaine. Enfin un tel travail, exécuté aussi comparativement entre les diverses langues contemporaines, afin de recevoir tout son développement rationnel, donnerait lieu, sans doute, à de nouvelles et intéressantes remarques sur le caractère intellectuel des différents peuples. Outre les connaissances philologiques spéciales qu'exigerait cette opération philosophique, elle devrait surtout être constamment dirigée, comme tout mode quelconque d'exploration sociale, par une conception positive de la véritable marche fondamentale de l'esprit humain et de la société, sans quoi elle ne contribuerait qu'à encombrer la science d'irrationnels matériaux, déjà trop multipliés : en sorte qu'un tel travail ne saurait guère convenir aujourd'hui à nos simples littérateurs, ni même à nos érudits. (*Philosophie positive*, t. IV, p. 491.)

pensées, les meilleurs sentiments, les plus grands efforts forment l'âme, et dont l'ensemble des êtres humains, passés, futurs et présents forment le vaste corps. Je ne connaîtrai jamais ni son commencement ni sa fin, mais je sais qu'elle conserve la mémoire de ses bons serviteurs et qu'elle condamne à l'oubli celle des mauvais.

Je sais que l'humanité vit dans le présent par les hommes comme nous, qu'elle a vécu dans le passé par les ancêtres que nous vénérons, qu'elle vivra dans l'avenir par nos enfants, pour qui nous travaillons, comme nos ancêtres ont travaillé pour nous.

Je sais que l'humanité consacre l'activité à l'amélioration de la terre et l'intelligence à la découverte de l'ordre matériel, de l'ordre vital et de l'ordre humain. Je sais qu'elle a dévoilé la loi du bonheur en subordonnant au sentiment l'intelligence et l'activité.

Je sais que le travail est la source de toute régénération et le remède aux vices de l'oisiveté. Je sais que le travail ne peut pas manquer.

Désabusé de tout espoir surnaturel, je m'efforce de mériter la vie subjective de l'infaillible postérité.

Ainsi ce dogme nouveau peut être saisi sans

préparation antérieure par tous les esprits, par tous les cœurs. Ce n'est pas une vaine formule, c'est le résumé des appréçiations humaines.

Culte de la religion de l'humanité.

Si l'ordre est le domaine du dogme, l'amour est la source du culte et concerne l'avenir. Le culte doit donc prévaloir sur le dogme, parce que l'amour est le lien principal sans lequel le Grand Être n'existerait pas. Sans entrer dans aucun détail sur son évidente nécessité, car une religion sans culte serait comme une fonction sans organe, nous allons en donner une esquisse rapide en prévenant les lecteurs, attirés par cet opuscule et voulant pénétrer plus profondément dans le Positivisme, que la politique positive d'Auguste Comte a examiné, dans les plus grands détails, les aperçus que nous allons ébaucher.

Le domaine religieux se partage entre l'amour et la foi. Le dogme a construit la foi positive; l'amour construira le culte, qui a pour but d'apprendre à mieux aimer l'humanité pour la mieux servir. Le dogme correspond à l'intelligence, c'est la partie théorique de notre religion; le culte en est la partie pratique, embrassant le reste de notre

existence, c'est-à-dire nos sentiments et nos actes; aussi, les habitudes relatives au culte ont-elles été toujours qualifiées de *pratiques* religieuses. Mais les habitudes relatives au régime ne méritent pas moins une telle appréciation, car le perfectionnement de nos sentiments n'est pas moins important que l'amélioration de nos actions. D'ailleurs, le culte et le régime ne sont plus hétérogènes comme dans l'ancienne foi, où le premier s'adressait à Dieu et le second à l'homme. La religion nous enseigne surtout à vivre pour autrui, et si nos actions sont inspirées par l'amour, elles le développeront nécessairement. Le régime appartient donc autant que le culte au domaine de l'amour; ils diffèrent du dogme beaucoup plus que ceux-ci l'un de l'autre, et le culte étant le résultat du dogme et la source du régime peut représenter toute la religion, dont se coordonnent ainsi les trois parties qui en forment le plan.

Le culte est fondé sur la commémoration du passé et sur l'idéalisation de notre vie individuelle et collective. Sa destination normale est donc, on ne saurait trop le faire comprendre, d'adorer l'humanité pour la mieux servir, en nous améliorant. L'adoration ne peut donc jamais tourner au

mysticisme, puisqu'elle réagit sur nos actes, à l'aide de nos sentiments. L'ensemble du culte repose sur la vie subjective, car l'idéalisation du Grand Être entraîne à considérer beaucoup plus de morts et de personnes à naître que de vivants. La population humaine se compose, en effet, de deux sortes d'éléments subjectifs, les uns, déterminés, constituant le passé; les autres, indéterminés, constituant l'avenir. L'élément objectif, bien inférieur en nombre et en importance, leur sert de liaison. Afin de représenter le Grand Être, le culte positif doit donc développer beaucoup, dans chacun de nous, la vie subjective. La conception de la vie future en surgit immédiatement, car elle consistera à mériter de vivre après la mort dans la mémoire de nos concitoyens et de mériter d'être incorporés à l'humanité.

Nous aurons fait comprendre l'appréciation générale du culte en caractérisant sa réaction constante sur notre principal perfectionnement. Ceux qui méditeront sur les explications précédentes sentiront avec force que le culte améliore et le cœur et l'esprit, que son influence n'est pas moins intellectuelle que morale, moins esthétique que scientifique. Ils comprendront aussi

qu'il avorterait s'il n'était d'abord privé, puis public.

Culte privé. — Dans le culte privé, il faut distinguer deux parties bien distinctes, le culte personnel et le culte domestique. Cette division existe dans le catholicisme où l'on voit chaque chrétien se créer des pratiques religieuses spéciales, se choisir parmi les saints plusieurs patrons journaliers. Le culte intime a toujours été regardé comme la base du culte domestique, de même que l'ensemble du culte privé sert de base au culte public. Il est facile de le comprendre quand on songe que le premier se rapporte à la famille, envisagée sous ses différents éléments, et le second à l'humanité. Or, l'humanité formée par le concours des familles ne serait jamais convenablement adorée, si l'on ne se préparait à son auguste culte par les hommages secrets journellement adressés à la femme, le meilleur organe tant de la famille que du Grand Être (1). Les mêmes motifs, à de moindres degrés, suffisent à prouver que les

(1) D'ailleurs l'Église ayant toujours pour première base la famille, son culte, *nécessaire pour résoudre le grand problème humain,* donnera à la sociabilité un caractère sacré. (Voir le programme, p. 112.)

cérémonies domestiques manqueraient de ferveur et d'éclat, si elles n'étaient préparées dignement par des effusions individuelles.

Le culte intime repose sur l'adoration des anges gardiens, ministres et représentants du Grand Être. Ils seront choisis dans le sexe affectif qui seul peut figurer dignement l'humanité, dont il est la providence morale. C'est le moyen de sanctifier l'influence personnelle que la femme, à la hauteur de sa mission, développe sans cesse au sein de sa propre famille. La secrète adoration des types féminins, nous préservant de la corruption morale qui est la suite inévitable de tous les travaux, tant physiques qu'intellectuels, où se développent des forces personnelles, fera graduellement prévaloir sur l'égoïsme comprimé les épanchements de l'altruisme. La mère, l'épouse et la fille doivent être nos anges gardiens, en idéalisant notre existence purifiée et faisant surgir en nous la vénération, l'attachement, la bonté. Elles représentent le passé, le présent et l'avenir, la solidarité générale entre les supérieurs, les égaux et les inférieurs, et maintiennent l'harmonie entre elles en reconnaissant la douce présidence de l'ange maternel. Ces types vénérés restent toujours complets, car la

mort ne fait pas de lacune parmi eux; si l'un d'eux disparaît objectivement, il ne cesse pas de vivre subjectivement et se revêt alors de toute son influence. La tendresse naturelle des femmes ne saurait les dispenser d'une telle satisfaction des besoins moraux. La mère présidant à l'éducation commune, source de l'existence, doit être, autant que pour les hommes de la famille, l'ange principal de ses parentes. Elles y joindront le culte de l'époux et du fils, destiné à développer spécialement l'énergie dans un sexe dont la tendresse est le plus éminent attribut. Cette institution utilise ainsi toutes les relations privées. Elle rattache aux types principaux des types accessoires, pouvant se multiplier dans la famille et au dehors, de façon que l'insuffisance des types naturels, par des motifs de réprobation, sera garantie par l'adjonction de types extérieurs. Nous reviendrons plus loin sur une telle institution pour en faire sentir aux prolétaires l'efficacité, ainsi que celle résultant de l'usage journalier des prières qui lui correspondent (1).

L'un des éléments les plus importants du culte

(1) Voir le chapitre IV, p. 245.

positif, c'est la prière. Mais elle n'a pas le même caractère que dans le catholicisme, où l'on ne prie que pour complimenter et demander. Pour les positivistes, prier c'est idéaliser la vie, c'est à la fois aimer, penser, agir. Les catholiques s'adressent à Dieu pour lui demander un accroissement de richesse, de pouvoir, de bonheur; les positivistes, à l'humanité, pour la remercier de ses bienfaits et devenir meilleurs. Ils se remémorent ses travaux; ils exhalent leur reconnaissance; ils évoquent les morts chéris; ils s'exhortent à imiter leurs vertus, et l'aveu de leurs imperfections y constitue déjà un premier pas vers l'amélioration. Ainsi, la prière devient une commémoration suivie d'une effusion. L'élégiaque *Stabat* offre un exemple naturel d'une telle division. Déjà plusieurs catholiques, en voulant prier la Divinité, exhalent des effusions positivistes, en souhaitant de devenir plus tendres, plus vénérants, plus courageux :

> Rends-nous soumis. — Rends-nous inébranlables,

dit l'Imitation de Jésus-Christ.

> Je veux être soumis. — Je veux être inébranlable.

dit le positiviste.

La réaction morale d'une telle prière est encore de nous pousser aux bonnes actions. Saint Augustin recommandait sans cesse de ne considérer la prière que comme une exubération mentale, car invoquer Dieu pour en implorer les grâces, c'est douter de sa justice et de sa bonté. Voltaire a raillé les chrétiens au même point de vue, mais sa sécheresse l'empêcha de sentir l'efficacité de la prière en tant qu'effusion suivant la commémoration. Chaque positiviste doit composer lui-même, autant que possible, ses prières privées. Dans une telle œuvre, les poëtes, les musiciens eux-mêmes, trouveront la plus suave application de leur génie. Les effusions touchantes de M. Joseph Longchampt sur les sept liens fondamentaux en seront toujours d'heureux types.

Culte domestique. — Nous ne ferons qu'indiquer la systématisation de la vie par les neuf sacrements sociaux qui en consacrent les phases principales, et qui constituent le culte domestique. Ce culte a pour but de lier de l'existence privée à l'existence publique et s'exerce sous la direction du chef de la famille. La vie normale sera liée à la religion par les neuf sacrements sociaux dispensés par le sacerdoce, la *présentation* (baptême positiviste),

l'*initiation* (14 ans), l'*admission* (21 ans), la *destination* (28 ans), le *mariage* (28 à 35 ans), la *maturité* (42 ans), la *retraite* (63 ans), la *transformation* (passage de la vie objective à la vie subjective), l'*incorporation* (7 ans après). On trouvera dans la politique positive les plus amples détails sur de telles cérémonies domestiques. Néanmoins il est nécessaire de caractériser chacun d'eux.

Par le premier, la religion consacre chaque naissance, comme le catholicisme. La mère et le père présentent leur rejeton au sacerdoce qui reçoit leur engagement solennel d'en faire un bon serviteur de l'humanité. Un couple artificiel, le parrain et la marraine, procure à l'enfant une nouvelle protection surtout spirituelle, et au besoin temporelle.

Le second sacrement, l'*initiation*, marque le premier essor de la vie publique, quand l'enfant passe à 14 ans, de l'éducation maternelle à l'éducation sacerdotale. Il reçoit alors les sages conseils destinés à le garantir des dangers de la culture scientifique, qu'il va subir.

Sept ans après, le jeune adepte est autorisé par le sacrement de l'*admission*, à servir librement l'humanité. Il cherche alors sa vocation, souvent

différente de celle qu'on lui supposa pendant l'apprentissage pratique qui coïncide avec son éducation théorique. Il fixe sa carrière après une épreuve septénaire, et reçoit alors le quatrième sacrement social, la *destination*. Dans l'ancien régime, ce sacrement n'existait qu'envers les plus hautes fonctions, par l'ordination des prêtres et le sacre des rois. Mais il faut désormais consacrer toutes les professions utiles, tant publiques que privées.

Enfin le *mariage*, qui ne peut jamais précéder la destination, se complète par l'institution du veuvage éternel, dont les époux font le serment religieux.

Vers l'âge de 42 ans, l'homme parvenu à son plein développement physique et social, voit commencer pour lui l'inflexible responsabilité, qui résulte de sa fonction propre, devenue complétement appréciable. Elle lui est conférée par le sixième sacrement, la *maturité*.

Le sacrement de la *retraite* se rapporte au dernier office que remplit chaque vrai serviteur de l'humanité. A 63 ans, l'homme abdique une activité épuisée, et désigne son successeur, sous la sanction de son supérieur.

La *transformation*, c'est le sacrement de la

mort. Le sacerdoce entoure le lit du mourant, en obtient toutes les réparations possibles, apprécie l'existence qui s'achève en mêlant les regrets de la société aux larmes de la famille.

Sept ans après la mort, un jugement solennel, semblable au jugement égyptien, fixe le sort de chacun. Le sacerdoce ayant prononcé l'*incorporation* au Grand Être, il préside au pompeux transport des restes sanctifiés. Enlevés au cimetière municipal, ils viennent occuper leur place éternelle dans les bois sacrés, qui entourent le temple de l'humanité. Chaque tombe est surmontée d'une simple inscription, d'un buste ou décorée d'une statue suivant le degré de glorification accordée par le sacerdoce.

Les femmes ne peuvent recevoir que six de ces neuf sacrements. Celui de la destination coïncide avec celui de l'admission, puisque leur vocation est toujours connue. Elles sont admises au mariage dès l'âge de 21 ans, et ne peuvent abaisser cette limite inférieure que pour des motifs très-exceptionnels. Quant aux limites supérieures on ne saurait en fixer, quoique elles doivent presque toujours se marier avant 28 ans et les hommes avant 35 ans.

Leurs fonctions, toujours intérieures, les dispensent évidemment des sacrements de la maturité et de la retraite.

Ajoutons maintenant que ces sacrements ne seront jamais obligatoires; un devoir moral, sanctionné par l'opinion, les imposera constamment, et jamais le pouvoir temporel.

Culte public.—Le culte public, c'est le présent glorifiant le passé pour mieux préparer l'avenir. Un tel culte demande nécessairement des temples et un sacerdoce. Les prêtres, philosophes régénérés par les sciences positives, parvenus au sacerdoce par de longues épreuves morales et scientifiques, raconteront dans leurs fréquentes prédications l'humanité soumise aux fatalités mathématiques, physiques et biologiques et les lois invariables qui dirigent son évolution; ils l'évoqueront comme nn être vivant, s'étendant par la succession des générations. Ils inviteront les hommes à s'unir pour l'améliorer et modifier ses conditions d'existence. Ils rappelleront aux praticiens et aux prolétaires leurs fonctions et leurs devoirs réciproques nécessaires à la conservation de l'harmonie sociale. Appelant la poésie à leur aide, ils chanteront l'humanité, sa puissance matérielle, ses progrès

intellectuels, son développement. Ils inviteront les artistes à peindre ses luttes pendant les douloureuses transitions, ses triomphes, ses conquêtes, enfin ses principaux représentants.

Temples positivistes. — C'est dans les temples que se feront ces prédications solennelles, comme tout l'ensemble de l'adoration publique du Grand Être envers qui notre humilité ne saurait avoir de bornes. Ces temples seront naturellement placés au milieu des tombes d'élite, puisque le culte public repose sur la glorification des morts dignes de survivre. La religion positive étant universelle, ils devront tous être dirigés vers la métropole générale, c'est-à-dire vers Paris, destiné longtemps encore à servir de capitale à l'Occident. Cette direction fixe, commune à tous les édifices religieux, fut une heureuse inspiration de l'islamisme. Le principal sanctuaire y sera réservé pour des femmes vertueuses, autant distinguées par le cœur et l'esprit que par le caractère, choisies dans tous les rangs, afin que les prêtres de l'humanité soient entourés de ses meilleurs représentants. Le Grand Être sera figuré par une mère de trente ans, tenant son fils entre ses bras; cette image soit peinte, soit sculptée, rappellera au sexe actif

qu'il est placé sous la sainte tutelle du sexe affectif; la statue sera placée au milieu du sanctuaire des femmes, derrière la tribune sacrée d'où s'exhaleront par la voix d'un prêtre inspiré, des sermons religieusement écoutés. Les bannières mobiles, destinées à guider les processions solennelles, auront une face verte où pourra se lire la formule sacrée du Positivisme, et une face blanche contenant la figure du Grand Être. Le génie esthétique sera convoqué à ces augustes cérémonies : la musique y prendra le caractère public des chants nationaux, soutenus par l'enthousiasme poétique, pendant que des peintures et des sculptures sublimes enivreront les regards.

Dans le catholicisme, le symbole le plus usuel, c'est le signe de la croix. La doctrine positive qui consacre la combinaison des sentiments avec les moyens et les signes, ne pouvait se passer d'un symbole analogue, plus expressif que tous ceux de la religion catholique ou mahométane. Il va résulter de sa formule sacrée, *l'amour par principe et l'ordre pour base; le progrès pour but.* Il suffit de la représenter par un signe relatif à la théorie cérébrale. On récite cette formule en posant successivement la main sur les principaux or-

ganes de l'amour, de l'ordre et du progrès. Les deux premiers sont contigus; celui de la vénération en sépare le troisième. Bientôt, après une habitude suffisante, on pourra supprimer la récitation comme dans le catholicisme, pour se borner à l'expression mimique. Enfin le signe peut se réduire à la simple succession des numéros correspondants du tableau cérébral, car les rangs des organes cérébraux caractérisent leurs fonctions.

Les fêtes se diviseront d'abord en deux classes, les fêtes de l'ordre et les fêtes du progrès, le culte public ayant surtout pour objet de faire bien comprendre et mieux accomplir l'existence, en idéalisant les liens fondamentaux qui la constituent, et les préparations essentielles qu'elle exige; enfin, le culte sera complété par la célébration des fonctions normales dont elle se compose. Ces trois systèmes de fêtes mensuelles remplissent l'année positiviste partagée en treize mois de quatre semaines, plus deux jours exceptionnels, l'un complémentaire consacré à la fête universelle des morts, l'autre additionnel des années bissextiles consacré à la fête générale des saintes femmes. Avant de les énumérer, disons que l'art moderne trouvera dans ces fêtes l'une de ses

principales fonctions sociales. Il en deviendra le régulateur. Toute fête, en effet, privée ou publique, constitue une œuvre d'art, en tant que destinée à l'idéalisation vocale ou mimique des sentiments qui la suscitent. Cela d'ailleurs est tellement senti, qu'on a toujours consulté des artistes, des sculpteurs et même de simples peintres, à défaut de véritables poëtes.

Fêtes de l'ordre. — L'année s'ouvre par la fête occidentale de l'humanité; le premier jour lui est consacré; puis quatre fêtes hebdomadaires célèbrent l'union sociale. C'est la fête religieuse et historique, nationale, communale, de l'humanité, de la nation, de la province, de la cité (1).

Dans le deuxième mois, l'on célèbre le lien fondamental le plus important, le mariage par quatre fêtes hebdomadaires, suivant les quatre cas que peut offrir le mariage.

(1) La fête de l'Humanité, ébauchée déjà dans tout l'Occident sous le nom de *Fête du premier jour de l'an,* est la seule qui charme aujourd'hui notre prosaïque existence. Les chefs des nations s'efforcent de rendre le jour de leur propre fête, un jour de fête nationale; les cités ont une fête dans chacun de leurs quartiers; les villages ont leur *fête votive.* Néanmoins, depuis le catholicisme, nous n'avons plus de véritables fêtes. Il n'y a parfois que des simulacres sans dignité, au milieu d'un concours tumultueux, où les spectateurs tiennent lieu de spectacle.

C'est d'abord le mariage *complet*, l'union conjugale dans toute sa plénitude, que la mort elle-même ne peut empêcher d'être toujours exclusive et toujours indissoluble. Le sacerdoce en célébrant cette institution, première base de l'ordre humain, rappellera ses diverses phases depuis la polygamie jusqu'au mariage positiviste. Dans le second dimanche, c'est le mariage *chaste* : on sait combien la chasteté est souvent nécessaire à certains époux, pour des motifs physiques. Les vices héréditaires ne doivent pas en effet les priver des bienfaits du mariage, alors borné à sa destination morale, le perfectionnement mutuel des deux sexes. Une heureuse adoption pourra d'ailleurs y faire surgir les affections d'avenir. Dans le troisième dimanche, c'est le mariage *inégal*, non relatif à la discordance des âges, mais à celle des positions ; la communauté d'éducation le rendra de plus en plus fréquent. Enfin c'est le mariage *subjectif*, ou l'union posthume et éternelle de l'époux survivant avec le mort.

Le troisième mois, c'est la paternité, célébrée par quatre fêtes considérées aussi sous quatre aspects, parmi lesquels l'adoption et la paternité que procure l'autorité spirituelle et le patronage temporel.

Le quatrième mois est consacré à la filiation, le cinquième à la fraternité ayant les mêmes subdivisions que la paternité.

Le sixième mois, c'est la domesticité complète, incomplète, en tant que permanente, et passagère avec la même subdivision (1)

La domesticité est complète chez le serviteur proprement dit, et incomplète chez le commis, simplement chargé d'un office déterminé. Elle est alors permanente, et susceptible d'inspirer, surtout dans le premier cas, le dévouement le plus pur et le plus vif. Elle est incomplète et passagère chez le page et l'apprenti, suivant que le maître est riche ou pauvre. On voit que tout homme se trouve placé pendant son initiation pratique, dans l'une de ces quatre situations, de façon à savoir obéir pour apprendre à commander.

Fête du progrès ou des états préparatoires. — Le septième mois, fête du fétichisme soit spontané soit systématique. Les deux premiers dimanches célèbrent le fétichisme nomade par la fête des animaux, et sédentaire par celle du feu. Les deux derniers, c'est le fétichisme sacerdotal par la

(1) Voir pour le développement la politique positive, t. IV, p. 86.

fête du soleil, militaire par celle du fer (1).

Le huitième mois le polythéisme conservateur (fête des castes), esthétique, théorique, social. Les noms commencent à apparaître et le culte devient concret. On voit en cet endroit la nécessité d'un calendrier positiviste.

Le neuvième mois, le monothéisme théocratique, catholique, islamique, métaphysique.

Fête des fonctions normales. — Le dixième mois, la femme (providence morale), mère, épouse, fille, sœur.

Le onzième mois, le sacerdoce (providence intellectuelle), fête de l'art, de la science, sacerdoce secondaire, fête des vieillards.

Le douzième mois, le patriciat (providence matérielle) ; banque (fête des chevaliers), commerce fabrication, agriculture.

Le treizième mois, le prolétariat actif, (fête des inventeurs), affectif, contemplatif, passif.

(1) Si l'on veut se rappeler que la seule fête publique, célébrée après la révolution de 1848, a été celle de l'agriculture, où tous les arts furent conviés, on comprendra la tendance des peuples à célébrer par des chants et des cérémonies publiques les institutions qui les font vivre. Déjà on peut saisir un germe de telles cérémonies dans la bénédiction des machines et surtout dans celle des animaux de trait et de labour, qui a lieu dans certains pays le jour de la fête de Saint-Roch.

En outre le culte devient journalier par l'exercice du calendrier positiviste, où chaque mois est consacré à l'un des principaux grands hommes, chaque semaine à celui qui concentre une découverte, chaque jour à ses adjoints passés, présents ou futurs. C'est le culte concret de l'humanité. La commémoration publique y est systématisée par trois degrés de célébration envers les meilleurs types personnels, mensuels, hebdomadaires et quotidiens, depuis la théocratie jusqu'à l'ère positive. Les fêtes y désignant les dates, la succession chronologique y fixe sans incertitude la position d'un type quelconque. Ce calendrier fera pénétrer parmi les hommes la conception générale du passé ; il ranimera le sentiment de la continuité, profondément altéré par l'esprit révolutionnaire. Les âmes anarchiques qui cherchent l'avenir en dédaignant le passé, ont besoin de comprendre que le Grand Être ne peut exister sans la glorification de ses meilleurs serviteurs. Ce calendrier éteint les rivalités nationales, en présentant à la vénération tous les grands hommes indistinctement, quels que soient leur patrie, leur langage, et leurs coutumes. En outre l'individualisme métaphysique sera surmonté par l'expan-

sion de tant de types vénéres, suscitant le noble désir d'une incorporation à la suprême existence. D'un autre côté, on y réserve aux individualités supérieures une juste part, ainsi que nous l'avons développé dans l'introduction.

Esprit du culte. — Le sacerdoce fera constamment sentir, par ses prédications multipliées, que l'amélioration de l'humanité devant être le but de nos efforts, nos cérémonies publiques ou privées sont destinées à nous rendre de plus en plus dignes de lui être un jour incorporés. Le culte étant basé sur la commémoration des morts, doit nous exciter à vivre pour autrui, comme les morts ont vécu pour nous. L'ardeur du dévouement, l'humilité, la vénération naîtront des exercices sacrés, car la contemplation de l'humanité fait ressortir notre petitesse. Serions-nous les plus puissants des hommes, que devient notre individualité devant le concours des âges glorieux, si nous tentions de l'en affranchir? Quel génie ne s'humilierait devant l'humanité immense, devant ses œuvres fécondes! La terre porte partout son empreinte. Sous son influence incessante, les peuples sont civilisés; les beaux-arts idéalisent la nature; les villes et les patries se fondent avec

les sentiments qui leur sont propres. Dans un ciel glacial et illimité cheminent les sphères majestueuses, dont elle a découvert les lois (1).

Sous l'influence de l'humanité, les sentiments humains se dégagent d'un milieu confus et président à nos actes fatalement. La raison s'éclaircit d'âge en âge, l'esprit s'affranchit d'oppressives chimères. Devant les résultats collectifs, devant ceux qu'ils permettent de prévoir, célébrés en pompe par le culte public, l'individu s'efface, comme un atome entre deux immensités, et la force ne lui vient que d'une sage subordina-

(1) On a quelquefois comparé l'ensemble de l'humanité à une sorte d'immense polype s'étendant sur le globe entier. Mais cette métaphore pédantesque, où l'on s'efforce de caractériser un phénomène très-connu en l'assimilant à un autre qui l'est beaucoup moins, témoigne réellement une très-imparfaite appréciation philosophique de notre solidarité sociale, et surtout une haute ignorance biologique du genre d'existence propre aux polypiers. Elle conduit à rapprocher une association volontaire et facultative d'une participation involontaire et indissoluble; un système dont les divers éléments, malgré leur originalité propre, s'affectent toujours réciproquement, est ainsi assimilé à un système essentiellement inverse, où les parties, quoique inséparables, n'exercent jamais directement aucune action mutuelle, au point que les unes périssent pendant que les autres naissent, sans que le reste en soit aucunement altéré. (*Philosophie positive*, t. IV, p. 440.)

tion de son indépendance au concours général.

Loin d'être en proie à l'orgueil théorique, les prêtres ne s'occuperont que de régénérer la science en la vouant à la contemplation du Grand Être. Toutes ses parties recevront dès lors une auguste destination sociale. Les vrais travaux scientifiques, dégagés de leur sécheresse, manifesteront leur secrète aptitude morale, comme pouvant seuls servir de base à des convictions inébranlables. Les études biologiques perdront leur matérialisme desséchant; elles acquerront l'imposante grandeur due aux théories les plus rapprochées de la science finale, car le Grand Être est le plus vivant des êtres. Les vitalités inférieures, dont il ne cesse de dépendre, poussant vers la sienne, il est l'être le mieux doué des attributs de la vitalité.

Les études scientifiques deviennent ainsi la base des démonstrations morales, et se lient par conséquent au sacerdoce de l'humanité; la science devient le fondement du culte universel, car elle n'est destinée qu'à nous faire connaître les conditions d'existence, les destinées et les tendances successives du Grand Être.

La science étant ainsi envisagée, le prestige

scientifique ne tardera pas à disparaître par la conviction de l'impuissance humaine devant tant de mystères impénétrables. Les prêtres, après avoir gravi tous les degrés de l'échelle encyclopédique, témoigneront sans cesse de la profonde faiblesse de l'esprit. Ils détruiront les préjugés répandus aujourd'hui par les savants, jaloux de se faire une auréole de leur mesquine érudition. Les prolétaires, les femmes, les patriciens, tous ceux enfin que le sacerdoce fera jouir des bienfaits de l'éducation, verront avec surprise les lents progrès de la géométrie algébrique, différentielle, intégrale, et de la mécanique, sur lesquelles on ne possède réellement que des programmes, sans doute irréalisables. Parvenus au sommet des sciences, ils s'apercevront, comme Pascal, de leur néant. L'épigraphe de toute œuvre didactique, dégagée d'hypothèses et réduite à la réalité, deviendra désormais : *Humilis, quia rea.*

La vénération envers nos ancêtres, excitée en nous par le culte du passé, rejaillira sur la vie publique. Il importait de rétablir un tel sentiment, car il a disparu de toutes les classes depuis la révolution occidentale. Les révolutionnaires se font une gloire d'en être totalement dépourvus; les

riches ne vénèrent que la fortune, les prolétaires, égarés par les sophismes égalitaires, confondent la vénération avec l'abaissement. Elle est cependant la base de toute discipline, car l'obéissance sans elle est une dégradation. Le sacerdoce s'imposera comme mission principale de faire converger toutes les cérémonies vers elle, de façon que le dévouement des supérieurs la suscite chez les inférieurs.

Enfin, l'efficacité d'un tel culte, c'est la pratique de toutes les devises positives, énoncées dans le programme positiviste qui précède.

Nous allons maintenant esquisser le régime public qui résulte du culte de la religion de l'humanité, et passer en revue le nouveau système d'éducation au point de vue positiviste.

CHAPITRE QUATRIÈME

POSITIVISME SOCIAL

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ AU POINT DE VUE POSITIVISTE.

ÉDUCATION POSITIVISTE.

Nous commencerons ce chapitre par un simple traité de l'éducation positive dans l'époque normale; il ne pourrait occuper une meilleure place, car si l'intelligence est le moyen, la sociabilité est le but de l'éducation. La morale y domine avec une haute prépondérance, d'abord spontanée, puis systématique. Elle s'y trouve liée d'une manière sensible au système entier des connaissances réelles. C'est par des démonstrations que se formeront des convictions inébranlables, et que les opinions, les mœurs deviendront identiques. L'éducation disposera les praticiens, les femmes,

les prolétaires à remplir leur office social et leurs fonctions spéciales. De sorte qu'une telle exposition doit naturellement lier le dogme au régime public.

L'éducation commençant à la naissance pour finir à la majorité, se divise en deux parties bien distinctes, l'une spontanée, sous l'exclusive direction de la mère, jusqu'à l'âge de 14 ans; l'autre systématique, sous la direction du sacerdoce, et sous la présidence paternelle, jusqu'à l'âge de 21 ans.

Pendant les sept premières années, l'enfant, libre de toute entrave, reçoit une éducation purement physique, et n'apprend encore ni la lecture ni l'écriture. Il se prépare à l'observation, à l'action, en cultivant ses sens, en exerçant son adresse; on le laisse s'instruire des faits naturels qui frappent ses yeux. On se contente de diriger vers le bien toutes ses inspirations; on redresse ses torts avec bonté; on l'initie aux bons sentiments en évitant soigneusement de s'abandonner envers lui à la colère, de le frapper, et même de l'humilier. Il est alors fétichiste; on lui laisse ses impressions naïves.

De 7 à 14 ans l'éducation commence à devenir

systématique. La famille s'en occupe encore uniquement : c'est le moment où l'on doit essayer de développer les goûts esthétiques de l'enfant; il reçoit alors les premières notions de musique, de dessin, de chant, de danse, de littérature sacrée. Les parents dirigent les leçons qu'ils ne pourront pas toujours donner eux-mêmes. Il est naturel de supposer que les candidats au sacerdoce emploieront leurs loisirs à un tel exercice, si la mère ne peut y suffire. Aujourd'hui peu de familles pourraient s'acquitter de telles fonctions; mais avant qu'une génération soit écoulée, il en existera de fréquents exemples. Cette seconde moitié de l'éducation spontanée sera consacrée à l'art et à la connaissance des idiomes. L'art fondamental, la poésie sera cultivée de concert avec les arts spéciaux, la musique et le dessin. Les langues occidentales étudiées directement dans les chefs-d'œuvre, *à l'aide des dictionnaires*, permettront à chacun d'écrire dans sa propre langue. Chaque pays devra connaître les langues limitrophes, ainsi, d'après sa position centrale, la France s'assimilera les autres idiomes occidentaux. Il ne faut pas s'exagérer la difficulté d'un tel sujet. Le lourd étalage des grammaires rend aujourd'hui pénible

une telle tâche; le procédé que nous avons effleuré vient à bout des langues les plus rudes et les moins sympathiques. Disons en passant qu'une telle vulgarisation des divers langages humains est le seul moyen de créer peu à peu la langue commune à tout l'Occident (1).

(1) J'emploie ici à dessein le singulier, afin d'indiquer ma conviction bien arrêtée sur l'unité du langage humain, quoique la nature et la destination de cet ouvrage ne me permettent pas d'y examiner même sommairement cet important sujet. Dans le traité spécial que j'ai annoncé, je pourrai ultérieurement justifier ce lumineux principe, qui peut seul conduire à constituer, en temps opportun, une vraie philosophie du langage, et que l'esprit positif doit envisager, ce me semble, comme l'une des grandes données préalables fournies à la sociologie par la biologie. Car chaque espèce d'animaux supérieurs étant toujours douée en vertu de son organisation, d'un certain langage propre, dont l'identité nécessaire se fait partout sentir à travers les diverses modifications quelconques, souvent très-notables, de climat et même de race, une vaine et fallacieuse métaphysique me paraît seule pouvoir conduire à concevoir irrationnellement notre espèce comme arbitrairement soustraite à cette loi universelle du règne animal, sans que rien, dans notre organisme, pût certes motiver cette étrange anomalie. Quand les hautes recherches philologiques qui, du reste, commencent déjà spontanément à converger avec évidence vers une telle tendance, pourront être enfin convenablement instituées, par l'indispensable concours permanent d'une plus saine éducation préliminaire avec l'usage régulier d'une théorie sociologique vraiment directrice, je ne doute pas qu'elles ne fassent alors de rapides progrès dans la manifestation irrécu-

Dans cette seconde et dernière moitié de la première phase, l'enfant, d'abord fétichique, devient polythéique. Loin de l'en empêcher, on respectera ses croyances. Si l'aspect de la nature si le spectacle des phénomènes célestes, éveille en lui l'idée d'une puissance extérieure, ainsi qu'il arrive toujours; si la lecture des poëtes polythéiques le dispose à de telles suppositions, ses parents se contenteront de l'avertir que ses croyances conviennent à son âge, et le conduiront elles-mêmes à d'autres, suivant la loi de l'évolution humaine. Là finit l'éducation privée.

A l'âge de 14 ans commence la seconde éducation positive. De privée elle devient publique, puisqu'elle exige des leçons publiques. Mais il ne faut pas néanmoins séparer l'enfant de la vie de famille. C'est là où doit s'accomplir, sous la présidence maternelle, son éducation morale, destinée à le retenir dans un juste milieu entre la personnalité et la sociabilité.

On objecte aujourd'hui, pour maintenir les cloîtres universitaires, que les contacts avec les condisciples rendent l'enfant sociable. Ceux qui

sable des vrais éléments fondamentaux de la langue humaine. (*Philosophie positive*, t. V, p. 47.)

parlent ainsi n'y ont pas heureusement passé leur jeunesse; ils sauraient que ces spécieuses apparences de sociabilité y sont rapidement dissipées par une vanité précoce, une envieuse émulation. L'égoïsme n'y étant plus balancé par l'amour maternel, y prend des proportions regrettables; il est d'ailleurs inconcevable qu'un père de famille, qui respecte son enfant et écarte de son oreille, avec un soin religieux, tout propos au-dessus de son âge, n'hésite pas à l'envoyer dans un milieu où règne quelquefois, dans les discours d'une jeunesse trop précoce, une licence en vain réprimée. En restant dans sa famille, l'enfant choisira ses relations, d'autant plus douces qu'elles ne lui seront pas imposées et qu'elles seront guidées par ses parents.

C'est dans les écoles annexées au temple positiviste que les enfants iront s'instruire une fois par semaine, le dimanche. De cette façon les travaux intellectuels n'interrompront pas l'apprentissage de l'atelier, car c'est au même âge que doit commencer le travail professionnel. La vie de l'adolescent sera donc ainsi organisée. Tous les jours de la semaine, pendant un nombre d'heures sagement proportionné à ses forces, c'est le travail de l'atelier. Il revient ensuite dans sa famille, où sous

la direction de la mère et du père, il élabore la leçon qu'il a reçue le dimanche. Il poursuit en même temps, si ses dispositions particulières l'y poussent, le cours de ses études esthétiques.

L'éducation est encyclopédique ; l'élève franchit tous les degrés de la hiérarchie scientifique. La première classe comprend les sciences préliminaires, mathématique, astronomie, physique, chimie, et dure quatre ans. Elle exige deux leçons par semaine pendant les deux premières années. Les travaux de l'atelier ne seront pas encore assez étendus pour interdire une telle durée. La biologie est enseignée dans la cinquième année, et la sociologie statique et dynamique dans la sixième, à raison d'une leçon par semaine. Dans la septième année, une exposition méthodique de la morale dirigera cette éducation vers sa principale destination sociale.

Pendant tout ce cours d'études, une vacance de trois mois sera consacrée chaque année à des examens publics destinés à constater la concentration de ces études, sans aucune spécialité. Les exercices esthétiques de la première éducation ne cesseront de se prolonger pour ceux qui y montreront de l'aptitude, au milieu des travaux scientifiques de la seconde. A titre de complément

poétique, on complétera l'étude d'abord spontanée de nos principales langues par celle des langues anciennes, celles d'Homère et de Virgile.

Pendant ces sept années, l'évolution philosophique de l'individu subira graduellement sa dernière préparation en passant du polythéisme au monothéisme. L'esprit y deviendra de plus en plus prépondérant sur l'imagination. L'essor mathématique conduira bientôt chaque disciple à réduire sa théologie à un déisme vague, que l'étude physique et chimique fera dégénérer en une sorte d'athéisme. Mais bientôt les conceptions biologiques, et surtout sociologiques, feront aboutir le jeune serviteur de l'humanité au Positivisme.

De cette façon la morale pourra, la septième année, coïncider avec un plein sentiment de la filiation humaine.

Un tel plan d'éducation semble d'abord incompatible avec la précieuse pratique, qui consacre les dernières années de l'apprentissage industriel à de libres voyages. Cet heureux usage ne contrarie pas ces études sédentaires, puisqu'il donne lieu à de longs séjours dans les principaux centres de production, où l'ouvrier retrouve un cours annuel semblable à celui de son pays natal, grâce à l'ho-

mogénéité de la corporation philosophique. Le positivisme veut, au contraire, que les voyages s'étendent sur tout l'Occident, développant la fraternité universelle complétant les études esthétiques, familiarisant avec les idiomes appris pendant la seconde enfance, élevant l'âme par les œuvres musicales, pittoresques, monumentales, qui ne peuvent s'apprécier qu'à leur source locale.

On pourrait craindre que les 360 leçons de cet enseignement septénaire ne suffisent pas à une telle éducation encyclopédique ; mais il faut remarquer que les longueurs des études actuelles ne tiennent qu'à leur spécialité, qui permet à chacune d'elles de prendre un développement superflu. Les sciences seront dégagées de toutes les superfluités métaphysiques et des puérilités académiques, pour se borner à ce qu'elles ont de réel et d'utile (1). Déjà des professeurs positivistes s'offrent pour faire une telle éducation, aux parents assez sages pour la préférer aux vaines et oiseuses divaga-

(1) Les spécialités doivent disparaître, et la règle philosophique suivante doit prévaloir. « Réduire l'etude de chaque science à ce qu'exige l'avénement de la suivante. » Il ne faut plus s'efforcer, suivant la tendance des académiciens, de développer indéfiniment chaque phase encyclopédique, en l'isolant de l'ensemble.

tions des précepteurs ou des pédants scolastiques. D'ailleurs, la difficulté est levée objectivement par l'apparition du premier volume de la synthèse subjective, consacré à la philosophie mathématique, où la *logique* seule est enseignée en 120 leçons. En voici le détail, c'est-à-dire la table de ce premier volume :

Mécanique générale (20 leçons).

Appréciation fondamentale (3 leçons).
Préambule général (4 leçons).
Coordination spéciale (12 leçons).

Il faut ajouter à chacune de ces sciences une leçon servant de résumé. Enfin, la conclusion elle-même est un résumé tenant lieu d'une table raisonnée, indiquant l'objet et l'enchaînement des 120 leçons propres au cours de logique. (Voir le premier volume de la *Synthèse subjective*.)

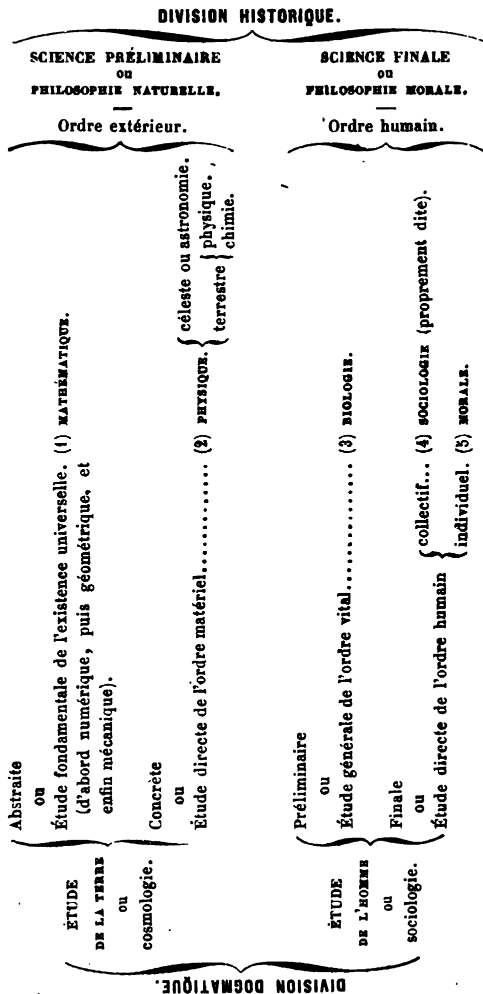
Sept professeurs non spéciaux, mais tous encyclopédiques, seront voués à une telle éducation, chacun d'eux conservant les mêmes élèves pendant toute sa durée. Ils saisiront, ainsi que les parents, chaque occasion de développer le sentiment social, de raffermir le cœur par les lumières de l'esprit, d'élever la sociabilité au-dessus de la personnalité. Mais une telle éducation générale ne comporte aujourd'hui aucune organisation immédiate. Les enfants doivent être élevés suivant les convictions et l'assistance paternelles, il faut, auparavant, qu'une doctrine universelle ait prévalu.

Nous présentons donc, comme un des attraits les plus puissants du Positivisme, le tableau des sciences préliminaires et finales que les hommes

et les femmes de tous les rangs s'approprieront ainsi en 360 leçons. C'est la hiérarchie théorique des conceptions humaines, ou le tableau synthétique de l'ordre universel, d'après une échelle encyclopédique à cinq ou sept degrés, tableau extrait du *Catéchisme positiviste* (page 62).

La synthèse subjective comprend la mathématique depuis l'arithmétique jusqu'à la mécanique générale. Il faut encore approprier les autres sciences à cet enseignement encyclopédique. C'est une immense tâche léguée par Auguste Comte aux philosophes futurs. Il a fait l'*Astronomie populaire*, son principal ouvrage didactique; mais le plus difficile reste à entreprendre. C'est d'abord une physique proprement dite, où toutes les théories, dégagées d'hypothèses, soient exposées comme celle de la pesanteur. C'est une chimie, également conçue d'après la méthode positive. Voilà pour la philosophie naturelle.

Dans l'ordre humain, c'est une biologie, puis une sociologie, enfin un traité de morale. La mort a surpris Auguste Comte travaillant à ce dernier ouvrage. Puisse cet avertissement pousser à ce vaste travail les grands savants de tous pays.


DIVISION HISTORIQUE.
SCIENCE PRÉLIMINAIRE ou PHILOSOPHIE NATURELLE.
Ordre extérieur.
SCIENCE FINALE ou PHILOSOPHIE MORALE.
Ordre humain.
PHILOSOPHIE POSITIVE
ou
CONNAISSANCE SYSTÉMATIQUE DE L'HUMANITÉ.
ÉTUDE DE LA TERRE ou cosmologie.
Abstraite ou Étude fondamentale de l'existence universelle. (1) MATHÉMATIQUE.
(d'abord numérique, puis géométrique, et enfin mécanique).
Concrète ou Étude directe de l'ordre matériel.......... (2) PHYSIQUE.
céleste ou astronomie.
terrestre
physique.
chimie.
ÉTUDE DE L'HOMME ou sociologie.
Préliminaire ou Étude générale de l'ordre vital.................. (3) BIOLOGIE.
Finale ou Étude directe de l'ordre humain
collectif... (4) SOCIOLOGIE (proprement dite).
individuel. (5) MORALE.
DIVISION DOGMATIQUE.

Toutes les vraies vocations esthétiques pourront se manifester à l'aide d'un tel système d'éducation; la philosophie imprimant une direction fixe à nos pensées et à nos sentiments, nous saurons peindre et idéaliser ce qui nous sera devenu familier. Les poëtes, les artistes ne seront plus dispensés de l'initiation philosophique; ils ne pourraient représenter les émotions et les pensées du public s'ils n'avaient pénétré à l'aide de l'éducation universelle dans le passé, le présent et l'avenir. La supériorité esthétique n'appartiendra d'ailleurs qu'au génie universel.

Une telle éducation, commune aux deux sexes (1), permettra aux prolétaires et aux femmes de cultiver les beaux-arts, ainsi qu'aux philosophes. Il y en a des exemples anticipés : parmi ceux-ci, on pourrait citer Diderot, Goethe, Buffon, Bossuet. Les femmes pourront aborder les compositions qui n'exigent pas une trop grande contention d'esprit, comme les suaves et délicates poésies de La Fontaine et de Pétrarque (2). Les

(1) Voir chap. VI, p. 264.

(2) Les femmes qui ne participeront plus à la vie active, pourront abréger le nombre des leçons, en ne recevant qu'une leçon par semaine durant tout le cours de cette éducation. Leur esprit plus synthétique que l'esprit masculin,

prolétaires abonderont en organes poétiques et musicaux; les patriciens seconderont sans cesse l'activité esthétique (1).

Les études abstraites dont les inconvénients sont généralement d'enfler et de dessécher, seront d'abord préservées de leurs dangers moraux et intellectuels par l'évolution affective et la culture

pourra s'approprier malgré cette abréviation, autant de clartés scientifiques; mais leur vie intérieure les dispense de pénétrer aussi profondément dans les sciences préliminaires.

(1) L'éducation positive sera ainsi plus esthétique que scientifique, comme l'exige la vraie théorie de l'évolution humaine. La science n'y interviendra que pour systématiser définitivement ce que l'art aura spontanément ébauché, sous la présidence directe du sentiment. Puisque l'essor esthétique de l'humanité a précédé son développement scientifique, il en doit être de même dans l'éducation individuelle, dont la marche positiviste consiste à reproduire l'initiation collective. Cette tendance à faire d'abord prévaloir l'instruction poétique constitue aujourd'hui le seul principe raisonnable que renferme notre absurde régime classique. On sait d'ailleurs combien reste illusoire une telle prétention, dans un cours d'études qui n'aboutit, au contraire, qu'à développer une vicieuse appréciation et même un profond dégoût de tous les beaux-arts. Pour caractériser son inanité esthétique, il suffirait de rappeler que pendant un siècle, une admiration officielle y érigea en dieu des pédants français celui de nos habiles versificateurs qui fut, peut-être, le plus étranger à tout vrai sentiment poétique. (A. Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, p. 296).

esthétique : l'habitude continue du culte intime, et la participation naissante au culte public, en seront en outre les meilleurs préservatifs. Alors, les cœurs initiés aux réactions morales de l'initiation théorique pourront goûter dans toute leur plénitude les émotions propres à la contemplation respectueuse du Grand Être. Loin de se dégrader par un excès d'orgueil, les jeunes disciples de l'humanité sentiront continuellement l'ascendant de l'humanité, dont les travaux immenses ont produit les conceptions qu'ils se sont assimilées en quelques années. Ils se soumettront à l'ordre au lieu de se débattre contre de vains sophismes ; la soumission volontaire surgira ainsi de l'éducation encyclopédique, car une sage discipline en écartera la discussion des principes pour borner le domaine de l'esprit au développement de leurs conséquences ; elle en écartera aussi l'esprit critique, en bornant l'examen à comprendre les notions dont on veut se pénétrer, sans soumettre aux épreuves du jugement individuel les questions jugées et approfondies par le passé.

Les mères, développant sans cesse le charme des affections domestiques, présideront directement à l'éducation morale. Elles n'ont d'ailleurs

jamais cessé de s'attribuer cette tâche sublime. Le catholicisme a établi pour la première fois, autant que le comportait le moyen âge, une éducation commune à toutes les classes, sans même excepter ceux qui étaient encore esclaves. Nous lui devons un principe impérissable, la prépondérance de la morale sur la science, dans toute véritable éducation; les femmes furent ses auxiliaires dans cet immense service, qui se liait à la fondation d'un pouvoir spirituel, indépendant du pouvoir temporel.

On pourrait craindre que l'éducation scientifique n'altère la pureté de cette fleur de sentiment, qui s'épanouit dans le cœur des femmes. Ce danger existe, quand une telle éducation fut exceptionnelle parmi elles; il disparaîtra quand elle sera commune et générale. D'ailleurs le sacerdoce, pendant tout le cours de l'éducation fera ressortir le mérite de la soumission, en développant cette admirable maxime d'Aristote : « *La principale force de la femme consiste à surmonter la difficulté d'obéir.* » Le sexe affectif comprendra que toute domination le dégrade au lieu de l'élever, en lui faisant obtenir par la force l'ascendant qui n'est dû qu'à l'amour. En même temps les prêtres pé-

nétrant avec sagesse dans les familles, sous le manteau de la science, le protégeront contre la tyrannie des époux et l'ingratitude des fils, en rappelant sa supériorité morale et son office social. Ils sauront par des préceptes évidents ou démontrés consolider tous les liens domestiques, et les rattacher à leur véritable distination.

ENSEMBLE DU RÉGIME PUBLIC.

Après avoir indiqué comment le Positivisme élève et prépare les hommes, il nous reste à faire voir comment il les dirige depuis l'âge mûr jusqu'à la mort. Nous allons donc essayer d'esquisser à grands traits le tableau des sociétés futures.

Le dogme de la religion de l'humanité s'est rapporté à la vie spéculative, le culte à la vie affective; le régime se rapporte à la vie active. La religion intervient dans les diverses fonctions sociales pour prescrire les règles propres à conserver et à développer l'harmonie générale, et jamais pour procéder à leur exécution appartenant au gouvernement. De là surgissent les deux pouvoirs destinés à diriger les sociétés futures, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, l'un politique pour commander, l'autre moral pour conseiller, l'un fondé

sur la force matérielle, l'autre sur la force intellectuelle. Le premier repose sur l'ascendant de la richesse, le second sur la persuasion ; aussi ce dernier ne doit jamais devenir directeur, et prendre la prépondérance pratique. L'art social, dont le but direct est de résoudre le grand problème humain, la prépondérance de la sociabilité sur la personnalité, prend son principe fondamental dans leur irrévocable séparation. L'ordre universel se décomposant en ordre extérieur et ordre humain, on doit distinguer aussi deux sortes de progrès, l'un extérieur, l'autre humain, le premier se bornant à notre situation qu'il améliore, le second concernant notre propre nature. Le progrès extérieur est donc le progrès matériel, et le progrès humain le progrès moral. L'action temporelle améliore le matériel, et l'action spirituelle le moral. Telle est la source de la division des deux pouvoirs.

On voit par la nature des fonctions que le pouvoir spirituel est inférieur en puissance, mais supérieur en dignité. Le pouvoir temporel classe réellement les individus suivant la richesse et la grandeur, et le pouvoir spirituel les classe suivant leur mérite mental : il rappelle l'esprit d'ensem-

ble et le sentiment du devoir, et modifie par la persuasion l'ordre naturel de toute société, si des besoins nouveaux l'exigent. Il nous prépare à la vie réelle par l'éducation générale dont nous avons ébauché le système, et qui, commençant par la science, s'achève par la morale, de sorte que la sociabilité étant le but proposé, la spéculation et l'affection sont ses seuls instruments. Aussi doit-il repousser comme contraires à sa mission les vains instincts d'élévation temporaire, de richesse et de grandeur, en même temps qu'il doit rester extérieur à l'action.

Le gouvernement temporel nait de la nécessité de ramener aux vues et aux sentiments d'ensemble des agents que les inégalités suscitées par l'essor humain tendent à séparer, afin qu'en accomplissant sa fonction spéciale, chacun assiste l'accomplissement des offices quelconques. On peut en offrir un exemple dans le mariage, que les deux époux seraient quelquefois portés à rompre, s'ils ne sentaient au-dessus de leur volonté une force intelligente et temporelle qui protége leur association au nom de l'humanité. De là, le grand axiome politique : *Il n'existe point de société sans gouvernement.*

Mais le pouvoir politique est impuissant à saisir l'ensemble général de tous les systèmes partiels, parce que les membres qui le composent dirigent chacun un genre particulier de travail, d'après la hiérarchie industrielle que nous allons exposer plus loin. De même les officiers d'une armée, quoique hiérarchiquement coordonnée, ne peuvent juger du plan de la bataille, apprécié seulement par le général en chef. Une autorité théorique, s'interdisant toute fonction spéciale et participant à chacune d'elles, en tant que connaissant les lois de l'ordre extérieur, peut seule faire prévaloir l'harmonie générale. De là le second axiome politique : *Aucune société ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque.*

Le pouvoir spirituel est assisté par le pouvoir modérateur, non un troisième pouvoir, mais une force morale qui s'ajoute aux siennes propres. Les femmes, que leur nature affective rend les principaux représentants du principe subjectif, constituent un de ses éléments. Nous avons vu que le sacerdoce les associe à son office essentiel, en leur confiant toute l'éducation privée et la présidence de l'éducation publique. Comme épouses et comme mères, elles exerceront dans la famille le pouvoir

spirituel, et tempéreront par la douceur et la persuasion l'égoïsme surgissant de l'ascendant matériel. Comme femmes, elles assistent dans les salons l'influence sacerdotale en élaborant l'opinion publique, et appréciant les actes et les personnes, d'après les principes fournis par les prêtres.

Les prolétaires constituent le second élément du pouvoir modérateur. Privés de toute puissance temporelle, ils s'associent à la puissance théorique. L'éducation générale ayant développé leurs facultés mentales, ils pourront caractériser leurs vœux et former ainsi la principale base de l'opinion publique. Ils assisteront le pouvoir spirituel dans ses efforts pour subordonner à la morale la politique, et le commandement à l'équité. C'était la tendance du moyen âge.

Ainsi deux pouvoirs fondamentaux dirigeront les sociétés futures, le pouvoir temporel, résidant entre les mains des chefs industriels, les nouveaux patriciens, et le pouvoir spirituel, confié au sacerdoce, assisté de la force modératrice formée par l'association volontaire des prolétaires, des femmes, des prêtres.

La société sera donc décomposée en trois

grandes classes, le patriciat, le sacerdoce, le prolériat. La bourgeoisie actuelle ne tardera pas à disparaître, soit en atteignant le sommet, soit en se fondant dans les rangs inférieurs. C'est l'ancienne division, sauf que le prolétariat y remplace le tiers état. L'ancien régime, en effet, se composa, jusqu'à l'explosion révolutionnaire, de la noblesse, du clergé, du tiers état.

Les patriciens chargés du pouvoir exécutif seront chargés de diriger l'essor politique et d'approvisionner les deux autres classes. La fortune publique se concentrera dans leurs mains, pour qu'elle y devienne plus productive. Le patriciat, ainsi préservé par la richesse de la cupidité, et de l'égoïsme par la généralité de ses actes, sera responsable de l'équitable répartition financière et de la prospérité publique.

D'après la loi de la philosophie première, suivant laquelle l'activité est d'abord conquérante, puis défensive, enfin industrielle, la société est vouée désormais à l'état industriel; aussi le patriciat ne peut être composé que de chefs industriels, mais cette nouvelle aristocratie doit être assez concentrée pour que chacun de ses membres administre tout ce qu'il peut réellement diriger, afin de diminuer les

frais de gestion et mieux assurer sa responsabilité. Le travail sur commande disparaîtra de plus en plus ; le gouvernement seul ordonnera les travaux nécessaires. Aussi les fonctions patriciennes s'étendront sur tout le champ de l'industrie, dont la hiérarchie du patriciat constituera la première base. Cette hiérarchie s'élève des agriculteurs aux fabricants, puis aux commerçants et aux banquiers. Les premiers tirent de la terre les produits ; les seconds les élaborent, les transforment, les utilisent, et les commerçants les transportent. Enfin, les banquiers, occupant le sommet, se rattachent à l'agriculture, à la fabrication, au commerce par la circulation des valeurs monétaires, et par l'essor du crédit. La banque forme donc, par sa prépondérance générale, le suprême patriciat, concentrant le pouvoir politique. Les patriciens sont ainsi les organes nutritifs du Grand Être, ou sa providence matérielle, puisqu'ils recueillent, préparent, distribuent les produits assimilables, sous la direction des banquiers.

La seconde base de l'industrie moderne, c'est la séparation radicale des patriciens et des prolétaires, en d'autres termes, des entrepreneurs et des travailleurs. Le prolétariat se compose de tous

les ouvriers, soit urbains, soit ruraux. Il sera l'agent direct de la providence matérielle, du patriciat. Les ouvriers doivent désormais se regarder comme des fonctionnaires publics, des praticiens non moins utiles que les chefs théoriciens. Ceux qui sont habituellement employés aux travaux de l'État sont enclins à prendre ce titre, destiné à se généraliser lorsque toutes les commandes émaneront du pouvoir (1).

Le salaire ne sera plus destiné à payer la valeur du fonctionnaire, mais les matériaux qu'il consomme. Il doit être composé de deux parties inégales : l'une indépendante du travail effectif, toujours fixe, et destinée à donner à l'ouvrier une garantie inviolable contre le chômage et la misère ; l'autre subordonnée au travail journalier et à l'habileté spéciale, de façon à faire persister l'émulation.

Le prolétaire doit posséder tous ses outils, tous ses meubles, tous les vêtements d'un usage

(1) On voit d'après ce tableau des sociétés futures que nul ne pourra vivre dans l'oisiveté. Après la mort, dans les cas d'indignité, de paresse, de lâcheté, la flétrissure se manifestera en transportant la funeste dépouille mortelle au désert des réprouvés, parmi les suppliciés, les suicidés et les duellistes.

exclusif et continu. Il doit cesser d'être campé dans les cités pour devenir propriétaire de son logement. Les patriciens sentent déjà que ces diverses possessions sont la première garantie de l'ordre civil.

Tous les ouvriers, soit urbains, soit ruraux, sont des travailleurs sans supériorités respectives, n'ayant qu'une hiérarchie pure et simple fondée sur celle des chefs auxquels ils obéissent. Tous travaillent indistinctement dans l'intérêt commun. Ils cesseront de placer leur ambition dans le déclassement, dans l'ascension vers les classes supérieures. Cependant, lorsque l'éducation sera devenue encyclopédique et universelle, les prolétaires qui annonceront une aptitude spéciale concourront pour le sacerdoce, ou entreront dans le patriciat si quelque chef les trouve aptes à lui succéder.

Le Positivisme consacre la propriété individuelle en la faisant envisager comme un dépôt confié par l'humanité, afin de la faire fructifier au meilleur profit de tous. Il en rend la possession plus complète en laissant au propriétaire le libre choix de son héritier, soit dans ses enfants, soit hors de sa maison. De même la transmission d'une fonction

s'accomplit en laissant à celui qui l'occupe le choix de son successeur.

On voit déjà l'influence qu'acquerra le sacerdoce dans une telle société. Sans jamais s'arroger les attributions du pouvoir temporel, il en sera le conseil, et maintiendra dans de justes limites le contrôle continu que le pouvoir modérateur exerce sur les actes des chefs exécutifs. Il aura pour mission pratique de régler les relations civiques entre les entrepreneurs et les travailleurs, de veiller à la juste répartition des salaires, de constater la moralité de l'héritier choisi d'une fonction quelconque. Il s'efforcera enfin de faire réaliser la double maxime sur laquelle repose le régime public : *Dévouement des forts aux faibles ; — Vénération des faibles pour les forts*. Nous n'interromprons pas cette exposition par le développement de la constitution intérieure du clergé. Le détail de ses attributions, les épreuves scientifiques et morales des néophytes, le nombre des prêtres ont été suffisamment décrits dans la politique positive d'Auguste Comte. Nous avons dit qu'il obtiendrait l'influence nécessaire à sa mission en distribuant à tous, sans distinction de sexe et de fortune, l'éducation encyclopédique. Providence intellec-

tuelle, il saura faire converger vers elle tous les efforts de pensée, d'action et de sentiment. S'il doit apprécier la juste proportion du salaire avec les besoins généraux, c'est pour rendre possible l'axiome positif, base de la vie domestique : *L'homme doit nourrir la femme.*

Le sacerdoce devant s'attacher à modérer les luttes inévitables, sa règle consistera à flétrir tout procédé militaire des supérieurs ou des inférieurs. De leur côté, les prolétaires devront renoncer à l'abus de la force. Le patricien qui serait indigne de ses fonctions encourrait le blâme public, auquel la sanction féminine donnerait, en se répandant des salons au dehors, une véritable efficacité. L'excommunication sociale sera la plus forte des répressions morales. Si le patriciat fermait l'oreille aux justes réclamations transmises par le sacerdoce, il resterait aux prolétaires la ressource suprême de lui refuser leur concours. C'est dans ces circonstances que le pouvoir modérateur peut remplir un immense office, car si les chefs devenaient tyranniques, une commune voix s'élèverait contre eux dans les salons, dans les réunions populaires, dans les temples de l'humanité. Mais grâce à l'équilibre

stable que l'éducation établira dans la société, grâce au dévouement qu'elle inspirera au supérieur pour les inférieurs, grâce à la vénération inverse, grâce à la solidarité commune qu'elle s'efforcera d'enraciner, une situation si extrême ne sera pas plus à craindre que ne l'est aujourd'hui une insurrection d'ouvriers contre leur patron.

Le pouvoir modérateur incorporera les femmes et les prolétaires à la vie publique. Les salons et les assemblées populaires leur permettront de développer leur influence préservatrice et leurs moyens d'action. Les femmes régneront sans partage dans les salons positivistes, où souvent le cœur suffira pour résoudre spontanément les embarras politiques et les questions financières. Les prolétaires y apporteront le bon sens, si adhérent à la vie pratique. L'urbanité des manières, l'adoucissement des mœurs rayonneront de ces centres respectés de la société entière, et les rapports entre les patriciens et les ouvriers en seront sans cesse améliorés. Chaque chef industriel sera jaloux de réunir ainsi les ouvriers d'élite et leurs femmes courageuses. Ils se mêleront à sa propre famille, dans ces amicales réunions, d'où la communauté d'éducation fera disparaître toute disparate.

Les salons permettront aux femmes de mêler intimement la vie publique à la vie privée sans interrompre leur existence intérieure. Elles pourrait ainsi rester étrangères à toute opération politique et y participer moralement. Le moyen âge a vu commencer dans tout l'Occident ces heureuses réunions volontaires, toujours placées sous la présidence des femmes. Alors les mœurs policées par la religion leur permettaient pour la première fois une juste liberté, compatible avec la nature de leurs facultés. Pendant la longue transition moderne, ces réunions se développèrent de plus en plus, de façon à devenir les laboratoires périodiques de l'opinion.

L'hôtel de Rambouillet, dit Fontenelle, était le souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. Le salon de madame de Motteville fut le rendez-vous éclairé de la cour sous la régence d'Anne d'Autriche, et la supériorité du rang y cédait à celle de la grâce et du génie. La France n'a pas oublié les exquises inspirations de madame de Sévigné. Dans les salons de la Fronde les lettres se mêlaient aux intrigues d'État, les vers et les rumeurs aux discours. Autant académies que conciliabules, l'amour et la poésie, les femmes et les

politiques venaient y puiser des inspirations.

En Angleterre lady Montague a tenu le sceptre de l'opinion. Dès son retour de Constantinople cette femme célèbre par son instruction, son esprit et sa beauté, organisa un salon bientôt fréquenté par les personnages les plus célèbres de son temps. On sait que cette noble dame avait observé en Orient l'inoculation de la petite vérole, et qu'elle la popularisa après en avoir fait l'expérience sur son propre fils.

Miss Edgeworth, illustre par ses ouvrages sur l'éducation, dont le genre est surtout l'apanage du sexe féminin, vit se réunir dans sa maison les étrangers de haute illustration, les grands philosophes, les principaux moralistes, de façon à faire croire à la seconde naissance d'un dix-septième siècle.

Le salon le plus célèbre est après une longue et douloureuse période, celui de madame Roland, club élégant, ouvert à la Gironde, dont cette femme extraordinaire était l'âme et le conseil. Là se conservaient sous la Terreur les derniers restes de l'esprit français.

Mais les salons brillèrent d'un vif éclat sous la restauration. Cette époque parut un réveil de l'es-

prit humain. L'on eût dit que l'on recommençait à penser, à écrire et à chanter en France. Le retour des Bourbons et d'une aristocratie toujours amie des lettres, des sciences et des arts contribuait puissamment à ce mouvement de l'intelligence. Les conversations interrompues par la révolution, par l'émigration, par la guerre, se renouaient après vingt ans de silence, et la société française rallumait ses foyers dans les salons de Paris. Dans un grand nombre de ces salons, ouverts à la littérature, à la politique, à l'éloquence, trois sont dignes d'être remarqués. D'abord celui de madame de Staël, où se réunissaient quelques rares républicains, les nouveaux royalistes, les philosophes et les poëtes. C'était le foyer de toutes les opinions et de tous les talents, réchauffant l'Europe entière, et conciliés par la grâce et le génie d'une femme.

La duchesse de Duras présidait à une réunion de royalistes, de courtisans, d'écrivains moralistes. On y vit les femmes les plus belles et les plus spirituelles du temps. Mais un nom rendait ce salon célèbre, celui de Châteaubriand.

L'ancienne politique, l'ancienne religion se donnaient rendez-vous dans l'hôtel de la princesse de la Trémouille. On y voyait de Bonald et Joseph

de Maistre, et ces deux noms suffiront à rendre ce salon immortel.

Aujourd'hui, l'échange des sentiments et des pensées étant interdit, par suite de notre anarchie morale, les salons sont fermés ou dénaturés. Mais un usage social, qui toujours seconda le mouvement philosophique, doit reparaître dans toute sa force. Le salon positiviste, toujours présidé par la femme, complétera le système de réunions propre aux trois éléments du pouvoir modérateur.

Dans les réunions populaires, les prolétaires exposeront leurs besoins nouveaux, en soumettant au sacerdoce leurs dernières observations pour qu'il les transmette au pouvoir. Mais cette initiative sera purement spirituelle, et l'autorité suprême conservera la liberté complète de la décision. Les patriciens viendront se retremper à ces sources vives du peuple, et y méditer les améliorations nécessaires. Ils y apprendront à aimer ces énergiques agents de la force matérielle, qui constituent la providence générale de l'humanité, et qui savent, comme les natures véritablement fortes, se soumettre avec vénération à celui qui commande sagement.

Les trois éléments du pouvoir modérateur,

quoique incomplets et dispersés, ont déjà une influence appréciable sur la société moderne. C'est le concours de l'intelligence, représentée par les philosophes, du sentiment inspiré par les femmes, de l'activité mise en jeu par les prolétaires. C'est une force morale résultant d'une force intellectuelle, d'une force affective, d'une force active. Dans l'antiquité, le pouvoir modérateur resta toujours réduit à l'influence domestique des femmes : au moyen âge, il fut assisté par l'autorité spirituelle. Enfin dans l'évolution moderne, il fut complété par l'intervention des prolétaires, et apparut dès lors dans sa pureté, dans sa sagesse, et dans son énergie.

Terminons cet aperçu rapide, où l'on ne pouvait indiquer qu'à grands traits l'organisation future, en ajoutant que l'existence matérielle du sacerdoce ne sera garantie que par les émoluments fournis sagement par le patriciat. Le sacerdoce, renonçant à la richesse, ne doit retirer aucun fruit pécuniaire de ses leçons et de ses livres ; le noble exemple en a été donné déjà par le fondateur du Positivisme, qui fut le seul prêtre de l'humanité et qui n'a pas eu de successeur.

CHAPITRE CINQUIÈME

APPEL AUX PROLÉTAIRES.

Les prolétaires vivant pour autrui. — J'ai exposé, d'après les inspirations sociales de son profond révélateur, la religion de l'avenir. Je viens y convier les prolétaires, car ils remplissent le principal devoir; ils vivent pour autrui. Le laboureur, le berger, le tisserand, le maçon se contentent en effet d'un faible salaire, et laissent les autres jouir de leurs travaux. Ils augmentent avec la force de leurs bras le trésor matériel de l'humanité; ils arrosent les champs de leurs sueurs, ils habitent les villes, les palais, les monuments, font le pain souvent rare à leurs enfants; ils servent les patriciens assis au banquet dont ils ont préparé les mets, et prodiguent, sans y toucher, les fruits toujours renaissants de leur noble énergie.

Vous êtes donc, prolétaires, spécialement préparés à pratiquer la religion de l'humanité. Votre bon sens, préservé d'une vicieuse culture, laisse prévaloir les vues d'ensemble; vos sentiments généreux ne sont jamais comprimés par l'usage des richesses et l'abus de la propriété; aussi le positivisme qui doit commencer parmi vous n'obtiendra un véritable ascendant dans les rangs supérieurs, que lorsqu'il y apparaîtra sous votre irrésistible patronage.

Le Positivisme vient aujourd'hui consacrer vos travaux en substituant au grossier appât pécuniaire, converti en salaire régulier, la gratitude publique et l'exquise satisfaction d'un devoir accompli. Il ne suffit plus de vouer à vos œuvres fécondes la force et l'intelligence, il faut surtout travailler, le cœur plein de fraternité envers les patriciens que vous assistez, et de cette noble fierté adhérente aux utiles fonctions. Car vous avez la fonction matérielle, comme les artistes la fonction esthétique, et les philosophes la fonction intellectuelle. Prenez votre part de cette dignité naturelle, de ce fertile enthousiasme qui les anime. Comme vous, ils vivent, comme vous ils meurent pour autrui! Voyez ces grands hommes

marcher les yeux fixés sur l'avenir, à travers une foule ingrate et capricieuse. Héritiers et dépositaires du trésor intellectuel, ils le rendent à la postérité, gonflé de nouvelles richesses. Ils prodiguent à leurs humbles collaborateurs, à leurs aïeux, à leurs descendants, leur activité, leur foi et leur amour. Si leur génie trop élevé ne leur attire que d'amers déboires, ils souffrent en silence et ne cessent d'éclairer l'humanité des plus purs rayons de leur génie.

Si vous souffrez parfois, ô prolétaires, si vos enfants n'ont pas, pour se couvrir, un lambeau de ces étoffes que vous tissez avec tant d'art, si la misère assise à votre chevet enlève à vos femmes et la fraîcheur et la beauté, songez que l'humanité veille, qu'elle institue le salaire toujours suffisant contre le chômage imprévu, et la sollicitude incessante de vos supérieurs.

N'écoutez pas les discours des ambitieux ennemis de l'ordre. Fuyez les suggestions du désespoir et de l'envie. Aimez, c'est votre force ; vivez pour autrui, c'est la loi du devoir : que cette nécessité inséparable de votre position devienne la loi de votre bonheur. Vous sentirez alors que les plaisirs du dévouement effacent quelques souffrances pas-

sagères, que les satisfactions morales adoucissent les désastres matériels, et savent extraire de l'amertume un miel délicieux.

Les prolétaires vivant au grand jour. — Mais si vous êtes spontanément voués à la devise morale du Positivisme, vous ne l'êtes pas moins à sa devise pratique, *Vivre au grand jour.* Les pauvres en effet ne peuvent comme les riches dérober leur existence; l'exiguïté de leurs demeures ; la fréquence inévitable de leurs rapports mutuels les contraignent à rendre publiques leurs joies et leurs douleurs. Les silencieux lambris, les inertes tapis n'étouffent pas les éclats bruyants de la colère ou de l'hilarité; de sorte que leurs mœurs et leurs opinions ne peuvent se dissimuler. D'ailleurs loin de regretter l'intervention mutuelle, les travailleurs se réfugient volontairement sous la protection de la vie publique. Ils ne craignent pas de rechercher pour une femme aimée les conseils d'une voisine vertueuse, et pour un fils indocile, l'exemple du jeune ouvrier qui vit sous le même toit. Ils pressentent déjà les bienfaits de la solidarité, et l'on prévoit, par de tels exemples, l'efficacité future de la devise pratique du positivisme.

Vous avez donc, prolétaires, deux titres légiti-

mes à la religion de l'humanité. Le cœur vous y pousse ; que l'ambition politique n'en recule pas la pratique féconde. Vous n'ignorez pas que la félicité humaine n'est point attachée au pouvoir et à la richesse, mais aux modestes conditions ; n'enviez pas une célébrité achetée par de pénibles méditations, une puissance chargée de constants soucis ; appliquez vos facultés à l'usage modéré du sentiment, de la raison, et de l'activité, sagement conciliés ; préférez à l'ambition temporelle, la bonne et joyeuse pauvreté qui travaille en chantant, qui chante en travaillant. C'est l'hôtesse bienvenue des poëtes, des saints, des philosophes. Elle donne la douceur et la force ; elle inspire la patience et la charité, car les pauvres aussi savent soulager la misère et donner quelquefois leur dernière obole aux malheureux.

Ne recherchez donc pas le pouvoir ; vous n'auriez pas les loisirs de l'exercer ; fuyez surtout les désirs de richesse. L'avide poursuite de l'or ôte le repos et l'honneur. D'ailleurs vous n'estimez guère ceux qui désertent vos rangs, pour gravir les sommets de l'opulence. Vous fuyez ces parvenus, si redoutables à leurs anciens compagnons, tandis que vous nourrissez une secrète vénération pour

ceux qui, nés dans la richesse, ont appris de leurs ancêtres l'art difficile d'en faire un noble usage.

L'ouvrier qui ne vise qu'au patronage est justement soupçonné de vouloir se soustraire à la loi du travail et d'obéir à la cupidité ; sa personnalité se développe en proportion de ses succès. Le cœur se dégage de plus en plus des affections extérieures, et le prolétaire parvenu devient de plus en plus incapable de vivre pour autrui.

Restez donc dans vos ateliers. C'est là que s'élabore et se fortifie la solidarité. Le régime nouveau ne pouvant se passer de votre irrésistible appui, contentez-vous de former avec les femmes et les philosophes les trois éléments du pouvoir modérateur, par lequel votre influence se propagera dans des limites aussi sages qu'utiles. Mais c'est en étendant votre domaine de l'action à l'affection, en restant passifs et contemplatifs, que vous constituerez la providence générale de l'humanité, de même que les patriciens en constituent la providence matérielle. Loin de poursuivre les supériorités temporelles, ne recherchez que les supériorités morales, les seules auxquelles vous devez aspirer. Mettez un frein à toutes vos utopies, et les classes supérieures comprendront que le

Positivisme est la seule doctrine qui les défend et les préserve. Qu'une sage modération dans les vœux que vous exprimez fasse de vous les meilleurs appuis du bon sens et de la morale. Loin de seconder les rêves chimériques des réformateurs incertains, développez de plus en plus vos instincts de réalité, votre prédilection pour l'utilité et pour les vues d'ensemble, votre sage imprévoyance matérielle, votre indifférence des grandeurs politiques ; vous dissiperez ainsi les défiances des conservateurs, et vous deviendrez les auxiliaires décisifs des nouveaux philosophes, avec lesquels vous avez tant de points de contact.

Les occupations des prolétaires sont en effet beaucoup plus favorables aux exercices philosophiques que celles des classes moyennes. Le travail pratique est loin d'absorber comme les calculs personnels, à cause de l'absence de responsabilité. L'ouvrier n'a pas les soucis du succès, les angoisses de l'échec ; il pense, la truelle à la main. N'étant jamais appelé aux triomphes pécuniaires, il ne voit la supériorité que dans la prépondérance des grands sentiments, et le bonheur que dans le développement des affections domestiques. Dès la première enfance, il cultive

exclusivement les instincts sympathiques et les instincts sociaux. L'expérience des maux de l'humanité le rend plein d'abnégation pour lui-même, et plein de dévouement pour les autres. On le voit même tellement pénétré de l'importance des facultés morales et mentales, que les prêtres de toutes les religions et les gens réputés savants obtiennent, même sans avoir sa confiance, sa naïve vénération. Enfin c'est un philosophe spontané, de même que tout vrai philosophe doit être un prolétaire systématique.

Si de telles dispositions ne rendaient pas les prolétaires aptes à la nouvelle doctrine, il suffirait de leur émancipation envers le régime théologique. Le déisme n'a jamais pénétré dans leur esprit large et profond ; ils ne conçoivent pas la vie comme un exil passager ; ils repoussent tous les docteurs rétrogrades qui ne voient pas sur la terre le but principal de l'existence. Il est vrai qu'ils attachent encore quelque créance aux métaphysiciens, parce qu'ils confondent l'instruction avec l'intelligence. Ils prennent encore pour chefs des littérateurs et des avocats, sans songer que la vie pratique suscite la rectitude, la sagacité, la cohérence, bien plus que l'habitude de formuler les pensées d'autrui,

rendant bientôt l'esprit incapable de discerner le vrai du faux. Mais les savants ne deviennent jamais influents sur les prolétaires ; leur indifférence pour les questions sociales a discrédité radicalement leurs spécialités puériles. Néanmoins la philosophie positive, quoique basée sur la science, jouira de l'attrait populaire parce qu'elle aboutit aux considérations sociales. Les prolétaires sentiront, mieux que les lettrés, que la science sociale exige l'étude préalable de l'homme individuel et de l'ordre extérieur, auquel l'humanité doit se soumettre ; ils sentiront qu'elle n'est pas isolée, et que pour l'atteindre il faut gravir les degrés inférieurs de la hiérarchie des conceptions positives, dont elle occupe le sommet. C'est ainsi qu'ils seront préparés systématiquement à la religion de l'humanité par l'éducation générale, et c'est ici le lieu de signaler les attraits intellectuels offerts au peuple par le Positivisme.

Mais je sens mon insuffisance, car c'est un prolétaire qui devrait parler aux prolétaires. Je n'ose même vous appeler à la nouvelle église, au nom de l'intime alliance entre les philosophes et les prolétaires. Je ne peux vous demander que de me regarder comme l'humble et faible interprète

du penseur dont j'essaie de vous transmettre les éternelles méditations.

Les prolétaires recevant l'éducation encyclopédique. — Accourez au sein du Positivisme, prolétaires, accourez avec vos femmes et vos enfants. Aucun dogme mystérieux ne vous arrêtera sur le seuil. Votre raison, éclaircie par l'éducation encyclopédique, base de l'ordre moderne, y cheminera dans une réalité toujours positive et toujours sympathique. Il vient combler vos justes désirs, en distribuant indistinctement aux deux sexes, l'éducation générale. Cette égalité complète, la seule possible, celle que les plus hardis révolutionnaires n'ont osé concevoir, le Positivisme en fait une règle commune. Tous auront des clartés de tout, comme disait le grand Molière saisi d'une précoce inspiration. La femme pourra devenir ainsi, suivant l'heureuse expression d'une mère éclairée, la compagne du mari, la directrice du fils. Par-là, la société acquiert un aplomb inébranlable. Le patriciat se sent pénétré d'un juste respect pour les prolétaires; ceux-ci peuvent se concerter et s'entendre. La dignité humaine s'accroît : les rangs se conservent systématiquement.

Les dangers de l'éducation, sérieux quand elle

est confusément prodiguée au petit nombre, cessent dès qu'elle devient commune à tous les hommes, à toutes les femmes. Le sacerdoce, chargé de son expansion, saura faire converger tous ses éléments à l'égal respect des diverses fonctions sociales, à la véritable fraternité universelle.

Les prolétaires sentent déjà que l'égalité d'éducation fera un jour leur force. Leur avidité intellectuelle cherche à s'assouvir par les moyens les moins salutaires, comme ces affamés qui se précipitent indistinctement sur tous les aliments. Ils remplissent les cours gratuits qu'un sage gouvernement leur consacre, les fils pendant le jour, les pères après l'heure du travail. Ainsi de même qu'une heureuse nécessité les dispose à vivre pour autrui, et souvent les contraint à vivre au grand jour, de même la doctrine positive décidera tôt ou tard leur adhésion compacte, en systématisant leurs tendances mentales (1).

Mais les prolétaires peuvent craindre de ne pas comprendre aujourd'hui le dogme philosophique de la religion nouvelle. Ces inquiétudes sont vaines. Longtemps, sur la parole du sacerdoce catholique,

(1) Voir pour le système d'éducation, le chap. IV, p. 192.

ils ont eu foi dans les mystères. Leurs femmes courbent encore la tête devant les appréhensions d'un avenir non moins impénétrable que terrible.

Dans le dogme positif, quelle différence!

Si l'ignorance arrête sur le seuil de ces claires démonstrations qui unissent dans une hiérarchie éblouissante l'étude du monde à celle de l'homme, personne ne peut au moins douter de leur existence. Les ouvrages d'Auguste Comte offrent l'imposant spectacle de la philosophie la plus vraie, servant de base à la religion la plus systématique. La foi qu'on vous demande, prolétaires, est celle que vous accordez spontanément aux grands penseurs qui ont élaboré les lois de l'ordre universel. A défaut d'instruction, l'intelligence vous suffira pour avoir des convictions inébranlables, à l'aide desquelles vous écarterez le dogme des causes pour embrasser le dogme des lois.

Mais la foi se revêt d'un grand caractère, quand elle est assistée par l'amour. Une ignorance, précieuse à ce titre, vous ayant préservés des égoïstes aberrations académiques, vous n'avez jamais méconnu la réaction du sentiment sur l'intelligence. Vos enfants vous en donneraient au besoin, avec une naïveté touchante, des preuves quotidiennes.

Que le cœur guide votre esprit, et la lumière ne tardera pas à y pénétrer. D'ailleurs s'il vous est impossible, à cause des exigences matérielles de la situation actuelle, de vous livrer à l'étude du milieu dans lequel l'humanité vit, se meut et se transforme, il vous suffira de comprendre le principe universel de la religion, le dogme de l'humanité (1). A cet égard le cœur a devancé l'esprit. Ce Grand Être, cet ensemble majestueux des êtres passés, futurs et présents, vous l'avez contemplé naissant de la famille, de la cité, de la patrie, concentrant dans son âme éternelle les plus hautes pensées, les plus nobles sentiments, les plus grands efforts : vous l'avez suivi dans son évolution, soumettant une génération à l'ensemble des précédentes, sous les auspices des lois sociologiques. Un sentiment confus de l'avenir vous pousse à l'adorer annuellement, dans les cimetières catholiques, le jour sacré de la fête des Morts; vous professez spontanément le culte des grands hommes dont vous inscrivez les noms sur des colonnes indestructibles, et dont vous conservez les cendres sous d'imposants monuments. Ces tendances vous préparent

(1) Voir chap. III. p. 159.

par le cœur, bien autrement que par l'esprit, à la religion positive. Qu'importe que vous ignoriez les relations de l'humanité avec l'ordre universel ; vos enfants ne les ignoreront plus. Laissez encore au sacerdoce nouveau la culture scientifique, il suffit aujourd'hui que vous compreniez la nécessité d'imposer de telles études à vos chefs spirituels, afin d'écarter les ambitieux vulgaires et ignorants.

Les prolétaires renonçant au pouvoir temporel. — La religion de l'humanité vous est donc aussi favorable que sympathique. C'est par vous, c'est par les femmes qu'elle doit envahir la société. Cette mission était en effet réservée à ceux qui peuvent comprendre une doctrine, ne mettant en jeu que les bonnes passions et comprimant énergiquement les mauvaises. Vous la compromettriez sûrement en poursuivant le pouvoir temporel ; c'est l'écueil que vous signale le fondateur du Positivisme, et qu'on ne saurait trop vous engager à fuir.

Toute participation directe du peuple au gouvernement n'a pu convenir que dans les situations révolutionnaires. Sa prétendue souveraineté ne doit être chez lui que l'obligation de diriger toute

l'existence sociale vers le bien commun, et de sanctionner les mesures générales par le concours de l'opinion publique. Cette opinion seule doit devenir le principal régulateur de l'ordre politique, mais elle doit résulter d'une ensemble systématique de principes universels et non d'un concours précaire et passager. C'est ainsi qu'il est aisé de comprendre combien la régénération finale doit dépendre des opinions et des mœurs. C'est par l'opinion publique, que les prolétaires, dont le nombre en constitue la principale source, seront incorporés à la société moderne. Les philosophes en seront les organes officiels, préservés de la partialité par la division des deux pouvoirs; mais on conçoit qu'elle ne puisse fonctionner régulièrement avant la réorganisation spirituelle, produite par l'éducation générale. Les prolétaires reculeraient donc une telle incorporation s'ils renversaient le problème et se précipitaient inconsidérément vers le pouvoir temporel. Ils n'engendreraient que le désordre et ne recueilleraient que l'unanime réprobation. Il faut donc qu'ils se dégagent des mauvais instincts, fatalement issus d'une position précaire; il faut qu'ils se séparent des tendances révolutionnaires et qu'ils se rendent dignes de la

mission propagatrice qui leur est confiée, en s'y préparant par la purification.

Les prolétaires et le culte personnel. — Comment vous purifier ? par le culte personnel.

Le culte personnel, ainsi que le fait remarquer dans son éloquent opuscule sur le calendrier positiviste M. Egger, prolétaire américain, est à la fois le refuge, la consolation et la purification des travailleurs. Lui-même, joignant à la persuasion l'autorité de l'exemple, a élevé dans sa maison le premier autel positiviste. Puisse la postérité conserver le souvenir de cette naïve ébauche du culte privé !

Mais à défaut de chapelle, que chaque ouvrier fasse de son cœur un sanctuaire intime, dont il soit le digne prêtre. Ses pensées, ses actes, ses sentiments viendront s'y purifier sans cesse par une auguste comparaison avec ceux de ses meilleurs aïeux. L'Humanité devra s'y trouver représentée par la femme qu'il a le plus aimée. Une mère arrachée à l'oubli du tombeau, en sera la plus sainte divinité. Une aïeule vénérable, une amante, une sœur, une digne épouse enlevées par la mort, offrent encore d'heureux types d'anges gardiens. Idéalisez une de ces têtes chéries ; qu'un

souvenir quotidien en fasse revivre les traits; évoquez les nobles mémoires par des effusions fréquentes. Vous y trouverez des charmes inconcevables, et toujours renaissants, qui vous arracheront aux nécessités pénibles de la vie, et en adouciront toutes les amertumes.

Donnez à l'être aimé l'idéale perfection en lui ôtant les défauts inséparables de la nature humaine : donnez-lui cette immortalité souriante qui anime les traits de Laure et de Béatrice; vous aurez créé l'ange gardien, votre éternelle compagne subjective. La protection angélique, instituée par le catholicisme a préparé cette efficace évocation. Mais les saints du Paradis furent toujours invisibles et extérieurs, de façon que leur influence n'a pu s'exercer que sur les âmes rêveuses, disposées à un myticisme isolant. Qui ne consentirait au contraire à s'incliner devant le souvenir de la sainte femme qui a partagé ses joies et ses douleurs, qui essuya ses premières larmes, embellit ses principales fonctions, et qui prolonge sa vie au delà de la tombe, afin d'améliorer après avoir donné l'auguste spectacle de sa mort !

Le culte personnel se résume ainsi dans la mémoire sacrée d'une sainte femme. On y joindra le

souvenir des amis ou des parents incorporés au Grand Être; tous sentiront ainsi que l'immortalité que le Positivisme accorde aux âmes d'élite sera la meilleure récompense d'une bonne vie. Mériter d'être réuni au groupe subjectif, sept ans après la transformation, deviendra le but constant de tous les efforts.

O prolétaires, portez en vous un panthéon domestique, et les mauvaises passions seront écartées par la main inexorable des anges gardiens. L'égoïsme ne peut prévaloir dans le cœur où règne un souvenir adoré. L'image souriante plane au-dessus de votre tête et vous montre le chemin des bienfaits; priez en vous éveillant, priez au milieu de la journée, priez à l'ombre de la nuit. Ainsi vous sanctifierez vos travaux, vous détournerez la personnalité suscitée par les préoccupations physiques, vous appellerez les songes heureux.

Dans le culte personnel, vous trouverez avec la purification la paix la plus efficace. La patience, l'humilité, la soumission, la vénération, tout le cortége subjectif des vertus altruistes de la morte passera devant vos yeux, en excitant une noble émulation. Vous réaliserez ainsi les règles positives exposées dans le programme, et vous deviendrez

dignes de propager le Positivisme. La vie subjective d'ailleurs ne sera pas uniquement la source du perfectionnement moral; elle est aussi la base du progrès intellectuel et même par sa réaction cérébrale sur l'harmonie vitale, une condition de santé et d'amélioration physique.

Rétablissement de la vénération. —Mais le plus précieux résultat de ce culte intime sera le rétablissement de la vénération, ce moteur social que les secousses révolutionnaires ont presque détruit. Les praticiens et les prolétaires doivent le restaurer de concert, car il est la base de toute discipline humaine. Que les supérieurs se dévouent aux inférieurs : qu'ils préviennent la misère et la maladie par une juste répartition des salaires, plus urgente que l'agrandissement des hôpitaux. Leurs efforts seront soudainement appréciés par ces justes prolétaires, irrités par l'égoïsme patricien. Ils quitteront cette défiance qui les pousse à voir quelquefois dans les chefs industriels des ambitieux dont ils poussent le char. Ils sacrifieront à l'ordre ces instincts perturbateurs qui font de leur socialisme une menace et un germe d'anarchie; ils comprendront que sous tous les gouvernements, le progrès poursuit sa marche latente et continue.

Ils cesseront de se ranger du côté qu'on a nommé l'opposition, mais ils auront plutôt une secrète affinité pour tous les constructeurs quelconques ; ils seconderont, comme nécessaires aux époques de transition, semblables à la nôtre, les gouvernements forts et salutaires, alliant les trois vertus pratiques, courage, prudence et fermeté . ils ne regretteront plus ces turbulentes assemblées, qui formaient au milieu du pays une vaste coterie, et isolaient la France des autres nations.

La vénération détruira dans le cœur des prolétaires la haine vicieuse du régime passé, dont des chefs anarchiques ont tenté de faire un sentiment public. Les utopies subversives feront place à la prépondérance de l'histoire dans la philosophie, et à celle de la morale dans la politique. Pénétrés de la loi de la continuité humaine, ils cesseront de s'imposer comme le but de tous les efforts sociaux, bornant leurs vœux légitimes à se voir invités à former avec les femmes et les philosophes le pouvoir modérateur. Un jour, un moderne Constantin, en embrassant le Positivisme, réglera leurs rapports avec les classes supérieures. C'est pour hâter cet événement mémorable qu'on ne

saurait trop leur recommander l'ordre, la paix, la soumission.

Avant de terminer cet appel, qu'on nous permette encore quelques courtes réflexions sur la conduite essentielle que les riches doivent tenir envers les prolétaires et réciproquement.

Rapports des patriciens et des prolétaires. — La constitution normale de l'industrie moderne repose principalement sur la division radicale entre les entrepreneurs et les travailleurs, autrement dit entre les praticiens et les prolétaires.

Nous avons dit comment le pouvoir temporel résidera entre les mains du patriciat, et comment le sacerdoce saura détourner les prolétaires des tendances subversives, et des aspirations vers la classe supérieure, en faisant consister le bonheur dans l'essor des affections domestiques. Mais les patriciens et les prolétaires sont des fonctionnaires publics. Le salaire n'existera plus en tant que payant la valeur de l'ouvrier. Il sera considéré comme destiné à l'achat ou à la consommation des matériaux nécessaires. L'ouvrier participera ainsi gratuitement au bien général, comme le patricien, qui dès lors ne devra jamais se croire dispensé de la reconnaissance envers les services payés de cette sorte.

Ainsi se trouve ennoblie l'obéissance, et consolidé le commandement. Ainsi naîtra la fraternité par la multiplicité des relations nécessaires, d'où seront bannis l'orgueil de la fortune, l'orgueil de la naissance, pour faire place à l'échange de sentiments affectueux entre deux fonctionnaires publics. Aujourd'hui le prolétaire suit parfois un triste chemin, de l'asile à l'atelier, de l'hôpital à la fosse commune. Les gouvernements actuels, mus par l'instinct du progrès, s'efforcent de le combler, sentant l'importance pour l'ordre de donner aux ouvriers une famille assurée de l'existence matérielle, un toit et une tombe. Ils y parviendront s'ils regardent cette grande mesure comme une réforme purement morale, et toutes les classes de la société y trouveront leur avantage. Dès lors régnera la paix éternelle. La première révolution commencée par le fétichisme, celle du passage de la vie nomade à la vie sédentaire, sera enfin terminée !

Aujourd'hui les supérieurs sont entièrement séparés de leurs inférieurs. Cette séparation toujours nécessaire dans la vie politique doit cesser dans la vie privée, mais elle ne cessera qu'après la communauté d'éducation que nous avons annoncée. Alors les riches ne craindront plus de se mêler à

la classe ouvrière, les contrastes ayant disparu par la similitude scientifique et morale, en même temps que la suppression des dots et des successions féminines permettra des unions jusqu'alors repoussées (1). Le plus obscur prolétaire pourra convoiter la main de la noble patricienne qui consentirait à partager son sort. Ces alliances seront la conséquence de l'introduction des ouvriers dans les salons opulents, placés normalement sous la présidence des femmes. Déjà plusieurs salons positivistes ont prouvé la dignité des vrais prolétaires, et fait concevoir les avantages de leur société, quand ils sont policés par l'éducation.

Mais les riches ferment leurs salons, et l'on conçoit qu'ils ne puissent encore faire autrement; les ouvriers tenus à l'écart ne peuvent donc que se fréquenter mutuellement; et leurs logements exigus ne leur permettent que des réunions de cabaret. Nous ne voulons pas leur fermer cet asile : le cabaret, c'est le salon du pauvre (2). D'ailleurs le vice honteux de l'ivrognerie tend à disparaître et

(1) Voir le chapitre VI, p. 257.

(2) Ce mot est d'Auguste Comte. « L'éloge des cabarets, « ajoutait-il, ne doit pas être suspect dans la bouche d'un « philosophe qui ne boit que de l'eau. »

se retrouve peut-être sous les lambris dorés plus souvent qu'au vulgaire comptoir.

Riches, qui craignez de serrer la main calleuse qui porte les nobles cicatrices du travail, partagez ce sentiment, qui peut vous paraître exagéré. Vous avez plus à craindre du prolétaire sordide et envieux qui fait de la richesse le but de ses désirs, que de celui qui fête une heureuse journée, sans souci du lendemain. Les prolétaires ont l'avantage déjà rappelé de ne pas avoir de grave responsabilité pratique. Loin de jeter un œil envieux sur la propriété d'autrui, ils doivent avoir foi dans l'axiome économique du Positivisme : *Le travail ne peut pas manquer*.

Ne craignez pas, ouvriers des villes et des campagnes de vivre au jour le jour : comptez sur l'étroite solidarité qui vous unit aux patriciens. Regardez-vous comme des fonctionnaires pratiques, non moins utiles que les fonctionnaires théoriques : en échange de vos sueurs, on doit assurer votre existence matérielle.

Ici doit se terminer cet appel. Le Positivisme vous a invités à la religion, dont vous suivez déjà la devise morale en vivant pour autrui, et la devise pratique en vivant au grand jour. Il s'adresse

à vous de préférence, parce que la régénération doit résulter de votre alliance intime avec les philosophes. Il vous invite à la réorganisation des mœurs et des opinions par l'éducation générale et commune, à la purification par les douceurs du culte intime. Il vous présente l'ordre comme la base du progrès, et la renonciation au pouvoir temporel comme votre premier devoir. Il ne vous fait pas ces avances qui dégradent, il vous attend sans vous provoquer par des promesses vaines ou des espérances insensées, car il a les noblesses d'un juste orgueil sans les misères de la vanité. Il vous charge de restaurer le sentiment éteint de la vénération, comme il a recommandé le dévouement aux patriciens, afin que la règle fondamentale du régime public puisse s'élaborer sans lenteurs.

Dévouement des forts pour les faibles ; *vénération des faibles pour les forts.* — Montez par les préceptes du Positivisme au rang de fonctionnaires publics ; croissez en dignité par l'ennoblissement d'une obéissance légitime ; songez que le Positivisme vous incorpore à la société moderne, qu'il y systématise votre place et fait dépendre de votre concours la sécurité des nationalités.

CHAPITRE SIXIÈME

DE LA FEMME DANS LE POSITIVISME.

Une philosophie qui, après avoir satisfait aux besoins de l'esprit, vient combler les lacunes du cœur, exige la coopération des deux sexes. Quand les lois intellectuelles aboutissent, par l'intervention du sentiment, aux lois morales, le concours féminin n'est pas moins utile que le concours des philosophes. La vie publique et privée étant désormais subordonnées aux penchants sympathiques, l'influence féminine doit inspirer les tendances sociales. Notre intelligence s'épuiserait à la recherche de la vérité, sans trouver dans sa découverte une satisfaction suffisante, s'il lui manquait une impulsion extérieure, non l'ambition, non la cupidité, mais la bienveillance et l'amour universel. Le cœur doit guider l'esprit ; les femmes

doivent guider le cœur; voilà leur mission et leur secret désir.

Elles y sont toujours restées fidèles, autant que le comportaient et les temps et les mœurs. Sous le régime polythéique, leur influence s'éleva de la vie domestique à la vie publique, au pouvoir spirituel, jamais au commandement. Elles persuadèrent, elles dirigèrent, elles jugèrent, jamais elles n'ordonnèrent. La religion païenne fut mise sous leurs auspices par l'intermédiaire des oracles, sortant souvent d'une bouche féminine. Les matrones romaines, les femmes de Sparte, les vierges gauloises furent les dignes inspiratrices des projets du peuple, qui trouvait en elles l'unique pouvoir modérateur.

Le moyen âge est plein de leurs vertus. Elles inspirèrent non-seulement les mœurs chevaleresques, suivant lesquelles le dévouement aux faibles était le principal devoir des forts, mais elles secondèrent l'autorité spirituelle du catholicisme dont elles furent les précieux auxiliaires. Leur culte y fut organisé de concert avec le culte religieux. En même temps la morale prédominait sur la politique, comme le prouvent tant d'exemples éclatants.

Après cette époque, où triomphe le catholicisme, lorsque la révolution occidentale ébranla dès le quatorzième siècle tous les régimes anciens, les femmes semblèrent rétrograder. Alors une espèce d'aliénation mentale désorganise tous les esprits. La religion abaissée cesse d'être le guide, et sert de prétexte aux plus graves aberrations politiques. Les Anglais envahissent la France, au mépris de la malédiction pontificale; les Français envahissent 'Italie, à la suite de ce débile monarque, qui voulait rétablir, en dehors de la religion, la république chrétienne de Charlemagne. Les luttes religieuses ne cessent d'ensanglanter l'Occident jusqu'au jour où le Concile de Trente parut les terminer par la confusion des deux pouvoirs. Le système social du moyen âge se décomposait de toutes parts; les éléments se séparaient, n'étant plus liés par une foi devenue insuffisante. Le pouvoir temporel aux abois se vit contraint de subordonner la morale à la politique. Les femmes ne voulurent jamais comprendre cette douloureuse nécessité, et dès le quatorzième siècle, elles disparurent de la scène, sans cesser de regretter secrètement le moyen âge. Mais cinq siècles ont épuisé la révolution occidentale. Le préambule négatif doit être ar-

rêté; la politique doit reprendre le rang inférieur quelle occupa mille ans environ. La foi religieuse n'est plus basée sur la révélation, mais démontrée et positive. La morale repose sur elle, la politique doit de nouveau reposer sur la morale. Les femmes doivent reprendre leur rôle, et sanctionner par leur adhésion la régénération du programme du moyen âge. Le catholicisme avait fait d'elles ses auxiliaires et les propagateurs du sentiment; le Positivisme dont la base est la subordination au cœur de l'esprit et du caractère, les appelle comme les plus purs représentants de ce principe fondamental.

La femme, représentant direct du principe fondamental. —Les nouveaux philosophes démontreront vainement que le sentiment doit l'emporter sur l'intelligence, si l'influence féminine ne vient consacrer leurs démonstrations. Ainsi que le dit Auguste Comte, en décrivant la transition positiviste : « Pour devenir un parfait philosophe il me « manquait surtout une passion, à la fois profonde « et pure qui me fît assez apprécier le côté affec- « tif de l'humanité. » Aussi les prêtres positivistes doivent-ils avant tout renoncer au célibat.

Sans doute une plume féminine serait plus apte

à faire comprendre aux femmes comment le Positivisme envisage leur mission. Dans l'attente de voir se réaliser un tel avertissement, nous userons du même artifice qui nous a servi dans l'appel aux prolétaires.

Il faut désormais considérer les femmes comme les prêtresses de l'humanité, intervenant dans la société pour retremper, dans les sources de l'affection, les cœurs desséchés par l'industrialisme. Elles rappelleront sans cesse par leur exemple que le bonheur réside dans la suprématie du sentiment sur l'intelligence et sur l'activité. Elles apprendront à le placer non dans un vain exercice des droits politiques, mais dans la prépondérance des devoirs sur les droits. Transformant les débats en transactions, elles cesseront de s'effacer sous un grossier égoïsme. Fondant les mœurs positivistes sur le sentiment chevaleresque, elles représenteront la sociabilité triomphant de la personnalité.

Les femmes ne peuvent se passer de religion. La satisfaction des besoins moraux les rattache encore au catholicisme ; quand elles comprendront que le positivisme y satisfait mieux, qu'il leur ouvre une noble carrière sociale, qu'il assure leurs justes satisfactions personnelles, elles don-

neront à sa devise mentale une impulsion irrésistible. Elles sauront guérir les philosophes de l'ambition personnelle, et les prolétaires des instincts toujours renaissants de la colère et de l'envie, en s'offrant comme les doux gages du bonheur domestique. Le pouvoir modérateur leur devra sa principale influence, car leur faiblesse fera comprendre aux hommes que le dévouement doit descendre des forts afin de susciter dans les faibles l'amour, la reconnaissance, et la vénération. L'estime et le concours moral des femmes sera désormais la plus noble récompense des patriciens en même temps quelle sera leur force, car la solidarité féminine, sacerdotale et prolétaire étant en dehors du pouvoir et de la richesse, penchera du côté le plus affectif.

C'est aux femmes à faire reconnaître la supériorité sympathique du Positivisme sur les autres philosophies. Elles la sentiront et pourront la faire sentir dès qu'elles auront cessé de confondre la nouvelle philosophie avec son préambule scientifique. C'est, en effet, par les affections morales émanées du sexe le plus tendre et le plus aimant, plus que par les affinités spéculatives que le Positivisme doit s'implanter en France. Déjà les femmes,

en faisant un appel au sentiment populaire repoussent mieux que les plus absurdes réfutations, les aberrations communistes, et les atteintes à la constitution de la famille ; elles atténuent par des répugnances spontanées les effets du divorce dans l'Allemagne protestante (1) : que sera-ce quand cette impulsion sera assistée d'une philosophie réelle, écartant les sophismes et dissipant les incohérences ?

C'est dans les salons positivistes que les femmes, sans quitter leur existence domestique, pourront pénétrer dans la vie publique à l'aide de la vie privée. Les salons deviendront les laboratoires

(1) En considérant les déplorables discussions de notre siècle au sujet du divorce, il est aisé d'y reconnaître encore que pour un grand nombre d'esprits actuels, le grand principe social de l'indissolubilité du mariage n'a, au fond, d'autre tort essentiel que d'avoir été dignement consacrée par le catholicisme, dont la morale est ainsi aveuglément enveloppée dans l'antipathie qu'inspire depuis longtemps la théologie. Sans cette sorte d'instinctive répugnance, en effet, la plupart des hommes sensés comprendraient aisément aujourd'hui que l'usage du divorce ne pourrait constituer véritablement qu'un premier pas vers l'entière abolition du mariage, si le développement réel pouvait en être autorisé par nos mœurs, dont l'invincible résistance, à cet égard, tient heureusement aux conditions fondamentales de la civilisation moderne, que personne ne saurait changer. (*Philosophie positive*, p. 687.)

périodiques de l'opinion. Là se développera une solidarité active et familière entre les trois puissances médiatrices. Les grands et les riches y viendront sentir que les supériorités quelconques sont destinées au service des infériorités, et que le plus grand sera le serviteur le plus complet des serviteurs de l'humanité.

Servus servorum humanitatis.

Jamais l'intervention des femmes n'a été plus urgente. L'Occident est dominé par l'activité matérielle. Le progrès le plus inférieur, c'est-à-dire le progrès matériel, semble ainsi que le proclamait, dans la chaire métropolitaine, le révérend Père Félix, le progrès principal. Les classes aisées écartent avec un certain effroi les considérations sociales en forçant le prolétaire à consacrer sa vie entière au travail, sans songer qu'on ne peut que donner des garanties à l'ordre, en tournant son intelligence vers les sages études, et son âme vers la purification morale. Heureux de gagner sa vie à la sueur de son front, le prolétaire s'abandonne aux travaux matériels, sans souci de l'avenir social. C'est donc aux femmes de jeter à tous les vents, dans tous les coins de la société endurcie, la bonne semence, d'annoncer la bonne nouvelle, et de sé-

parer l'ivraie du bon grain. Quand le travail absorbe tous les instants de l'homme, et tend à le subordonner à l'égoïsme, c'est à la femme à lui faire retrouver au foyer domestique les suaves douceurs du culte intime, la consolation, l'amour et l'espérance. Est-il besoin maintenant de détruire ces brutales aberrations, résumées par un héros rétrograde, suivant lesquelles la femme ne serait destinée qu'aux fonctions propagatrices de l'espèce ?

Déjà les mœurs ont fait justice de ces éphémères monstruosités. Néanmoins, nous ne cesserons de rappeler que le Positivisme considère la femme comme épouse avant d'être mère, comme la compagne indispensable à la plénitude morale et au perfectionnement de l'homme, en outre de la conservation de l'espèce. Si l'instinct sexuel a suscité une tendresse destinée à ne plus s'éteindre, elle en devient bientôt indépendante, et subsiste par sa propre douleur (1). Le mariage réunit ainsi

(1) La tendresse est, en elle-même, si douce à éprouver, que, quand elle a commencé sous une impulsion quelconque, elle tend à persister par son propre charme, après la cessation de la stimulation initiale. Alors l'union conjugale devient le meilleur type de la véritable amitié qu'embellit une incomparable possession mutuelle. (*Politique positive*, t. I, p. 235.)

deux êtres qui s'aiment et se servent sans rivalité, goûtant dans son entier accomplissement le bonheur de vivre pour autrui.

La femme recevant l'éducation encyclopédique. — L'éducation publique doit se faire par l'entremise des femmes. Toujours chargées de l'éducation des sentiments, elles présideront ensuite à l'éducation générale dont elles auront semé les premiers germes esthétiques, depuis la septième année jusqu'à l'âge de puberté. Aussi le système didactique, que nous avons développé dans le chapitre précédent, s'étend naturellement jusqu'à elles, puisque les femmes doivent diriger toute l'éducation. Il faut, en effet, qu'elles y participent systématiquement, sous des professeurs communs aux deux sexes. Elles pourront ainsi devenir les véritables compagnes du mari, et les directrices des fils.

Après avoir reçu le sacrement de l'admission, les jeunes filles se réuniront une fois par semaine dans le collége sacerdotal pour entendre les leçons scientifiques. Les études se rapporteront, (nous ne craignons pas de le répéter, pour habituer les femmes au goût de la science, qu'elles regardent souvent comme dépravé) les études se rapporte-

ront d'abord à notre condition inorganique, ensuite à notre propre nature personnelle et sociale.

D'abord, c'est dans l'espace de deux années une leçon par semaine, la mathématique et l'astronomie, et les deux années suivantes, deux leçons par semaine, la physique et la chimie. Cependant elles ne seront obligées qu'à une leçon hebdomadaire, pendant ces deux dernières années; nous en avons déjà donné les motifs. C'est dans cette première classe la préparation inorganique; l'étude de la biologie lui succède, condensée dans quarante leçons et durant une année. Enfin, la sixième année, la science de l'histoire vient initier l'esprit aux vraies notions sur la structure et le mouvement des sociétés humaines. Alors l'ensemble de cette éducation sera dirigé dans la septième année vers sa principale destination sociale, par l'exposition de la morale, appréciée dans ses rapports avec la matière, la vie, la sociologie.

Bien plus que l'homme encore, la femme en recevant une telle éducation ne quittera jamais le foyer domestique, où elle exercera les fonctions filiales et fraternelles. Ces fonctions, qui d'ailleurs n'auront jamais cessé, deviendront, dès l'âge

de 21 ans, spéciales, jusqu'à l'heureux jour où le titre d'épouse fera de la femme une prêtresse de l'humanité. Alors elle sera les délices du mari, selon l'expression biblique, car elle aura conservé l'innocence et la pureté sous l'aile maternelle. Nous sommes ainsi amenés au grand sacrement du mariage, dont aucun motif sordide ne viendra plus altérer la célébration, car le Positivisme vient délivrer les femmes du joug honteux de l'argent.

Mariage positiviste. — Le Positivisme supprime les dots et les successions féminines ; il corrobore cette règle définitive par l'axiome économique : *L'homme doit nourrir la femme.*

C'est par un tel précepte que la femme devient entièrement vouée à la vie intérieure, en se dégageant de tout travail extérieur. En faisant ressortir ainsi la vraie vocation féminine, les mœurs modernes éloignent la honteuse vénalité résultant de l'usage des dots, tandis que l'homme concentre sur sa tête les richesses et le travail. La suppression des dots et des héritages féminins sera donc le mot de ralliement des femmes émancipées, qui veulent purifier le mariage de ses tendances égoïstes, et cesser d'en faire un marché quelquefois dégradant. Une femme ne doit plus s'unir au plus

offrant, mais à celui qui ose la rechercher, s'il en est digne, lorsque les sept années de son éducation sont expirées. Il faut qu'à l'âge de 21 ans, la femme se présente à son époux, simplement parée de ses vertus, de ses grâces et des trésors moraux et scientifiques puisés dans les colléges sacerdotaux. Il faut que l'espoir du mariage cesse de dépendre de la mort des meilleurs parents. Les femmes d'ailleurs, même les plus riches, sont irritées de voir une froide jeunesse, passer indifférente devant la vertu sans argent, et s'arrêter souvent devant une fortune souillée. De moins en moins respectées par le délire occidental, elles ont compris que le régime de l'argent était incompatible avec leur dignité. Peut-être l'élite de leur sexe est privée par l'absence de fortune du bonheur de la maternité. Le célibat prend des proportions funestes; il était temps que le Positivisme vînt apporter le remède à une telle situation,

Ainsi les femmes n'avaient à demander à la régénération que deux règles immuables, la dispensation de toute activité extérieure, une juste influence morale. Elles doivent être satisfaites. En outre le Positivisme les récompense en imposant la reconnaissance envers leur ascendant moral, et

par l'institution de leur culte tant privé que public, regardé comme le premier degré du culte de l'humanité.

Nous profitons, dans cette suave institution, des souvenirs impérissables de la chevalerie qui renaîtra non pour préserver la vie des faibles, mais leur liberté et leur fortune. Les nouveaux chevaliers vèrront constamment dans la femme l'humanité tout entière. Mais n'ést-il pas évident que ce sentiment ne peut renaître, que lorsque le sexe affectif aura cessé d'être soumis au joug vénal?

Comme tous les sacrements, la suppression des dots et des successions féminines ne sera jamais obligatoire. L'opinion publique en fera un devoir, jamais une loi. Les pères de famille auront à cet égard la plus complète liberté, si l'on peut appeler liberté l'affranchissement des règles de la plus saine morale. Un tel usage, heureusement vulgaire dans le prolétariat, qu'on trouve ainsi sous beaucoup d'aspects disposé à l'état normal, permettra aux classes inférieures de s'unir aux classes supérieures. Une patricienne ne verra pas les lourds obstacles pécuniaires s'opposer à son mariage avec un noble prolétaire, que la parité

d'éducation lui aura fait apprécier. C'est ainsi que le nouveau régime aboutira peu à peu à la véritable fraternité, à la paix universelle. D'un autre côté, les richesses se concentrant davantage au lieu de se disperser, serviront avec plus d'efficacité au bien-être général.

La suppression des dots et des successions féminines est donc la meilleure garantie de la prospérité des mariages. Le préambule positiviste sera la meilleure garantie de leur pureté, en faisant ressortir au plus haut degré le but que l'homme et la femme se proposent dans leur union. Ce n'est pas, comme enseigne l'Église protestante, la procréation des enfants, l'antidote de la fornication et l'assistance mutuelle. C'est le perfectionnement des deux époux l'un par l'autre, c'est la formation de l'élément social, de la famille, par laquelle le Grand Être se renouvelle continuellement. Il est inutile d'ajouter que toute cérémonie religieuse sera précédée du mariage civil, et que les époux seront irrévocablement liés par le pouvoir temporel, avant de faire sanctifier leur union par le pouvoir spirituel.

Mais le principal caractère du mariage positiviste surgit de la loi du veuvage éternel, auquel

s engagent par serment les époux, le jour de la cérémonie religieuse qui termine le préambule. Dans l'origine, le catholicisme réprouvait les secondes noces. L'opinion publique leur est encore généralement contraire. Elles doivent cesser entièrement. Le lien conjugal ne doit plus être brisé par la mort. L'époux décédé ne cesse de vivre subjectivement et forme un des plus purs éléments du culte intime du survivant. Une femme épousant un veuf ne peut avoir pour lui ni estime, ni amour; car s'il a oublié sa première épouse, c'est un fâcheux pronostic pour la seconde; sinon c'est une concurrence victorieuse. Cette polygamie subjective ne doit pas être regardée comme moins immorale que la polygamie objective. Quiconque réprouve le divorce, désire la loi du veuvage, car la pensée d'une inaltérable perpétuité donne au mariage sa principale efficacité. L'époux qui survit doit faire de celui que la mort lui dérobe, sa meilleure providence. Il doit en idéaliser le souvenir, le conserver dans toute sa pureté, l'évoquer quotidiennement, car la mort donne à l'influence d'un être humain toute sa plénitude.

La sainteté du lien conjugal sera désormais dégagée des critiques superficielles qui l'altèrent

depuis si longtemps. Il sera regardé comme la source de toute moralité, comme la base de l'amour universel et le premier degré de la sociabilité. Celui qui ne pourra s'attacher à l'être qu'il a choisi pour la plus intime association, paraîtra toujours fort suspect dans le dévouement qu'il étale pour une foule inconnue. Mais on sent que le mariage ne peut atteindre son but qu'en étant à la fois exclusif et indissoluble, et que le veuvage éternel en devient la suite naturelle. Les époux qui déclarent vouloir jouir du bénéfice de la consécration religieuse, s'engagent donc au veuvage éternel au nom de l'humanité. Ils sont liés alors comme le fait observer le prêtre, plus fortement que dans une religion quelconque, car les religions précédentes n'étaient elles-mêmes que des institutions artificielles de l'humanité. Plutôt que de manquer à son serment, il vaudrait mieux s'y refuser, car il ne sera jamais obligatoire, de même que les autres sacrements.

Outre ces grands avantages, la suppression des dots et la loi du veuvage éternel ont une valeur disciplinaire qu'il importe de faire remarquer. La femme qui, au mépris de tous les serments, trahirait son époux et ses enfants doit être rejetée de sa fa-

mille comme un être impur et d'un contact dangereux. Les mœurs régénérées lui infligeant une éclatante réparation, les parents dont elle est sortie la repousseront comme un fardeau trop lourd et trop ignominieux. Seule, sans asile, bientôt méprisée par un séducteur non moins méprisable, elle n'aura que la misère en perspective, et la pitié publique l'empêchera seule de mourir de faim. Les enfants de son époux ne seront plus les siens ; elle en perdra le nom, heureuse si elle pouvait en perdre le souvenir. Une cérémonie publique délivrera le malheureux époux du serment du veuvage, en cas de mort de l'épouse infidèle, vouée désormais au trépas subjectif.

Aujourd'hui, sous le régime de la dot et des successions féminines une séparation n'est souvent que l'heureux complément de l'adultère. Après l'avoir déshonoré, une femme coupable enlève à son époux ses enfants et la fortune apportée par elle, et trouve bientôt sous un autre toit les plaisirs illégitimes, qui lui rendaient insupportable le domicile conjugal.

En outre, il n'est pas rare, de voir soit un jeune homme, soit une jeune fille s'allier à la vieillesse, dans l'espoir hautement avoué de ne

pas attendre longtemps une riche succession. Il suffit d'énoncer de tels faits, pour faire apprécier l'opportunité de la loi du veuvage éternel, et de la suppression des dots et des successions féminines.

Il nous semble que si la mission si nettement définie de la femme, la renaissance des mœurs chevaleresques, la commune et encyclopédique éducation, la purification du mariage affranchi du joug vénal, ne suffisaient pas pour conduire les femmes au Positivisme, il s'implanterait au cœur de toutes les mères en leur imposant la douce obligation de ne jamais se séparer de leurs enfants. Aujourd'hui les jeunes filles, encore frêles et tremblantes sont arrachées dès l'âge de dix ans au foyer domestique et englobées dans un avare pensionnat. L'éphémère et complaisant succès y développe la vanité, et la captivité l'amour d'une liberté folle. Souvent une précoce corruption, difficile à réprimer, y altère la pureté native, et la jeune fille à peine délivrée se jette étourdiment dans ces mariages précipités, où la satisfaction d'un jour s'achète par les larmes de toute une vie.

Les parents, qu'une maison d'éducation dé-

gage des devoirs paternels, n'en sont pas moins à plaindre. Quand l'enfance a disparu du foyer domestique, il a perdu sa meilleure sauvegarde. La liberté que laisse à la mère légère la réclusion de ses malheureux enfants, lui devient tôt ou tard un lourd fardeau. Seule elle a voulu être dans sa belle saison, seule elle restera quand l'âge aura blanchi sa tête, et chassé les dissipations de la jeunesse. Dans les cloîtres universitaires, l'absence de la famille, la dure captivité, éteignent dans le cœur des fils l'amour et le respect des parents. La foi, la religion n'excitent bientôt que l'indifférence, et ceux qui furent livrés purs de cœur et d'esprit, sortent de ces maisons dans un état souvent pire que l'ignorance.

Le Positivisme, en propageant par le ministère sacerdotal l'éducation générale, arrêtera les tendances égoïstes qui caractérisent la majorité des familles : il saura défendre l'enfance contre les parents qui l'emprisonnent, afin de conserver une liberté souvent immorale. Les mères, initiées à toutes les sciences, pourront juger journellement des progrès de leurs enfants; elles ne verront plus tomber les larmes que l'éloignement de la maison paternelle inspire aux plus insouciants. Déjà quel-

ques épouses positivistes font prévoir, par les heureux résultats qu'elles obtiennent, les résultats de l'état normal. Quelques professeurs, destinés au sacerdoce de l'humanité, popularisent cette éducation encyclopédique que les académiciens voudraient rendre si nébuleuse. De tels exemples sont contagieux, et j'ose assurer qu'à l'instar des familles patriciennes, les plus sages se distingueront bientôt des autres par la renonciation à l'éducation universitaire.

C'est ainsi que peu à peu, les divers pensionnats deviendront déserts, et que les parents qui persisteront à les peupler, seront accusés d'imprévoyance, d'égoïsme et de dureté.

Les prolétaires sont préservés par une noble pauvreté de cette aberration générale. Mais l'impôt de l'enfant issu de parents nécessiteux, c'est, quelquefois dans un âge tendre, le travail de l'atelier. La nouvelle base sur laquelle repose le salaire positiviste pourra seule l'en affranchir. Les femmes n'en sentiront que mieux l'opportunité d'une religion qui fait aux parents un devoir absolu de ne pas se séparer de leurs enfants avant le mariage pour les filles, et l'âge de vingt et un ans pour les fils.

Le Positivisme a donc des titres légitimes à l'appui du sexe affectif; il ne cessera de solliciter son concours; les positivistes s'efforceront de le mériter par la sagesse de leur conduite. Quelles que soient leurs fonctions, ils s'y distingueront par la bonté, par la justesse de l'esprit, la noblesse du caractère. Ils professeront envers tous les cultes un respect systématique, soutenus par une doctrine *conciliante en faits, inflexible en principes;* ils éviteront toute discussion dogmatique, se bornant à exposer, sans jamais argumenter.

L'avenir leur appartient, c'est un fait acquis et généralement reconnu. C'est à leur zèle à le rapprocher davantage du présent.

Ils seconderont toujours la politique actuelle, car ils savent que l'ordre est la base du progrès. Libres penseurs de l'avenir, qu'ils assurent l'ordre matériel; qu'ils calment les inquiétudes de la rue; qu'ils écartent du peuple la tendance aux solutions matérielles, afin d'y substituer la tendance aux solutions morales. S'ils ont avec le cœur de la femme l'énergie du prolétaire, s'ils favorisent par tous les moyens honorables le développement du Positivisme, ils ne tarderont pas à triompher mo-

ralement en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre.

Cherchez donc, femmes, prolétaires, patriciens, philosophes, cherchez ensemble la conscience de la vie, le dévouement, l'enthousiasme de la vertu, l'amour et l'énergie. Que les sacrifices soient spontanés et jamais pénibles ; que tout cesse de souffrir et de gémir dans le monde ; que le plus grand mal soit celui que l'on fait aux autres. A la contemplation des plus augustes vérités, joignez les inspirations d'une âme aimante et tendre. Que la charité ne suffise pas sans les affections ; que votre joie ne s'achète pas au prix de la joie d'un autre : plus de grandeur, plus de gloire, si elle doit faire souffrir le dernier de nos semblables. Que la vie enfin soit un saint partage entre l'humanité et les êtres particuliers qu'il faut chérir avec délices.

FIN DES APERÇUS GÉNÉRAUX SUR LA DOCTRINE POSITIVISTE.

AVIS DE L'AUTEUR.

Nous terminons cette exposition par le calendrier et la bibliothèque positivistes, deux conceptions sans lesquelles la religion ne pourrait être suffisamment comprise.

Nous avons, dans l'introduction et au quatrième chapitre, indiqué à grands traits le but du calendrier. Nous devons prévenir qu'il modifie l'intervalle compris entre la durée du jour et celle de l'année afin de faire assez concorder nos deux modes actuels de décomposer l'année en jours, tantôt par mois, tantôt par semaines.

Afin d'obtenir cette régularité, A. Comte a conservé la plus petite de ces périodes comme la plus répandue. La semaine, en effet, remonte à l'âge théocratique, et sert depuis longtemps à la race blanche, ainsi qu'à la majeure partie de la race jaune ; elle a été choisie pour base du calendrier positiviste.

L'autre période, le mois, s'y compose régulièrement de quatre semaines, ce qui nécessite un treizième mois.

Ainsi l'année positive, qui ailleurs commence et finit comme l'année chrétienne, se divise en treize mois de 28 jours, chaque semaine commençant par un lundi. Au dernier mois succèdent un jour complémentaire ou deux, selon que l'année est commune ou bissextile.

CALENDRIER POSITIVISTE

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE.

PREMIER MOIS. **MOISE.** LA THÉOCRATIE INITIALE

1 — Lundi .... Prométhée.
2 — Mardi..... Hercule................ *Thésée.*
3 — Mercredi.. Orphée.
4 — Jeudi..... Ulysse.
5 — Vendredi.. Lycurgue.
6 — Samedi ... Romulus.
7 — DIMANCHE.. NUMA.

8 — Lundi .... Bélus.................. *Sémiramis*
9 — Mardi..... Sésostris.
10 — Mercredi.. Menou.
11 — Jeudi..... Cyrus.
12 — Vendredi.. Zoroastre.
13 — Samedi ... Les Druides........... *Ossian.*
14 — DIMANCHE.. BOUDDHA.

15 — Lundi .... Fo-Hi.
16 — Mardi..... Lao-Tseu.
17 — Mercredi.. Meng-Tseu.
18 — Jeudi..... Les théocrates du Thibet.
19 — Vendredi.. Les théocrates du Japon.
20 — Samedi ... Manco-Capac .... *Taméhaméha.*
21 — DIMANCHE.. CONFUCIUS.

22 — Lundi .... Abraham .... *Joseph.*
23 — Mardi..... Samuel.
24 — Mercredi.. Salomon .... *David.*
25 — Jeudi ..... Isaïe.
26 — Vendredi.. Saint Jean-Baptiste.
27 — Samedi ... Haroun-al-Raschid ..... *Abdérame III.*
28 — DIMANCHE.. MAHOMET.

DEUXIÈME MOIS. **HOMÈRE.** LA POÉSIE ANCIENNE.

1 — Lundi	Hésiode.	
2 — Mardi.....	Tyrtée................	*Sapho.*
3 — Mercredi..	Anacréon.	
4 — Jeudi.....	Pindare.	
5 — Vendredi..	Sophocle..............	*Euripide.*
6 — Samedi ...	Théocrite.............	*Longus*
7 — DIMANCHE..	ESCHYLE.	
8 — Lundi	Scopas.	
9 — Mardi	Xeuxis.	
10 — Mercredi..	Ictinus.	
11 — Jeudi.....	Praxytèle.	
12 — Vendredi..	Lysippe.	
13 — Samedi ...	Apelles.	
14 — DIMANCHE..	PHIDIAS.	
15 — Lundi	Ésope	*Pilpaï.*
16 — Mardi.....	Plaute.	
17 — Mercredi..	Térence	*Ménandre.*
18 — Jeudi.....	Phèdre.	
19 — Vendredi..	Juvénal.	
20 — Samedi ...	Lucien.	
21 — DIMANCHE..	ARISTOPHANE.	
22 — Lundi	Ennius.	
23 — Mardi.....	Lucrèce.	
24 — Mercredi..	Horace.	
25 — Jeudi.....	Tibulle.	
26 — Vendredi..	Ovide.	
27 — Samedi ...	Lucain.	
28 — DIMANCHE..	VIRGILE.	

TROISIÈME MOIS. **ARISTOTE.** LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.

1 — Lundi .... Anaximandre.
2 — Mardi..... Anaximène.
3 — Mercredi.. Héraclite.
4 — Jeudi..... Anaxagore.
5 — Vendredi.. Démocrite .... *Leucippe.*
6 — Samedi ... Hérodote.
7 — Dimanche.. THALÈS.

8 — Lundi .... Solon.
9 — Mardi..... Xénophane.
10 — Mercredi.. Empédocle.
11 — Jeudi..... Thucydide.
12 — Vendredi.. Archytas.............. *Philolaüs.*
13 — Samedi ... Apollonius de Tyane.
14 — Dimanche.. PYTHAGORE.

15 — Lundi .... Aristippe.
16 — Mardi..... Antisthènes.
17 — Mercredi.. Zénon.
18 — Jeudi..... Cicéron............... *Pline le Jeune.*
19 — Vendredi.. Épictète .... *Arrien.*
20 — Samedi ... Tacite.
21 — Dimanche.. SOCRATE.

22 — Lundi .... Xénocrate.
23 — Mardi..... Philon-d'Alexandrie.
24 — Mercredi.. Saint Jean l'Évangéliste.
25 — Jeudi..... Saint Justin .... *Saint Irénée.*
26 — Vendredi.. St. Clément d'Alexandrie.
27 — Samedi ... Origène............... *Tertullien.*
28 — Dimanche.. PLATON.

QUATRIÈME MOIS.	ARCHIMÈDE.	LA SCIENCE ANCIENNE.

1 — Lundi .... Théophraste.
2 — Mardi..... Hérophile.
3 — Mercredi.. Érasistrate.
4 — Jeudi..... Celse.
5 — Vendredi.. Galien.
6 — Samedi ... Avicenne............. *Averrhoës.*
7 — DIMANCHE.. HIPPOCRATE.

8 — Lundi..... Euclide.
9 — Mardi..... Aristée.
10 — Mercredi.. Théodose de Bithynie.
11 — Jeudi..... Héron................. *Ctésibius.*
12 — Vendredi.. Pappus.
13 — Samedi... Diophante.
14 — DIMANCHE.. APOLLONIUS.

15 — Lundi..... Eudoxe............... *Aratus.*
16 — Mardi..... Pythéas............... *Néarque.*
17 — Mercredi.. Aristarque............ *Bérose.*
18 — Jeudi..... Ératosthène........... *Sosigène.*
19 — Vendredi.. Ptolémée.
20 — Samedi ... Albateginus........... *Nassir-Eddin.*
21 — DIMANCHE.. HIPPARQUE.

22 — Lundi..... Varron.
23 — Mardi..... Columelle.
24 — Mercredi.. Vitruve.
25 — Jeudi..... Strabon.
26 — Vendredi.. Frontin.
27 — Samedi ... Plutarque.
28 — DIMANCHE.. PLINE l'Ancien.

CINQUIÈME MOIS. **CÉSAR.** LA CIVILISATION MILITAIRE.

1 —	Lundi	Miltiade.	
2 —	Mardi.....	Léonidas.	
3 —	Mercredi..	Aristide.	
4 —	Jeudi.....	Cimon.	
5 —	Vendredi..	Xénophon.	
6 —	Samedi ...	Phocion	*Épaminondas.*
7 —	DIMANCHE..	THÉMISTOCLE.	
8 —	Lundi	Périclès.	
9 —	Mardi.....	Philippe.	
10 —	Mercredi..	Démosthènes.	
11 —	Jeudi.....	Ptolémée Lagus.	
12 —	Vendredi..	Philopœmen.	
13 —	Samedi ...	Polybe.	
14 —	DIMANCHE..	ALEXANDRE.	
15 —	Lundi	Junius Brutus.	
16 —	Mardi.....	Camille...............	*Cincinnatus.*
17 —	Mercredi..	Fabricius.............	*Régulus.*
18 —	Jeudi.....	Annibal.	
19 —	Vendredi..	Paul-Emile.	
20 —	Samedi ...	Marius................	*Les Gracques.*
21 —	DIMANCHE..	SCIPION.	
22 —	Lundi	Auguste	*Mécène.*
23 —	Mardi.....	Vespasien.............	*Titus.*
24 —	Mercredi..	Adrien	*Nerva.*
25 —	Jeudi.....	Antonin	*Marc-Aurèle.*
26 —	Vendredi..	Papinien..............	*Ulpien.*
27 —	Samedi ...	Alexandre-Sévère.	
28 —	DIMANCHE..	TRAJAN.	

SIXIÈME MOIS. **SAINT PAUL.** LE CATHOLICISME.

1 —	Lundi	Saint Luc.............	*Saint Jacques.*
2 —	Mardi.....	Saint Cyprien.	
3 —	Mercredi..	Saint Athanase.	
4 —	Jeudi.....	Saint Jérôme.	
5 —	Vendredi..	Saint Ambroise.	
6 —	Samedi ...	Sainte Monique.	
7 —	DIMANCHE..	SAINT AUGUSTIN.	
8 —	Lundi	Constantin.	
9 —	Mardi.....	Théodose.	
10 —	Mercredi..	Saint Chrysostôme	*Saint Basile.*
11 —	Jeudi.....	Sainte Pulchérie.......	*Marcien.*
12 —	Vendredi..	Sainte Geneviève de Paris.	
13 —	Samedi...	Saint Grégoire le Grand.	
14 —	DIMANCHE..	HILDEBRAND.	
15 —	Lundi	Saint Benoît...........	*Saint Antoine.*
16 —	Mardi.....	Saint Boniface.........	*Saint Austin.*
17 —	Mercredi..	Saint Isidore de Séville .	*Saint Bruno.*
18 —	Jeudi.....	Lanfranc..............	*Saint Anselme.*
19 —	Vendredi..	Héloïse...............	*Béatrice.*
20 —	Samedi ...	Les archit. du moyen âge.	*Saint Benezet.*
21 —	DIMANCHE..	SAINT BERNARD.	
22 —	Lundi	Saint François Xavier.	*St. Ignace de Loyola.*
23 —	Mardi.....	St. Charles Borromée.	*Frédéric Borromeé.*
24 —	Mercredi..	Sainte Thérèse .	*Ste. Catherine de Sienne.*
25 —	Jeudi.....	Saint Vincent de Paule.	*L'abbé de l'Épée.*
26 —	Vendredi..	Bourdaloue...........	*Claude Fleury.*
27 —	Samedi ...	W. Penn...............	*G. Fox.*
28 —	DIMANCHE..	BOSSUET.	

SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.

1 — Lundi	Théodoric le Grand.	
2 — Mardi.....	Pélage.	
3 — Mercredi..	Othon le Grand........	*Henri l'Oiseleur.*
4 — Jeudi.....	Saint Henri.	
5 — Vendredi..	Villiers...............	*La Valette.*
6 — Samedi ...	Don Juan de Lépante....	*Jean Sobieski.*
7 — DIMANCHE..	ALFRED.	
8 — Lundi	Charles-Martel.	
9 — Mardi	Le Cid.................	*Tancrède.*
10 — Mercredi..	Richard...............	*Saladin.*
11 — Jeudi.....	Jeanne d'Arc.	
12 — Vendredi..	Albuquerque..........	*Walter Raleigh*
13 — Samedi ...	Bayard.	
14 — DIMANCHE..	GODEFROI.	
15 — Lundi	Saint Léon le Grand....	*Léon IV.*
16 — Mardi.....	Gerbert...............	*Pierre Damien.*
17 — Mercredi..	Pierre l'Hermite.	
18 — Jeudi.....	Suger	*Saint Éloi.*
19 — Vendredi..	Alexandre III..........	*Thomas Becket.*
20 — Samedi ...	Saint François d'Assise.	*Saint Dominique*
21 — DIMANCHE..	INNOCENT III.	
22 — Lundi	Sainte Clotilde.	
23 — Mardi.....	Sainte Bathilde.	
24 — Mercredi..	St. Étienne de Hongrie..	*Mathias Corvin.*
25 — Jeudi.....	Ste Élisabeth de Hongrie.	
26 — Vendredi..	Blanche de Castille.	
27 — Samedi ...	St. Ferdinand III.......	*Alphonse X.*
28 — DIMANCHE..	SAINT LOUIS.	

HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE.

1 —	Lundi	Les Troubadours.	
2 —	Mardi.....	Boçace	*Chaucer.*
3 —	Mercredi..	Rabelais.	
4 —	Jeudi.....	Cervantes.	
5 —	Vendredi..	La Fontaine.	
6 —	Samedi ...	Foé	*Goldsmith.*
7 —	DIMANCHE..	ARIOSTE.	
8 —	Lundi	Léonard de Vinci......	*Le Titien.*
9 —	Mardi.....	Michel-Ange...........	*Salvator Rosa.*
10 —	Mercredi..	Holbein...............	*Rembrandt.*
11 —	Jeudi.....	Poussin...............	*Lesueur.*
12 —	Vendredi..	Murillo...............	*Alonzo Cano.*
13 —	Samedi ...	Téniers...............	*Rubens.*
14 —	DIMANCHE..	RAPHAEL.	
15 —	Lundi	Froissart.............	*Joinville.*
16 —	Mardi.....	Camoëns.	
17 —	Mercredi..	Les Romancistes espagnols.	
18 —	Jeudi.....	Châteaubriand.	
19 —	Vendredi..	Walter Scott.	
20 —	Samedi ...	Manzoni.	
21 —	DIMANCHE..	TASSE.	
22 —	Lundi	Pétrarque.	
23 —	Mardi.....	Thomas A'Kempis.....	*Louis de Grenade.*
24 —	Mercredi..	Madame de Lafayette..	*Madame de Staël.*
25 —	Jeudi.....	Fénelon	*St. François de Sales.*
26 —	Vendredi..	Klopstock............	*Gessner.*
27 —	Samedi...	Byron	*Élisa Mercœur,*
28 —	DIMANCHE..	MILTON.	

NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE.

1 — Lundi	Marco-Polo...........	*Chardin.*
2 — Mardi.....	Jacques Cœur..........	*Gresham.*
3 — Mercredi..	Gama..................	*Magellan.*
4 — Jeudi.....	Neper.................	*Briggs.*
5 — Vendredi..	Lacaille..............	*Delambre.*
6 — Samedi ...	Cook..................	*Tasman.*
7 — Dimanche..	COLOMB.	
8 — Lundi	Benvenuto Cellini.	
9 — Mardi.....	Amontons..............	*Wheatstone.*
10 — Mercredi..	Harrison..............	*Pierre Leroy.*
11 — Jeudi.....	Dollong...............	*Graham.*
12 — Vendredi..	Arkwright.............	*Jacquart.*
13 — Samedi ...	Conté.	
14 — Dimanche..	VAUCANSON.	
15 — Lundi	Stévin................	*Toricelli.*
16 — Mardi.....	Mariotte..............	*Boyle.*
17 — Mercredi..	Papin.................	*Worcester.*
18 — Jeudi.....	Black.	
19 — Vendredi..	Jouffroy..............	*Fulton.*
20 — Samedi ...	Dalton................	*Thilorier.*
21 — Dimanche..	WATT.	
22 — Lundi	Bernard de Palissy.	
23 — Mardi.....	Guglielmini...........	*Riquet.*
24 — Mercredi..	Duhamel (du Monceau).	
25 — Jeudi.....	Saussure..............	*Bouguer.*
26 — Vendredi..	Coulomb...............	*Borda.*
27 — Samedi ...	Carnot................	*Vauban.*
28 — Dimanche..	MONTGOLFIER.	

DIXIÈME MOIS. **SHAKESPEARE.** LE DRAME MODERNE.

1 — Lundi .... Lope de Vega.
2 — Mardi..... Moreto .... *Guillen de Castro.*
3 — Mercredi.. Rojas................ *Guevara.*
4 — Jeudi..... Otway.
5 — Vendredi.. Lessing.
6 — Samedi ... Goethe.
7 — DIMANCHE.. CALDERON.

8 — Lundi..... Tirso.
9 — Mardi..... Vondel.
10 — Mercredi.. Racine.
11 — Jeudi..... Voltaire.
12 — Vendredi.. Alfieri............... *Métastase.*
13 — Samedi ... Schiller.
14 — DIMANCHE.. CORNEILLE.

15 — Lundi .... Alarcon.
16 — Mardi..... Madame de Motteville. *Madame Roland.*
17 — Mercredi.. Madame de Sévigné... *Lady Montagne.*
18 — Jeudi..... Lesage............... *Sterne.*
19 — Vendredi.. Madame de Staal...... *Miss Edgeworth.*
20 — Samedi ... Fielding .... *Richardson.*
21 — DIMANCHE.. MOLIÈRE.

22 — Lundi..... Pergolèse............ *Palestrina.*
23 — Mardi..... Sacchini............. *Grétry.*
24 — Mercredi.. Gluck................ *Lullg.*
25 — Jeudi..... Beethoven............ *Handel.*
26 — Vendredi.. Rossini.............. *Weber.*
27 — Samedi ... Bellini.............. *Donizetti.*
28 — DIMANCHE.. MOZART.

ONZIÈME MOIS. **DESCARTES.** LA PHILOSOPHIE MODERNE.

1 —	Lundi....	Albert le Grand......	*Jean de Salisbury.*
2 —	Mardi.....	Roger Bacon.........	*Raimond Lulle.*
3 —	Mercredi..	Saint Bonaventure....	*Joachim.*
4 —	Jeudi.....	Ramus..............	*Le cardin. de Cusa.*
5 —	Vendredi..	Montaigne...........	*Erasme.*
6 —	Samedi...	Campanella..........	*Morus.*
7 —	DIMANCHE..	St. THOMAS d'Aquin.	
8 —	Lundi....	Hobbes..............	*Spinosa.*
9 —	Mardi.....	Pascal..............	*Giordano Bruno.*
10 —	Mercredi..	Locke...............	*Malebranche.*
11 —	Jeudi.....	Vauvenargues........	*Mme de Lambert.*
12 —	Vendredi..	Diderot.............	*Tracy.*
13 —	Samedi...	Cabanis.............	*Georges Leroy.*
14 —	DIMANCHE..	Le chancelier BACON.	
15 —	Lundi....	Grotius.............	*Cujas.*
16 —	Mardi.....	Fontenelle..........	*Maupertuis.*
17 —	Mercredi..	Vico................	*Herder.*
18 —	Jeudi.....	Fréret..............	*Winckelmann.*
19 —	Vendredi..	Montesquieu.........	*D'Aguesseau.*
20 —	Samedi...	Buffon..............	*Oken.*
21 —	DIMANCHE..	LEIBNITZ.	
22 —	Lundi....	Robertson...........	*Gibbon.*
23 —	Mardi.....	Adam Smith..........	*Dunoyer.*
24 —	Mercredi..	Kant................	*Fichte.*
25 —	Jeudi.....	Condorcet...........	*Ferguson.*
26 —	Vendredi..	Joseph de Maistre.....	*Bonald.*
27 —	Samedi...	Hegel...............	*Sophie Germain.*
28 —	DIMANCHE..	HUME.	

DOUZIÈME MOIS. **FRÉDÉRIC.** LA POLITIQUE MODERNE.

1 — Lundi .... Marie de Molina.
2 — Mardi..... Côme de Médicis l'Ancien.
3 — Mercredi.. Philippe de Commines. *Guicciardini.*
4 — Jeudi..... Isabelle de Castille.
5 — Vendredi.. Charles-Quint........ *Sixte-Quint.*
6 — Samedi ... Henri IV.
7 — DIMANCHE.. LOUIS XI.

8 — Lundi .... Coligny............. *L'Hôpital.*
9 — Mardi..... Barneveldt.
10 — Mercredi.. Gustave-Adolphe.
11 — Jeudi..... De Witt.
12 — Vendredi.. Ruyter.
13 — Samedi ... Guillaume III.
14 — DIMANCHE.. GUILLAUME le Taciturne.

15 — Lundi .... Ximenès.
16 — Mardi..... Sully............... *Oxenstiern.*
17 — Mercredi.. Colbert.............. *Louis XIV.*
18 — Jeudi..... Walpole............. *Mazarin.*
19 — Vendredi.. D'Aranda............ *Pombal.*
20 — Samedi ... Turgot............... *Campomanes.*
21 — DIMANCHE.. RICHELIEU.

22 — Lundi .... Sidney............... *Lambert.*
23 — Mardi..... Franklin.
24 — Mercredi.. Washington.......... *Kosciusko.*
25 — Jeudi..... Jefferson.
26 — Vendredi.. Bolivar.......... *Toussaint Louverture.*
27 — Samedi ... Francia.
28 — DIMANCHE.. CROMWELL.

TREIZIÈME ET DERNIER MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE

1 —	Lundi....	Copernic............	*Tycho-Brahé.*
2 —	Mardi.....	Kepler..............	*Halley.*
3 —	Mercredi..	Huyghens...........	*Varignon.*
4 —	Jeudi.....	Jacques Bernouilli....	*Jean Bernouilli.*
5 —	Vendredi..	Bradley.............	*Roëmer.*
6 —	Samedi...	Volta...............	*Sauveur.*
7 —	DIMANCHE..	GALILÉE.	
8 —	Lundi....	Viète...............	*Harriot.*
9 —	Mardi.....	Wallis..............	*Fermat.*
10 —	Mercredi..	Clairaut.............	*Poinsot.*
11 —	Jeudi.....	Euler...............	*Monge.*
12 —	Vendredi..	D'Alembert..........	*Daniel Bernouilli.*
13 —	Samedi...	Lagrange............	*Joseph Fournier.*
14 —	DIMANCHE..	NEWTON.	
15 —	Lundi....	Bergmann...........	*Scheele.*
16 —	Mardi.....	Priestley............	*Davy.*
17 —	Mercredi..	Cavendish.	
18 —	Jeudi.....	Guyton-Morveau.....	*Geoffroy.*
19 —	Vendredi..	Berthollet.	
20 —	Samedi...	Berzélius............	*Ritter.*
21 —	DIMANCHE..	LAVOISIER.	
22 —	Lundi....	Harvey..............	*Ch. Bell.*
23 —	Mardi.....	Boërhaave...........	*Sthal.*
24 —	Mercredi..	Linné...............	*Bernard de Jussieu.*
25 —	Jeudi.....	Haller...............	*Vicq-d'Azyr.*
26 —	Vendredi..	Lamarck............	*Blainville.*
27 —	Samedi...	Broussais............	*Morgagni.*
28 —	DIMANCHE..	GALL.	

Jour complémentaire.... Fête universelle des MORTS.

Jour additionnel des années bissextiles. Fête générale des saintes femmes.

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

—

CENT CINQUANTE VOLUMES.

—

1° POÉSIE (TRENTE VOLUMES).

—

L'Iliade et l'**Odyssée**, réunies en un même volume, sans aucune note.

Eschyle, suivi de l'**Œdipe Roi** de Sophocle, et **Aristophane**, *idem*.

Pindare et **Théocrite**, suivis de **Daphnis** et **Chloé**, *idem*.

Plaute et **Térence**, *idem*.

Virgile complet, **Horace** choisi, et **Lucain**, *idem*.

Ovide, **Tibulle**, et **Juvénal**, *idem*.

Fabliaux du moyen âge, recueillis par Legrand d'Aussy.

Dante, **Arioste**, **Tasse** et **Pétrarque** choisi, réunis en un seul volume italien.

Les **Théâtres** choisis de Métastase et d'Alfiéri, *idem*.
Les **Fiancés**, par Manzoni (un seul volume italien).
Le **Don Quichotte** et les **Nouvelles** de Cervantes (dans un même volume espagnol).
Le **Théâtre espagnol** choisi, recueil édité par Don José Segundo Florez (un seul volume espagnol).
Le **Romancero espagnol** choisi, y compris le poëme du Cid (un seul volume espagnol).
Le **Théâtre** choisi de P. Corneille.
Molière complet.
Les **Théâtres** choisis de Racine et de Voltaire (réunis en un seul volume).
Les **Fables de La Fontaine**, suivies de quelques **Fables** de Lamotte et de Florian.
Gil Blas, par Lesage.
La **Princesse de Clèves, Paul et Virginie**, et le **Dernier Abencerrage** (à réunir en un seul volume).
Les **Martyrs**, par Châteaubriand.
Le **Théâtre** choisi de Shakespeare.
Le **Paradis perdu** et les **Poésies lyriques** de Milton.
Robinson Crusoé, et le **Vicaire de Wakefield** (à réunir en un seul volume).
Tom Jones, par Fielding (en anglais, ou traduit par Chéron.)
Les sept chefs-d'œuvre de Walter-Scott. { **Ivanhoé, Quentin Durward**, la **Jolie Fille de Perth**, l'**Officier de fortune**, les **Puritains**, la **Prison d'Édimbourg**, l'**Antiquaire**.
Les Œuvres choisies de Byron (en supprimant surtout le Don Juan).
Les Œuvres choisies de Goethe.
Les **Mille et une Nuits**.

—

2° SCIENCE (TRENTE VOLUMES).

L'**Arithmétique** de Condorcet, l'**Algèbre** et la **Géométrie** de Clairaut, plus la **Trigonométrie** de Lacroix ou de Legendre (à réunir en un seul volume).

La **Géométrie analytique** d'Auguste Comte, précédée de la **Géométrie** de Descartes.

La **Statistique** de Poinsot, suivie de tous ses mémoires sur la mécanique.

Le **Cours d'analyse** de Navier à l'École polytechnique, précédé des **Réflexions sur le calcul infinitésimal**, par Carnot.

Le **Cours de mécanique** de Navier à l'École polytechnique, suivi de l'**Essai sur l'équilibre et le mouvement**, par Carnot.

La **Théorie des fonctions**, par Lagrange.

L'**Astronomie populaire** d'Auguste Comte, suivie des **Mondes** de Fontenelle.

La **Physique mécanique** de Fischer, traduite et annotée par Biot.

Le **Manuel alphabétique de philosophie pratique**, par John Carr.

La **Chimie** de Lavoisier.

La **Statique chimique**, par Berthollet.

Les **Éléments de chimie**, par James Graham.

Le **Manuel d'anatomie**, par Meckel.

L'**Anatomie générale** de Bichat, précédée de son **Traité sur la vie et sur la mort**.

Le premier volume de Blainville **Sur l'Organisation des animaux**.

La **Physiologie** de Richerand, annotée par Bérard, et la **Physiologie** de Cl. Bernard.

L'**Essai systématique sur la Biologie**, par Segond, et son **Traité d'anatomie générale.**

Les **Nouveaux éléments de la Science de l'homme**, par Barthez (seconde édition, 1806).

La **Philosophie zoologique**, par Lamarck.

L'**Histoire naturelle** de Duméril.

Les **Discours sur la nature des animaux**, par Buffon.

L'**Art de prolonger la vie humaine**, par Hufeland, précédé du **Traité sur les airs, les eaux et les lieux**, par Hippocrate, et suivi du livre de Cornaro **Sur la Sobriété** (à réunir en un seul volume).

L'**Histoire des Phlegmasies chroniques**, par Broussais, précédée de ses **Propositions de médecine.**

Les **Éloges des Savants**, par Fontenelle et Condorcet.

3° HISTOIRE (SOIXANTE VOLUMES).

L'**Abrégé de Géographie universelle**, par Malte-Brun.

Le **Dictionnaire géographique** de Rienzi.

Les **Voyages de Cook**, et ceux de Chardin.

L'**Histoire de la Révolution française**, par Mignet.

Le **Manuel de l'histoire moderne**, par Heeren.

Le **Siècle de Louis XIV**, par Voltaire.

Les **Mémoires** de Madame de Motteville.

Le **Testament politique** de Richelieu, et la **Vie de Cromwell** (à réunir en un seul volume).

Les **Mémoires** de Benvenuto Cellini (en italien).

Les **Mémoires** de Commines.

L'**Abrégé de l'Histoire de France**, par Bossuet.
Les **Révolutions d'Italie**, par Denina.
L'**Abrégé de l'Histoire d'Espagne**, par Ascargorta.
L'**Histoire de Charles-Quint**, par Robertson.
L'**Histoire d'Angleterre**, par Hume.
L'**Europe au moyen âge**, par Hallam.
L'**Histoire ecclésiastique**, par Fleury.
L'**Histoire de la décadence romaine**, par Gibbon.
Le **Manuel de l'Histoire ancienne**, par Heeren.
Tacite complet (traduction Dureau de la Malle).
Hérodote et Thucydide (à réunir en un volume).
Les **Vies de Plutarque** (traduction Dacier).
Les **Commentaires** de César et l'**Alexandre** d'Arrien (à réunir en un volume).
Le **Voyage d'Anacharsis**, par Barthélemy.
L'**Histoire de l'art chez les anciens**, par Winckelmann.
Le **Traité de la Peinture**, par Léonard de Vinci (en italien).
Les **Mémoires sur la Musique**, par Grétry.

4° SYNTHÈSE (TRENTE VOLUMES).

La **Politique d'Aristote** et **Sa Morale** (à réunir en un volume).
La **Bible** complète.
Le **Coran** complet.
La **Cité de Dieu**, par saint Augustin.
Les **Confessions** de saint Augustin, suivies du **Traité sur l'amour de Dieu**, par saint Bernard.
L'**Imitation de Jésus-Christ** (l'original et la traduction en vers de Corneille).

Le **Catéchisme de Montpellier**, précédé de l'**Exposition de la doctrine catholique**, par Bossuet, et suivi du **Commentaire sur le Sermon de Jésus-Christ**, par saint Augustin.

L'**Histoire des Variations protestantes**, par Bossuet.

Le **Discours sur la Méthode**, par Descartes, précédé du **Novum organum** de Bacon, et suivi de l'**Interprétation de la Nature**, par Diderot.

Les **Pensées** de Pascal, suivies de celles de Vauvenargues, et des **Conseils d'une Mère**, par Madame de Lambert.

Le **Discours sur l'Histoire universelle**, par Bossuet, suivi de l'**Esquisse historique**, par Condorcet.

Le **Traité du Pape**, par De Maistre, précédé de la **Politique sacrée**, par Bossuet.

Les **Essais philosophiques** de Hume, précédés de la double **Dissertation sur les Sourds et les Aveugles**, par Diderot, et suivis de l'**Essai sur l'Histoire de l'Astronomie**, par Adam Smith.

La **Théorie du Beau**, par Barthez, précédée de l'**Essai sur le Beau**, par Diderot.

Les **Rapports du physique et du moral de l'Homme**, par Cabanis.

Le **Traité sur les fonctions du Cerveau**, par Gall, précédé des **Lettres sur les animaux**, par Georges Leroy.

Le **Traité sur l'irritation et la Folie**, par Broussais (première édition).

La **Philosophie positive** d'Auguste Comte (condensée par Miss Martineau), sa **Politique positive** et son **Catéchisme positiviste**.

Paris, le 3 Dante 66 (mardi 18 juillet 1854).

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince*.)

APPENDICE. [1]

DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE.

PREMIÈRE PARTIE.

Les questions philosophiques ont été de tout temps intimement liées aux questions sociales. L'histoire apporte à cet égard des enseignements décisifs. Étudier la marche des idées, c'est étudier dans ce qu'elle a d'essentiel la marche réelle des choses, et le penseur qui parviendrait à saisir la filiation des progrès importants accomplis par l'esprit humain, n'aurait ensuite à faire que peu d'efforts pour y rattacher les mutations subies par l'organisation des sociétés. Chaque grande période du passé nous apparaît, en effet, régie par un

(1) Ainsi que nous l'avons annoncé dans la préface, nous faisons suivre l'exposition précédente des profondes considérations du malheureux Charles Yundzill sur la philosophie positive. Nous rappelons qu'elles furent publiées en 1850, que le positivisme y est surtout apprécié à l'état philosophique, et qu'on pourra ainsi se rendre compte des progrès accomplis en huit ans environ.

certain ensemble de croyances et d'idées qui en marquent nettement le caractère. Pour chacune, il est possible de suivre le développement parallèle du double mouvement par lequel arrivent à se constituer, d'une part, l'ordre religieux ou philosophique, d'aure part, l'ordre politique correspondant.

C'est ainsi que dans l'antiquité nous voyons une civilisation militaire et conquérante dominée par un polythéisme qui fut longtemps tutélaire et même progressif.

C'est ainsi également que le moyen âge nous présente une société militaire encore, mais ayant cessé d'être conquérante pour devenir féodale et défensive, tandis que de son côté le polythéisme a fait place à des croyances plus pures, à une morale plus parfaite, celles qu'a si glorieusement et si utilement consacrées le catholicisme.

Les intervalles qui séparent ces grandes phases sont les époques de transition et de révolution.

On voit alors la société livrée à de perpétuels déchirements par suite des influences opposées qui se disputent la prépondérance, et cherchant vainement la stabilité entre une civilisation qui s'éteint et une autre qui arrive ; entre des doctrines épuisées, mais encore tenaces, et des doctrines pleines d'avenir, mais encore rudimentaires ; jusqu'à ce qu'enfin celles-ci, ayant atteint un développement suffisant, se subsituent d'elles-mêmes, et par l'invincible ascendant de leur supériorité, aux débris qui subsistaient encore des

systèmes du passé. Alors seulement la révolution est finie et une nouvelle ère normale et régulière se trouve définitivement inaugurée.

Or, on ne saurait le nier, les sociétés modernes traversent depuis longtemps une de ces phases de transition révolutionnaire. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup réfléchi sur la situation actuelle des esprits et des choses, pour reconnaître que l'état de crise sociale qui frappe tous les regards résulte d'une crise intellectuelle plus profonde et plus intime encore. Visiblement toutes les bases politiques ne sont aujourd'hui chancelantes que parce que toutes les bases morales sont elles-mêmes en question. Visiblement il n'y a désordre dans les faits que parce qu'il a y désordre dans les idées. Visiblement, enfin, le naufrage des anciennes institutions n'a été que la suite du naufrage des anciennes croyances.

Quand on entre dans l'examen attentif du vaste travail intellectuel accompli par les siècles derniers et légué par eux aux générations présentes, on aperçoit bientôt qu'il n'a laissé partout que des ruines, sans produire aucune reconstruction équivalente ; livrant ainsi la masse des intelligences à cet état de profonde perturbation, dont les agitations de nos temps révolutionnaires de sont qu'une douloureuse conséquence.

Dans une pareille situation, dont nous essayerons d'ailleurs plus loin de définir les éléments principaux, on doit, ce nous semble, accueillir avec une sympathie spéciale les tentatives philosophiques qui ont pour

but de découvrir le vrai caractère de la crise actuelle des idées, afin d'en déterminer, autant que possible, l'inévitable dénoûment.

C'est sur une entreprise de ce genre que nous voudrions essayer d'appeler l'attention des esprits impartiaux.

Dans un livre capital, publié il y a près de huit ans (1), M. *Auguste Comte* a posé les bases de la vraie philosophie que comporte la raison moderne.

Nous n'hésitons point à le dire, et nous sommes en cela de l'avis de tous les appréciateurs sérieux qu'a jusqu'ici trouvés cette vaste élaboration (2): l'apparition du livre de M. Comte constitue à tous les égards un des événements intellectuels les plus considérables de notre siècle, en ce que là, pour la première fois, se trouve nettement indiqué le terrain sur lequel seul peut désormais être obtenue la convergence des opinions, en même temps que les conditions nécessaires à la réalisation de ce grand résultat y sont complétement for-

(1) Cours de philosophie positive par M. Aug. Comte. 6 vol.

(2) Voir les éminents travaux de M. Littré de l'Institut sur la philosophie positive, publiés d'abord dans le *National* et ensuite séparément. Voir également les articles de M. Léopold Bresson, publiés sous le titre de *Considérations positives sur la science sociale*, dans le journal *la Phalange*, n° de juin 1847 et suivants ; et, enfin, un travail publié dans la *Revue britannique*, août 1843, sous le titre : *Les philosophes français actuels.*

En Angleterre, la philosophie positive a trouvé des juges éclairés dans M. John Mill (*System of logic ratiocinative et inductive*) ; et dans M. Lewes (*A biographical of history philosophy*. London, 1845.).

mulées. Une ambition si haute n'est point d'ailleurs le fait d'un de ces esprits qui, comme on en voit tant aujourd'hui, abordent résolûment les questions les plus complexes, sans avoir éprouvé leurs forces par l'étude des branches élémentaires du savoir humain. A cet égard, M. Comte a donné, au contraire, les garanties les plus éclatantes. Son livre n'est pas seulement une des œuvres les plus vastes et les plus compréhensives entre toutes celles dont s'honore la pensée humaine ; c'est encore un monument d'érudition scientifique aussi variée que profonde ; plein d'aperçus lumineux, et attestant autant de pénétration générale que de savoir sur les diverses sciences spéciales.

Laissons de côté, quant à présent, cet aspect important des travaux de M. Comte, nous devrons nous borner ici à indiquer les traits fondamentaux de son entreprise de rénovation intellectuelle, et à montrer comment elle se rattache à l'état général des esprits de notre temps. Nous essayerons d'abord de définir le problème philosophique actuel tel que le pose M. Comte, d'après une appréciation exacte de la grande crise moderne, à la fois intellectuelle et sociale ; nous chercherons ensuite à caractériser l'esprit essentiel des solutions que *la philosophie positive* vient apporter à ces graves débats.

Il suffit de jeter les yeux sur les éléments dont se compose notre état actuel pour constater un fait général qui se perpétue depuis plusieurs siècles, et qui, as'ggravant en raison même de sa durée, domine au-

jourd'hui tout l'ensemble de la situation. C'est l'existence d'une anarchie intellectuelle, au sein de laquelle les principes les plus opposés, les doctrines les plus contradictoires, se rencontrent et se combattent, sans qu'aucune puisse arriver à l'emporter définitivement et à terminer, par son triomphe incontesté, cette ère d'agitations perpétuelles.

Sur tous les terrains, nous voyons la lutte engagée et se continuant avec des alternatives diverses, quant au mode et à l'énergie des attaques, mais toujours avec une impossibilité égale d'en atteindre le terme. Partout les religions nous apparaissent aux prises avec les religions ; les philosophies avec les philosophies. Puis les religions et les philosophies se combattent mutuellement, les croyances que nous a léguées le passé s'éteignent aujourd'hui dans l'indifférence des générations actuelles. Ce qui autrefois réunissait les esprits et les cœurs dans une pensée et dans un sentiment communs, semble désormais frappée d'une incurable stérilité. Vainement on demandait aux systèmes nouveaux cette vitalité qui a fui les doctrines anciennes. Nul n'a pu remplacer ce que tous ont travaillé à détruire, et chacun, semblant épuiser ses forces à discréditer ses rivaux, se trouve impuissant à déguiser sa propre insuffisance. Aussi, dans ce perpétuel conflit entre tous les les ordres d'idées, dans cet immense naufrage de toutes les croyances, rien ne reste debout ; aucune foi commune, aucune doctrine générale ; rien enfin de ce qui pourrait établir un lien entre les intelligences. Tel est,

on ne saurait le nier, le spectacle réel que représentent aujourd'hui les sociétés modernes.

Les conséquences d'un pareil état de choses sont faciles à apercevoir. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit que les idées gouvernent et bouleversent le monde, puisqu'en définitive tout le mécanisme social repose sur le concours des volontés et sur l'accord des opinions. Visiblement, ce qui détermine la cohérence et l'uniformité du développement humain à travers les diversités innombrables que tend à produire l'essor des individualités, c'est l'existence de certains liens, dont la rupture, si elle était possible, entraînerait la dissolution inévitable de l'organisme collectif.

Entre ces différents liens, il faut signaler la communauté d'opinions résultant de l'adhésion volontaire de toutes les intelligences, ou du moins de l'immense majorité à un certain ensemble de notions générales. Que si cette convergence spontanée vient à être rompue, les liens sociaux en sont par cela même relâchés, et d'inévitables secousses ne peuvent manquer de se produire. Nous en faisons, depuis de longues années, la douloureuse expérience. De nos jours, en effet, quand les institutions durent si peu, quand les hommes s'usent si vite, quand les révolutions se succèdent avec tant de rapidité et de violence, la solidarité intime qui unit l'ordre intellectuel et moral à l'ordre matériel apparaît dans toute son évidence, et l'on peut dire avec vérité que si l'instabilité est le caractère essentiel de la

situation politique, c'est que l'anarchie est le fait dominant de la situation intellectuelle.

Il faut partir de là pour se rendre un compte exact de l'état présent de nos sociétés modernes ; il faut remonter à ce fait permanent et capital pour suivre la marche du développement social à travers cette multitude d'actions et de réactions, de luttes et d'efforts contradictoires qui remplissent les pages de l'histoire contemporaine. Les hommes et les choses de notre temps flottent ballottés entre mille directions diverses, ou plutôt privés de toute direction fixe et sûre d'elle-même ; et de là ces déplorables oscillations entre les tendances qui essayent de nous ramener vers un passé déjà loin de nous, mais dont les racines subsistent encore dans le sol actuel, et celles qui s'efforcent de nous porter vers un avenir que nous pressentons énergiquement sans en avoir la vue distincte.

Tantôt, se faisant illusion sur la vitalité des anciens systèmes politiques, et ne les envisageant que sous le rapport des garanties de calme et de stabilité qu'ils procurèrent aux générations d'alors, on essaye de revenir sur le passé et de restaurer l'ordre d'autrefois ; tantôt, au contraire, obéissant à l'impulsion qui amena le renversement de ce régime, et croyant apercevoir le terme de la crise dans un bouleversement de plus, on se précipite avec une ardeur croissante vers ce but si désiré, sans que ces nouvelles illusions soient plus heureuses que les premières. Assurément, c'est un grand et douloureux spectacle que celui de ces espé-

rances si ardentes suivies de déceptions si amères, qui consument stérilement tant de généreux dévouements, tant de nobles efforts, et qui composent, dans leur affligeante monotonie, le cercle fatal dans lequel la société de nos jours semble condamnée à se mouvoir. Car il n'y a pas de milieu; ou bien c'est la révolution qui triomphe, et qui, portant les derniers coups à l'édifice du passé, ne sait inaugurer que l'anarchie et mettre en péril les bases mêmes de tout ordre social; ou bien c'est la tendance rétrograde qui, obtenant momentanément le dessus, entreprend la chimérique réinstallation de systèmes à jamais condamnés par les énergiques répulsions de l'esprit moderne. Aspirations puissantes, mais le plus souvent aveugles, vers un avenir inconnu; puis réactions violentes et retours vers un passé sans espoir; longs déchirements suivis de longues faiblesses, voilà ce que nous voyons se reproduire invariablement depuis soixante ans, non-seulement en France, mais chez toutes les nations, qui, solidaires dans leur développement, prirent leur part du grand ébranlement de 89; voilà ce que nous a offert jusqu'ici le drame qui se joue sous nos yeux et auquel nous sommes constamment mêlés comme acteurs ou témoins.

Nous assistons en ce moment à une de ses plus décisives péripéties. La proclamation de la République française, en démontrant de la manière la plus éclatante la fragilité des royautés constitutionnelles, a détruit sans retour les espérances de ceux qui croyaient trouver dans ce régime purement transitoire les ga-

ranties de stabilité et de durée que l'on demande si vainement aujourd'hui à toutes les formes de gouvernement; mais, d'un autre côté, en supprimant irrévocablement la seule institution considérable qui eût survécu au naufrage du passé, l'avénement de la Réblique a ôté à l'activité purement révolutionnaire son stimulant le plus actif, et a montré qu'elle était plus puissante à détruire qu'à reconstituer. Bien que de solennelles expériences eussent dû éclairer depuis longtemps sur ce qu'on était réellement en droit d'attendre du régime représentatif, on ne saurait nier que, pour un grand nombre d'esprits, son dernier avénement de 1830 ne parût constituer le terme de la crise politique et l'inauguration d'une ère normale et régulière. Le développement croissant de la prospérité matérielle, joint à une certaine habileté du pouvoir, dont le principal secret consistait surtout à se maintenir autant que possible à égale distance des partis extrêmes, en les laissant s'affaiblir et se discréditer dans leurs luttes mutuelles, contribuait à entretenir ces illusions et à faire croire que la grande révolution, commencée en 89, après avoir passé par des vicissitudes diverses, avait enfin accompli son œuvre et qu'elle était irrévocablement finie. On avait dû aller jusque-là; mais, arrivé à ce point, il fallait s'arrêter parce que le but était atteint; et dans cet équilibre, péniblement maintenu entre les exigences opposées des partis, on croyait trouver la satisfaction de tous les besoins légitimes et le dénoûment de la crise qu'ils avaient suscitée.

De telles illusions ne peuvent plus subsister aujourd'hui ; le 24 février 1848 est venu leur donner un trop éclatant démenti. Pour qui n'est pas aveuglé par les préjugés ou les passions, il est bien démontré que la révolution n'est pas finie comme on le croyait, et que la monarchie constitutionnelle, non légitime, s'est montrée aussi impuissante que ses aînées à clore la carrière des orages ; que vainement, par conséquent, on essayerait de la restaurer dans l'espoir d'atteindre enfin cette période de calme et de stabilité dont la décevante image paraît fuir devant la société de nos jours. Évidemment, ce serait être dupe de la plus grossière routine que de croire encore à la solidité d'un édifice qui s'est montré si fragile ; car les causes qui l'ont fait tomber tant de fois le feraient tomber encore, si l'on parvenait à le relever ; avec cette différence qu'elles agiraient bien plus énergiquement, puisqu'une expérience décisive leur aurait livré le secret de leur force en même temps que celui de la faiblesse des résistances contraires.

Tel est donc l'enseignement capital qui ressort à cet égard du mémorable mouvement de Février. Mais il en est un autre non moins important relatif à la direction nouvelle que doit prendre désormais toute activité politique. Tant que prévalut le mensonge officiel qui érigeait la royauté constitutionnelle en solution définitive du mouvement commencé en 89, les hommes qui se donnaient pour héritiers des promoteurs de ce vaste ébranlement eurent toujours à protester contre le

maintien d'une institution qui, quelque amoindrie et dégénérée qu'elle fût, n'en constituait pas moins un symbole vivant des traditions du passé, et une menace permanente de retour à ses tendances. Aussi ne cessèrent-ils d'attaquer la royauté et d'en provoquer l'abolition. C'était là le but nettement marqué à leurs efforts, et devant lequel disparaissaient toutes les autres préoccupations. Mais lorsqu'enfin ce but se trouva atteint, lorsqu'enfin la monarchie se fut écroulée une dernière fois, plutôt sous le poids de ses incompatibilités radicales avec les exigences de l'esprit moderne que sous les coups directs de ses adversaires, les hommes que cette heureuse fortune vint arracher à leur obscurité pour les porter au pouvoir se trouvèrent aux prises avec des difficultés d'un nouvel ordre. Maintenant que tout était détruit, il fallait tout reconstruire; maintenant que le naufrage du passé ne laissait subsister aucun débris, il fallait songer à sauver l'avenir; et alors on se trouvait en face de ces redoutables problèmes de rénovation sociale, que cet ébranlement révolutionnaire devait inévitablement faire surgir.

Il arriva, comme on pouvait s'y attendre, que les nouveaux dépositaires du pouvoir n'étaient pas préparés à les résoudre : leur impuissance jointe aux difficultés de leur position, en laissant le champ libre aux utopistes et aux rêveurs, et en autorisant de funestes expériences qui ne tendaient à rien moins qu'à bouleverser de fond en comble les bases de toute société, dut fatalement produire ce discrédit aussi regrettable

qu'injuste pour toutes les idées d'organisation sociale, dont nous avons eu sous les yeux l'affligeant spectacle.

De ces grands événements qui ont si profondément remué notre société actuelle il n'est donc sorti jusqu'ici qu'un double avortement : d'une part celui du régime constitutionnel dont l'instabilité radicale a été victorieusement démontrée en dépit des vaines théories qui prétendaient y voir le terme de la crise politique ; d'autre part celui de l'activité révolutionnaire en ce qui touche le règlement définitif des questions sociales qu'elle-même avait contribué à soulever.

Situation étrange ! Nous en sommes venus à ce point que tout effort rétrograde serait désormais sans espoir, puisque les illusions qui s'y rattachaient n'ont pu survivre à une dernière et décisive expérience ; et que tout prolongement de ce qui a jusqu'ici constitué l'activité révolutionnaire serait désormais sans objet réel et considérable, puisque, par le fait même de son récent triomphe, rien de ce qu'elle combattait n'étant plus debout il ne lui reste plus rien à renverser. De quelque côté, par conséquent, qu'on interroge cet horizon politique, on n'aperçoit nulle part de solution à des difficultés sans cesse croissantes. La situation apparaît réellement sans issue entre une anarchie toujours imminente et un retour à jamais impossible vers le passé. Aussi ne saurait-on être surpris de rencontrer des esprits qui, justement frappés de ces périls en quelque sorte contradictoires, en viennent à désespérer de l'a-

venir réservé aux générations actuelles et à croire que de convulsion en convulsion notre société doit aboutir à une entière dissolution.

C'est qu'en effet le mal est plus profond qu'on ne le suppose généralement. Pour se rendre compte des étranges symptômes que présente la crise actuelle, et pour apercevoir l'issue qu'elle peut comporter, il faut remonter, comme nous l'avons dit, à l'anarchie intellectuelle qui domine et produit l'anarchie sociale. C'est dans le désordre des intelligences qu'il faut chercher l'explication du désordre que nous observons dans les faits. Or, aujourd'hui le chaos des idées est manifeste en ce sens qu'il n'existe visiblement aucune doctrine généralement acceptée et de nature à établir un lien commun entre les intelligences. Quels sont, en effet, les systèmes de conceptions que nous voyons en présence? Quel est, si l'on peut ainsi parler, le bilan philosophique de notre époque? Des doctrines religieuses qui n'ont plus maintenant ni unité dogmatique ni efficacité populaire; des doctrines métaphysiques, ce que l'on nomme des systèmes de philosophie, qui n'ont jamais eu ni l'un ni l'autre : enfin ce qu'on appelle des sciences exactes, qui elles, au contraire, présentent au plus haut degré les caractères de netteté, de certitude, d'évidence, mais qui, n'embrassant qu'un cercle restreint de questions, laissant précisément de côté celles qui touchent aux intérêts les plus généraux de l'humanité, restent bornées à un petit nombre d'esprits, ne répondent qu'à une classe limitée de be-

soins spéculatifs, et ne sauraient par conséquent exercer d'influence considérable sur la marche effective des choses. Les notions genérales, celles qui devraient être communes à toutes les intelligences, ne se trouvent donc aujourd'hui que dans un ordre d'idées désormais privé d'action sur la masse des sociétés.

Sans doute les religions ont des réponses aux grandes questions de l'existence humaine, et leurs solutions, obtenant longtemps une foi universelle, produisirent alors une véritable unité mentale; mais évidemment il n'en est plus ainsi de nos jours; toute dissimulation serait, à cet égard, aussi vaine que puérile; impuissantes à se mettre d'accord entre elles sur un symbole commun, les différentes communions religieuses le sont encore bien plus à diriger efficacement le mouvement des esprits et des choses; et l'on est bien forcé de reconnaître que les croyances qui servaient jadis de base à toute l'économie sociale ne sont plus l'objet, chez le très-grand nombre, que d'un respect stérile ou d'une indifférence complète. D'un autre côté, les notions positives, émanées des sciences, inspirent, il est vrai, des convictions inébranlables qui écartent toute possibilité de dissentiments anarchiques. Mais les sciences, qui ont des solutions si précises pour ce qui touche le monde inorganique et les corps vivants, sont muettes pour ce qui a rapport aux faits moraux et sociaux, c'est-à-dire précisément à ceux qui intéressent le plus notre existence individuelle et collective. Les sciences qui ont assujetti à leur étude les

mouvements des corps célestes, les propriétés générales des corps, les lois de leurs combinaisons chimiques, enfin les phénomènes physiologiques; les sciences, disons-nous, n'ont point de doctrine qui explique à l'homme ce qu'il veut avant tout connaître; savoir, lui-même et l'être collectif dont il fait partie; elles n'ont pas d'enseignement social, et, ainsi bornées aux spécialités que nous avons indiquées, il leur est interdit d'aspirer à une véritable direction des esprits.

Voilà donc aujourd'hui l'état réel des choses; placés entre les théologies qui ont perdu leur ancienne influence, et les conceptions scientifiques auxquelles l'absence de généralité ne permet pas de conquérir un ascendant universel, les intelligences de nos jours se trouvent, par le fait de cette double insuffisance, entièrement dépourvues de direction uniforme et sûre d'elle-même; et de là, cette anarchie qui, ne laissant subsister aucun principe commun, compromet si gravement les conditions d'existence de l'organisme social. Y a-t-il, en effet, à s'étonner que, dans un pareil interrègne des doctrines, la morale demeure privée de règle et de sanction, et que la politique, subissant à son tour cette funeste réaction, soit livrée à tous les hasards d'un empirisme aveugle ou de passions désordonnées?

Ainsi, on n'en saurait douter, l'état de crise révolutionnaire que traverse depuis si longtemps l'élite des populations civilisées, tient, en définitive, à une anarchie profonde de tout le domaine intellectuel; anarchie

produite elle-même par la dissolution sucessive et irrévocable des doctrines qui présidaient jadis à l'ensemble des rapports sociaux, et pour lesquels l'abandon et l'indifférence tendent de plus en plus à remplacer la foi qu'elles inspiraient alors.

Il importe de ne conserver, à cet égard, aucune vaine illusion qui ne pourrait rien sauver des choses invinciblement condamnées à périr, et qui ne servirait qu'à empêcher de juger sainement la situation actuelle. Personne, assurément, ne rend plus de justice que nous à l'admirable et bienfaisante influence des systèmes religieux et surtout à celle du catholicisme, le plus puissant, le plus cohérent, le plus généreux de tous; personne n'est pénétré d'une vénération plus sincère, d'une reconnaissance philosophique plus profonde à l'aspect des immenses progrès dont le développement humain leur sera à jamais redevable; mais, mieux on comprend le rôle qui leur appartient dans des périodes de civilisation déjà loin de nous; plus on admire la manière dont ils accomplirent leur mission d'ordre et de lumière; plus aussi on arrive à la conviction que les temps sont accomplis pour eux, et que le culte des glorieux souvenirs est le seul que leur réserve l'avenir. Leur chute, devenue aussi inévitable que le fut autrefois leur suprématie, ne saurait inspirer ni surprise ni effroi. Tout en nous inclinant avec respect devant les derniers éclats de cette majesté expirante, tout en vouant à son glorieux passé notre admiration et nos hommages, nous renoncerons à

poursuivre le rêve d'une restauration impossible, et, acceptant résolûment les conditions d'une situation que l'on peut déplorer, mais non détruire, nous irons demander à un autre ordre d'idées les principes de la régénération spirituelle des sociétés modernes. Puisque la crise qui les agite tient avant tout à l'anarchie intellectuelle, elle n'atteindra son terme que lorsque l'ordre aura été rétabli dans ce domaine aujourd'hui si contesté; c'est-à-dire lorsqu'une doctrine nouvelle aura prévalu, de façon à réunir et à discipliner les esprits que la chute des doctrines anciennes a laissés divisés et flottants. Donc, on peut dire que le véritable problème posé de nos jours est avant tout philosophique. Ce qui doit surgir du milieu des ruines dont le sol est partout encombré, ce qui seul peut clore définitivement la grande période révolutionnaire, et inaugurer une ère normale, c'est un nouveau système d'idées générales, une philosophie nouvelle propre à reconstruire l'unité des intelligences, en leur inspirant à toutes des convictions communes.

Tel est donc l'énoncé du grand problème posé par la philosophie positive. Nous essayerons de montrer comment elle en comprend la solution.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous avons essayé de définir le grand problème philosophique de notre temps, tel que l'a posé M. *Auguste Comte* dans son livre fondamental et dans un ouvrage plus récent (1). Nous devons maintenant montrer comment la philosophie positive intervient au milieu de l'anarchie actuelle des esprits pour établir les bases d'une reconstruction intellectuelle ; préliminaire indispensable de toute reconstruction sociale vraiment efficace.

La décadence successive des systèmes religieux, et ici nous prendrons surtout le catholicisme comme le type le plus récent et le plus parfait, n'est pas un fait isolé et fortuit.

Ce n'est pas, ainsi que le répètent encore de nos jours quelques esprits étrangement aveuglés, ce n'est pas un vertige incompréhensible qui a tout à coup saisi les populations modernes et les a subitement précipitées dans une voie d'égarements et de troubles ; ce

(1) *Discours sur l'ensemble du positivisme*, par AUG. COMTE. Paris, 1848.

n'est pas un caprice désordonné qui leur a fait abjurer ou dédaigner ces croyances que leurs ancêtres entouraient de tant de foi et d'amour. En remontant dans le passé, il est possible de suivre la trace du long travail de décomposition par lequel s'est accomplie la ruine du vaste édifice dont nous voyons tomber les derniers débris.

Ce qui a fait déchoir les doctrines religieuses, ce qui produit aujourd'hui leur irréparable déclin, c'est qu'elles ont cessé de présenter les conditions que les esprits modernes réclament pour prix de leur adhésion. A côté de leurs enseignements immobiles et absolus s'est établi un nouveau courant d'idées qui, sans cesse en progrès, tendait finalement à les envahir. Car, éclairant les intelligences sur leurs vrais besoins, ainsi que sur les vrais moyens de se satisfaire, il leur offrait un aliment nouveau dont l'invincible attrait devait tôt ou tard devenir fatal aux conceptions d'un autre ordre.

Tel fut essentiellement le rôle des sciences dans le développement social; telle fut la source de leur long antagonisme vainement dissimulé avec les théologies, et dont il importe de se rendre un compte exact.

Tout est différent dans ces deux manières de concevoir et de s'expliquer les choses : aussi bien la nature des questions dont on s'occupe que la méthode dont on se sert pour les résoudre. Les théologies ne se posent que des questions absolues, et les résolvent par l'intervention de volontés arbitraires. Ce qu'elles consi-

dèrent dans un phénomène, ce qui seul les intéresse, c'est la cause indépendante et absolue existant par elle-même et se suffisant dans son existence, qui en est l'agent premier ; et cette cause, c'est une volonté analogue mais supérieure aux volontés humaines. Les sciences, au contraire, n'enviasgent que des problèmes relatifs. Elles renoncent à toute enquête sur l'essence même des choses, sur la cause première des phénomènes, pour ne se préoccuper que des propriétés des premières, du mode d'accomplissement des seconds. Leur ambition est de rattacher les phénomènes entre eux par des lois naturelles qui permettent de les prévoir rationnellement, les uns d'après les autres ; et une fois ce résultat obtenu, elles se tiennent pour satisfaites en s'interdisant scrupuleusement comme vaine et inaccessible toute recherche plus intime sur les causes prises en elles-mêmes.

Un seul exemple suffira pour caractériser ces deux procédés intellectuels. Dans le phénomène du tonnerre les théologies (nous les prenons, bien entendu, telles qu'elles furent aux temps de leur splendeur et de leur efficacité, et non telles que les ont aujourd'hui défigurées leurs nombreuses concessions aux idées modernes), les théologies, disons-nous, ne voient que l'action directe de la puissance divine, de quelque nom qu'elles la personnifient. Que ce soit le Jupiter du paganisme ou le Dieu des chrétiens, la foudre est toujours l'instrument des vengeances célestes dont il s'agit, dès lors, par des supplications opportunes, de

désarmer la colère. Pour la science, au contraire, le tonnerre n'est que la répétition en grand d'une expérience qui s'accomplit journellement en petit dans ses laboratoires quand on établit le contact de deux corps électrisés par des sources différentes. D'ailleurs le météore a perdu son danger en livrant le secret de ses lois, car, quoique son essence intime nous reste inconnue, nous en savons assez sur la manière dont il agit pour pouvoir, dans la plupart des cas, prévoir ses effets et détourner ses ravages.

Telle est donc la nature radicalement différente des procédés théologique et scientifique, et des résultats auxquels ils conduisent : l'un, ne voyant en toutes choses que l'action d'une puissance surnaturelle qu'il faut chercher à fléchir pour se la rendre favorable, et à l'égard de laquelle la seule attitude qui convienne est celle d'une respectueuse immobilité; l'autre, ne considérant partout que des propriétés naturelles et des lois immuables dont l'accomplissement peut être avantageusement modifié par une sage intervention de l'activité humaine.

Mais entre les deux procédés, une troisième méthode vient se placer, qui leur sert d'intermédiaire, et qui consiste à rattacher les phénomènes, non plus à des volontés arbitraires qui les produisent à leur gré, non plus à des lois naturelles qui expriment leurs relations de succession et de similitude, mais à des principes abstraits ayant une existence propre et indépendante des agents dans lesquels ils se manifestent; puis à s'en-

quérir de la nature et des qualités de ces entités rationnelles. C'est ce qui constitue le mode métaphysique, gradation nécessaire entre les conceptions théologiques et scientifiques. Ainsi, dans l'exemple précédent, tandis que le tonnerre n'est pour le théologien, que le résultat direct d'une volonté divine, tandis que le savant n'y voit que la conséquence inévitable d'une propriété des nuages électrisés, le métaphysicien y cherche l'action des fluides électriques dont il conçoit l'existence essentiellement distincte des corps et qu'il suppose doués de qualités propres à déterminer les redoutables effets dont nous sommes témoins.

De là, par conséquent, trois manières générales d'expliquer les phénomènes et de se représenter l'ensemble des choses, c'est-à-dire trois philosophies distinctes : théologique, métaphysique et scientifique ou positive.

La théologie devait nécessairement appartenir à l'enfance de l'esprit humain, de même que la science est l'apanage de sa maturité. Son premier éveil spéculatif ne pouvait être déterminé que par la spontanéité naturelle propres aux conceptions théologiques. A l'origine, et lorsqu'il ignorait tout, la seule manière dont il lui fût possible de se représenter les phénomènes était de les attribuer à des volontés semblables à celle qu'il sentait : transportant ainsi dans les choses extérieures la notion de ce qui se passait au dedans de lui-même. S'il est vrai que, pour se former une conception exacte des choses, c'est à l'observation persévé

rante et éclairée qu'on doit la demander, il ne l'est pas moins que, pour observer avec fruit et avec suite, il faut être déjà en possession de notions au moyen desquelles on puisse relier et coordonner des faits qui, autrement, sembleraient confus et incohérents. En un mot, les théories ne sont pas moins nécessaires aux observations que les observations aux théories.

Lors donc que les unes et les autres manquaient également, l'esprit humain, au début de son essor, se se serait trouvé enfermé dans un cercle profondément vicieux et à jamais infranchissable, si la spontanéité propre aux idées théologiques ne lui eût offert une issue naturelle en lui permettant de se former des conceptions qui n'eussent pas besoin d'être appuyées sur l'observation. Donc l'homme devait être originairement théologien. Mais par une nécessité égale, lorsque l'épreuve suffisante de ses forces lui eut donné la connaissance de ses vrais besoins en même temps que la portée exacte de ses vraies ressources intellectuelles, il devait tout à la fois restreindre son ambition en étendant ses travaux, et, renonçant désormais à remonter aux causes premières des phénomènes, se borner à les étudier en eux-mêmes pour découvrir leurs relations nécessaires, et arriver, suivant ses besoins à les prévoir et à les modifier. Car, en effet, si, pour se représenter la production des phénomènes, on peut jusqu'à un certain point, accepter des explications puisées dans un ordre d'idées surnaturelles et chimériques, pour agir sur eux, pour s'en préserver

ou en profiter, il faut de toute nécessité, et sous peine d'avortement, en venir aux connaissances réelles et aux lois effectives. Donc, si tout commence par la théologie, tout aboutit à la science ; l'une, indispensable agent du premier essor de l'esprit humain ; l'autre, résultat inévitable de ses progrès ultérieurs ; celle-là appelée à guider ses premiers pas ; celle-ci destinée à éclairer sa maturité.

C'est dans ces faits primordiaux que se trouve l'explication générale des grandes phases du développement humain, ainsi qu'un simple coup d'œil jeté sur l'ensemble du passé historique permet immédiatement de le reconnaître. Partout, en effet, les théologiens nous apparaissent au berceau des populations ; c'est alors que leur influence s'exerce dans toute sa plénitude, et les mutations successives qui s'opèrent ont pour effet de la restreindre en accordant une part de plus en plus grande à la connaissance réelle des phénomènes et à la recherche de leurs lois.

Le premier éveil de l'esprit scientifique correspond au premier déclin de l'esprit religieux. Du moment, en effet, où les explications naturelles réussissent à s'appliquer à une classe de phénomènes, c'en est fait des interprétations surnaturelles, et tout le terrain gagné par la science est perdu sans retour pour la théologie, jusqu'à ce qu'enfin celle-ci ayant laissé échapper toutes les catégories de phénomènes, son rôle cesse entièrement pour laisser partout la place à sa rivale. L'histoire de l'esprit humain nous montre en effet l'é-

tude des diverses classes de faits s'émancipant successivement de ta tutelle théologique pour venir se soumettre aux méthodes de la science. L'ordre dans lequel se sont accomplies ces mutations n'a eu rien d'arbitraire ni de fortuit. Il a été celui du degré de simplicité et de généralité des notions correspondantes. C'est ainsi que la mathématique, science simple et abstraite par excellence, a été constituée la première; puis sont venues, à des intervalles divers, l'astronomie, la physique, la chimie; enfin, presque de nos jours, la biologie, ou étude des corps vivants.

Partout la transition s'est opérée au moyen de la métaphysique. C'est l'intermédiaire dont notre intelligence a besoin pour franchir la distance énorme qui sépare les idées théologiques des idées positives. Son office est essentiellement négatif et critique. Aux solutions théologiques elle substitue d'autres solutions, mais la nature des questions reste au fond la même. C'est toujours l'essence intime des choses, la cause première des phénomènes qui constituent son domaine. Le débat n'est donc jamais engagé directement qu'entre la science et la métaphysique; c'est sur celle-ci que la première a remporté toutes ses victoires; c'est encore entre elles que la question est aujourd'hui posée pour être définitivement résolue.

Les sciences, en effet, ainsi que nous l'avons dit, en sont arrivées à ce point qu'elles embrassent l'étude complète des phénomènes du monde inorganique et ceux des corps vivants dans toute la hiérarchie ani-

male. Elle se sont introduites partout aux dépens de la théologie et de la métaphysique, substituant leurs recherches relatives et précises, leurs démonstrations sans réplique, leurs prévisions rationnelles, aux conceptions vagues, absolues, et, par conséquent, arbitraires qui préoccupaient autrefois les esprits. La lutte a été longue quelquefois, mais l'issue n'a jamais été douteuse. Autant dans son essor initial l'esprit humain est invinciblement soumis à l'empire des croyances théologiques, autant, parvenu à un certain degré de développement, il leur préfère les solutions positives partout où elles se présentent en concurrence avec leurs rivales.

Nous assistons aujourd'hui à une suprême et décisive épreuve de ce grand débat. Les sciences, dans l'état où nous les voyons, sont incomplètes : il subsiste une grande lacune dans l'ensemble de nos conceptions positives, et nous l'avons déjà signalée : elle est relative aux phénomènes sociaux qu'aucune doctrine véritablement scientifique n'a pu embrasser, et qui, à ce titre, servent de dernier asile aux conceptions théologiques et métaphysiques. Expliquer les faits sociaux passés ou présents, ceux de l'histoire ou ceux de la politique actuelle, par l'intervention continue d'une Providence qui les règle à son gré, c'est y appliquer le procédé théologique. Les rattacher à certains droits abstraits, à certains principes absolus, tels, par exemple, que celui de la souveraineté du peuple, c'est y employer le procédé métaphysique. Et voilà, évidemment, ce

que font de nos jours presque tous ceux qui agitent ces importantes questions. Se borner à observer les mutations sociales en vue de découvrir leur enchaînement et leurs lois, afin d'asseoir sur ces lois des prévisions rationnelles, telle serait l'élaboration scientifique applicable à un pareil sujet et non encore effectuée, ou du moins non encore popularisée.

Mais c'est assez du plus simple examen pour se convaincre que c'est là un fait réservé sur lequel il n'a pas été prononcé, et qui n'implique nullement une incapacité radicale. Les sciences, en effet, se sont constituées dans l'ordre de leur complexité et de leur difficulté croissante, chacune ayant besoin, pour s'établir, de trouver toutes les précédentes en possession incontestée de leur terrain. Les phénomènes du développement social sont, sans comparaison, les plus compliqués que puissent atteindre nos investigations; y a-t-il, par conséquent, à s'étonner que leur élaboration se soit fait attendre jusqu'ici, alors que nous avons, pour ainsi dire, assisté de nos jours à la naissance de la science des corps vivants dont la constitution était indispensable à tout essor ultérieur? Donc, la non-existence d'une science sociale ne saurait être admise comme fin de non-recevoir contre toute création de cette nature. Au contraire, mieux on apprécie les causes qui ont dû l'empêcher jusqu'ici de se produire, plus on reconnaît que les conditions nécessaires à cette grande élaboration sont désormais remplies, et que la science, pour se compléter et arriver à une entière gé-

néralité, peut et doit enfin pénétrer dans le domaine longtemps inaccessible des faits politiques et sociaux (1).

(1) Nous croyons être agréable aux personnes que notre exposition a pu intéresser en leur annonçant que M. Auguste Comte doit ouvrir prochainement son cours philosophique sur l'histoire générale de l'humanité. Ce cours, qui offrira un résumé complet de la nouvelle doctrine dans l'état où l'ont portée les travaux les plus récents de M. Comte, aura lieu au Palais-National, rue Masséna, 8, tous les dimanches à midi, à partir du 21 avril.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Les sciences, comme nous l'avons reconnu, embrassent aujourd'hui l'ensemble des études relatives au monde inorganique et à la vie individuelle dans toute la hiérarchie animale ; mais les phénomènes sociaux leur échappant encore, elles ne sauraient, dans cet état d'insuffisance et de spécialité, prétendre à une complète domination philosophique. C'est cette lacune que M. Auguste Comte a comblée en constituant enfin sur des bases positives l'étude de l'existence et du développement social, ainsi que nous devons maintenant l'indiquer sommairement.

Il importe de se rendre un compte exact de la nature d'une telle opération, surtout dans l'état de vague et d'incertitude où tant de vaines déclamations qui se donnent comme instituant une science sociale tendent à jeter les intelligences actuelles. Mais, à cet égard, une première notion fondamentale demande à être bien établie : c'est que l'humanité, dans son évolution générale à travers le temps, constitue un corps homogène et complet dont le développement s'accomplit sous des conditions qui lui sont propres et qui échap-

pent à l'action des volontés individuelles; c'est que ces volontés et les actes qu'elles déterminent, qui, considérés isolément, présentent des divergences interminables et des fractionnements sans limite, engendrent finalement par leur concours une résultante unique dont la direction invariable assure l'unité de la progression sociale. Il suffit d'un simple coup d'œil jeté sur l'ensemble du passé pour constater la réalité de cette notion. N'est-il pas évident que dans la succession des grandes phases historiques, les individus disparaissent, absorbés par la marche de l'ensemble? N'est-il pas évident que toutes les grandes choses qui se font, que tous les changements importants et durables qui surviennent dans l'économie des sociétés résultent du concours de causes très-éloignées, d'individus très-différents, qui, sans concert possible, le plus souvent sans conscience réelle de leur action, travaillaient par des moyens quelquefois très-détournés à l'accomplissement d'événements qu'ils n'avaient ni prévus ni désirés? Instruments fragiles ou coopérateurs aveugles, les hommes passent engloutis ou débordés par le flot qui les pousse et les entraîne.

Tel dont on vantait la sagesse, dont on adorait la puissance, semblait dominer à jamais les choses de son temps, et voilà qu'un orage méprisé à son début s'élève contre ce colosse, l'ébranle et le renverse aux applaudissements de ceux qui lui promettaient la durée. Tel autre, méconnu et persécuté, que les sages repoussaient, dont les puissants étouffaient la voix ou

dont ils arrachaient la vie, meurt ignoré, mais en léguant à la postérité une idée, un mot que l'avenir doit féconder et qui remuera le monde ! Vainement on prétendrait arrêter ce mouvement en persécutant ceux qui le propagent, en menaçant ceux qui le suivent. A travers les obstacles et les périls l'idée survit et s'avance, grandie par tous ses dévouements, fortifiée par tous ses martyrs, et finalement assurée du triomphe. Les pages de l'histoire sont pleines de ces glorieux exemples ! Ainsi, impuissance des plus grandes forces individuelles lorsque leur tendance est contraire au courant qui emporte les choses ; toute-puissance, au contraire, des moindres actions partielles, lorsqu'elles secondent ou devancent cet irrésistible courant : telle est la perpétuelle leçon des siècles. Un mot célèbre a rendu presque vulgaire cette importante vérité : « Il y a quelqu'un qui est plus puissant et qui a plus d'esprit que Bonaparte, les alliés et les Bourbons : c'est tout le monde. »

Or, qu'est-ce à dire lorsque, généralisant convenablement une telle notion, on essaye de lui appliquer une formule scientifique ? sinon que le grand fait de l'évolution humaine provient de causes inhérentes à l'organisme social et indépendantes de toutes les volontés individuelles, lesquelles, divergentes et isolées lorsqu'on les considère à part, se réunissent finalement dans un but unique et dans une action commune. Ainsi, au-dessus des hommes et de leurs œuvres éphémères, plus puissant que toutes les puissances,

plus solide que tous les pouvoirs, subsiste donc quelque chose qui domine tout le reste : c'est l'humanité elle-même, toujours vivante et toujours en marche, poursuivant sa route à travers le temps, en vertu des forces qui font sa nature et en dépit des obstacles que rencontre son essor.

Si donc il en est ainsi, si l'évolution des sociétés obéit, dans ses phases générales, à des lois déterminées, si le hasard et le caprice ne sont pour rien dans les grandes mutations du passé humain, le rôle et l'objet de la science sociale se trouvent par cela même nettement tracés. Ici, de même que partout ailleurs, abdiquant comme vaine et stérile toute recherche sur les causes prises en elles-mêmes et d'une manière absolue, l'esprit scientifique ne se préoccupera que du jeu naturel et régulier des agents sociaux et des conditions nécessaires qui président à leur développement. Aussi éloignés d'un vain désespoir que d'un irrationnel optimisme, nous ne chercherons dans les faits historiques que les manifestations multiples des propriétés de l'organisme social, soit dans son développement progressif, soit dans son existence actuelle, et notre élaboration consistera à découvrir, d'une part, comment, du concours de tous ces éléments divers, résulte l'harmonie de l'ensemble sous des règles assignables : d'autre part, comment les phases successives de l'évolution s'engendrant mutuellement d'une manière continue, il devient possible de relier toute la suite de nos antécédents historiques pour en déduire rationnellement,

sans utopie aucune, les conditions essentielles de l'avenir.

Alors les faits du passé humain, au lieu de nous sembler isolés et confus, nous apparaîtront unis et coordonnés par une succession qui n'aura rien d'arbitraire ni de fortuit. Là où un œil vulgaire n'aperçoit que désordre inextricable et confusion sans limite, la science sociale nous fera découvrir une filiation non interrompue et un ordre nécessaire. Dans cette série d'événements qu'on dirait le produit de volontés capricieuses et de passions aveugles, dans ces révolutions profondes et rapides qui viennent briser les plus grandes puissances et déjouer les plus sages calculs, elle nous montre un enchaînement rationnel de causes et d'effets dont il n'est pas possible de méconnaître la relation évidente. Rien n'est plus isolé ni plus accidentel dans ce qui touche aux circonstances principales ; chaque période a ses racines et ses raisons d'être dans celles qui l'ont précédée, et, à son tour, elle porte en germe les choses qui se développeront dans les périodes suivantes. Il y a, certes, un puissant intérêt de curiosité à remonter ainsi toute la chaîne des temps et à contempler la continuité admirable qui relie le passé le plus reculé à l'avenir le plus lointain. Mais la science sociale ne se borne point à nous procurer cette profonde satisfaction intellectuelle. Notre époque présente n'est elle-même, dans la vie générale de l'humanité, qu'une phase nouvelle en étroite dépendance avec ses aînées. Ce que voit la génération actuelle est le résultat du

travail accompli par les générations antérieures. Les destructions et les constructions intellectuelles aussi bien que politiques auxquelles nous assistons aujourd'hui sont essentiellement l'œuvre de nos prédécesseurs philosophiques et sociaux, et, par conséquent, c'est à l'étude attentive du passé que nous devons demander l'explication réelle du présent et des règles de conduite pour l'avenir.

Ainsi rattaché à ses véritables antécédents, notre âge nous apparaît comme un anneau à part dans une chaîne dont les anneaux précédents et suivants sont également reliés ; et tandis que l'histoire, vérifiant nos inductions relatives au passé, nous déroule le tableau des différentes phases sociales se succédant les unes aux autres dans l'ordre rigoureux que leur assigne la théorie, une autre induction que l'avenir se chargera de vérifier nous permet de conclure de cet ensemble d'antécédents les conditions générales de l'état de choses qui doit remplacer celui où nous sommes. Prévoir ce que l'on ne voit pas d'après ce que l'on voit, ce qui n'est pas encore d'après ce qui a été, tel est, en effet, comme nous l'avons vu, le caractère fondamental de toute science véritable. Il n'y a science qu'à cette condition, et les lois naturelles des phénomènes, c'est-à-dire l'objet final de toutes les spéculations scientifiques, sont précisément ces relations de succession et de similitude qui permettent de conclure les phénomènes les uns d'après les autres. En transportant cette notion capitale aux faits du développement social, on y

découvre aussitôt les principes de l'art de diriger les sociétés; en d'autres termes, les bases d'une politique vraiment rationnelle. Car, visiblement, étant une fois établi que l'évolution humaine obéit à des forces que nous savons supérieures à toutes les actions partielles, mais qui sont soumises à des lois dont la science nous a livré le secret; étant établi que les interventions individuelles, quelque énergiques qu'on les suppose, ne peuvent jamais avoir pour effet que d'accélérer ou de retarder, dans de certaines limites, les différentes phases sociales, sans jamais réussir à en changer le cours nécessaire; il devient sensible, d'après cela, que le rôle de la politique doit consister à préparer et à favoriser, sous l'inspiration continue de la théorie historique, les changements inévitables, de façon qu'ils s'accomplissent avec le moins de dommage et le plus de profit pour la masse des sociétés.

Aujourd'hui, dans l'absence de toute doctrine régulatrice, la direction générale des choses est abandonnée à tous les hasards d'un empirisme aveugle. On ne voit que trop souvent les hommes politiques actuels donner le spectacle d'une déplorable inconséquence de conduite et de langage, au point de démentir leurs opinions de la veille avec autant de chaleur qu'ils en mettaient à les défendre. Aussi, l'art de gouverner ne consiste-t-il plus, pour eux, que dans une série d'expédients routiniers et uniformes, que les détenteurs successifs du pouvoir pratiquent chacun à leur tour, quand ils y sont arrivés, après les avoir sévèrement

blâmés chez tous leurs devanciers respectifs. Cette situation, irrationnelle autant qu'immorale, résultat de l'anarchie intellectuelle, qui confond et compromet toutes les notions politiques, cette situation doit avoir un terme : et l'on comprend, en effet, comment, sous l'impulsion féconde d'une véritable science sociale, les règles de la politique ne laisseront pas plus de place à l'incertitude qu'à l'arbitraire, et comment il en résultera un mode d'appréciation aussi équitable qu'éclairé pour la part réelle d'action qui revient aux hommes d'État dans l'accomplissement des événements auxquels ils ont été mêlés.

Par là également s'évanouissent sans retour les craintes chimériques et les vains désespoirs qui dépeignaient la société de nos jours comme placée au bord d'un abîme et menacée à chaque instant d'une entière dissolution, parce que telle doctrine ou telle institution, après avoir longtemps prévalu, s'éteint aujourd'hui dans une irréparable impuissance. Pour qui juge les événements à la lumière de la science sociale, il n'y a abîme ni en deçà ni au delà, mais continuité partout. Les révolutions actuelles, pas plus que celles d'autrefois, ne sont le fait du hasard, et, en se plaçant au point de vue convenable, on les voit aboutir à des transformations dont les tendances générales sont déjà appréciables. Il n'y a donc à concevoir ni suprise ni effroi en voyant les institutions du passé emportées dans un même naufrage avec les croyances qui leur servaient de base. L'avenir des sociétés n'est pas iné-

vitablement lié à tel système d'idées pas plus qu'à telle forme politique, quelque bienfaisante qu'ait pu être leur action provisoire, et l'évolution sociale s'accomplit à travers ces mutations passagères. Là se montre, en effet, le caractère éminent du véritable esprit historique. C'est que seul il est en état d'inspirer une foi invincible dans les destinées de l'humanité, et une sécurité philosophique supérieure aux plus menaçantes apparences.

Le progrès est un mot vide de sens pour ceux qui tremblent à chaque instant de le voir compromis par quelque accident imprévu ; pour ceux qui le croient subordonné aux caprices des despotes ou aux calculs des ambitieux. Il n'acquiert sa haute signification, il ne devient un dogme inébranlable que pour ceux qui, embrassant tout l'enchaînement du passé humain, voient les différentes phases sociales résulter les unes des autres dans un ordre immuable contre lequel viennent échouer aussi bien les entreprises des rétrogradateurs que les aberrations des utopistes.

Enfin, et c'est là son côté le plus important, en même temps que la création de la science sociale vient offrir à la politique un point d'appui rationnel, elle fournit également à la morale des bases démontrables. L'humanité, le Grand Être collectif, telle qu'une appréciation positive le fait reconnaître, est caractérisée par deux attributs essentiels, savoir : d'une part, l'indépendance, de l'autre, le concours de ses organes multiples ; caractères qui, pour des motifs que nous ne pouvons

même pas indiquer ici, constituent tout à la fois et l'éminente supériorité de l'organisme collectif sur tous les organismes individuels, et les dangers toujours présents de perturbations résultant d'une complexité aussi profonde.

Nous ne concevrions pas l'humanité si tous les hommes qui la composent étaient inséparablement liés les uns aux autres sans liberté aucune pas plus que s'ils vivaient chacun isolés, dénués de liens communs et d'actions convergentes. Elle n'existe qu'à cette double condition fondamentale de l'indépendance individuelle et du concours général de tous ses organes. Or, de la part d'êtres indépendants, le concours ne peut être que volontaire : du moment que l'action est libre, l'adhésion est nécessairement spontanée, et de là résulte pour nous la notion positive du devoir, dégagée de toute idée surnaturelle, et rattachée, au contraire, à la plus intime réalité. En effet, le devoir accompli par l'individu, c'est la condition d'existence, de progrès, de perpétuité pour l'espèce; c'est la part de l'individu dans l'œuvre de concours universel duquel résultent la vie et l'harmonie de l'ensemble : et, comme toute notre existence en procède originairement et en dépend sans cesse, il s'ensuit que tous nos efforts doivent être dévoués à l'accomplir. Le bien, le juste, l'utile, la sagesse et la vertu dans le sens le plus général, c'est donc ce qui tend à réaliser cette convergence des éléments sociaux indépendants ou isolés; c'est ce qui s'efforce de combattre l'égoïsme qui subsiste en nous par le fait

même de notre indépendance individuelle; c'est ce qui tend à nous faire vivre d'une vie commune à tous; c'est enfin ce qui se rattache constamment à cette grande pensée, à ce grand sentiment de l'unité sociale. Au contraire, le mal, l'injuste, ou seulement l'inutile, c'est ce qui la combat ou ce qui s'en écarte; c'est un emploi de nos facultés et de nos énergies, de notre intelligence et de notre volonté qui échappe à cette loi souveraine et permanente; c'est l'égoïsme prévalant sur le dévouement; c'est l'individu s'isolant de l'espèce.

Là nous apparaît dans sa forme élémentaire l'ensemble de la morale positive : système général des devoirs humains dérivés des conditions d'existence scientifiquement démontrables de l'être social et sanctionnés par l'influence efficace d'une opinion publique dignement organisée et interprétée; et par là nous concevons enfin l'existence humaine désormais réglée dans tous ses actes par des motifs pleinement réels et par des lois toujours démontrables.

Telle est donc la science sociale, ainsi que le simple énoncé des conditions du problème permet de la définir.

Eh bien ! supposons cette grande opération effectuée, et dès lors l'aspect du domaine intellectuel se trouve renouvelé dans son ensemble. Ce n'est pas seulement une science nouvelle qui vient prendre rang à la suite de ses aînées dans le champ général de la pensée humaine : c'est une systématisation de toutes nos

conceptions, et pour tout dire enfin, c'est une philosophie scientifique et positive qui résulte de cette généralisation dernière des principes et des méthodes de la science. Il est visible, en effet, que, parvenu à ce point, l'esprit scientifique embrasse tout ce qui lui est accessible, c'est-à-dire tout ce qui est susceptible d'observations réelles et d'inductions certaines. Étant déjà en possession du monde inorganique et des phénomènes de la vie individuelle par cette adjonction définitive, rien ne manque plus à son entière universalité, et cet ascendant qu'il a acquis partout où il a pénétré lui appartient désormais dans tous les ordres de conceptions que notre intelligence peut atteindre.

Là finissent les choses que nous avons intérêt à connaître, et là aussi s'arrêtent nos moyens d'investigation. Au delà il n'y a plus que des spéculations oiseuses et sans fin sur les causes et les essences des choses, de vaines conjectures et de stériles rêveries, des entreprises sans cesse renouvelées et toujours impuissantes. L'harmonie permanente qui proportionne la portée de nos connaissances effectives à l'étendue de nos vrais besoins intellectuels nous avertit que l'activité de la pensée doit cesser quand elle a embrassé tous les rapports qui intéressent notre existence. Chercher au delà, c'est se condamner à l'impuissance, c'est s'égarer avant même de se mettre en route. Se renfermer dans ces limites constitue désormais la sagesse de l'esprit humain, en même temps que le vrai moyen de rendre ses travaux utiles et féconds ; car, tandis que les vaines

spéculations de la métaphysique lui préparent de perpétuelles déceptions, tandis que les conceptions de la théologie ont perdu la propriété de le satisfaire, l'étude positive des choses réelles lui promet un aliment inépuisable qui doit suffire pour dépasser toute son activité et toute son ambition, toutes ses plus grandes forces et toutes ses plus hautes aspirations.

Au surplus, si l'examen attentif des conditions de notre développement intellectuel ne peut laisser aucun doute à cet égard, les enseignements du passé ne sont ni moins clairs ni moins éloquents. Rien n'est plus instructif que de suivre la longue série des efforts tentés par l'intelligence humaine pour arriver aux causes premières de toutes choses, et la suite des illusions par lesquelles elle a dû passer avant que la connaissance plus exacte de ses forces lui eût appris à mieux régler son ambition. Aussi loin que l'on remonte dans la considération d'une expérience tellement prononcée qu'elle comprend presque tout notre passé intellectuel, on voit l'esprit humain aux prises avec les mêmes questions, partant des mêmes espérances pour aboutir aux mêmes déceptions. Qu'ont cherché essentiellement tous les métaphysiciens depuis Thalès jusqu'à nos jours? Que cherchent encore ceux qui, moins excusables que les penseurs d'autrefois, n'ont point été désabusés par une si longue épreuve? C'est toujours sous une forme ou sous une autre, l'origine du monde, le principe des êtres, la fin de toutes choses auxquelles ils prétendent arriver; et si les solutions que chacun

apporte s'écartent totalement de celles données par ses prédécesseurs ; si chacun, en se mettant à l'œuvre, commence par faire table rase pour reconstruire sur de nouveaux fondements cet édifice qui ne s'achève jamais, on peut dire que le problème est resté intégralement le même, aussi peu avancé aujourd'hui qu'il l'était il y a deux mille ans. Mais cette longue suite de travaux et d'efforts, tous également acharnés et tous également stériles, n'est point perdue pour le progrès définitif de l'esprit humain. Il fallait qu'il passât par ces épreuves tant de fois répétées pour acquérir enfin la vraie notion de ses forces et pour apprendre à les employer utilement. Il fallait les séduisantes et énergiques espérances d'une connaissance absolue de toutes choses pour l'arracher à sa torpeur naturelle et donner l'éveil à son activité naissante. Suivant l'admirable parole de Goethe, « l'homme n'est point fait pour sonder les mystères de l'existence, mais il doit le tenter afin d'apprendre à faire usage de ses forces dans les limites de ce qui lui est accessible. »

Aujourd'hui, enfin, éclairée par une expérience suffisamment prolongée, préparée par une initiation suffisamment étendue, la raison moderne voit s'ouvrir une ère normale et définitive. En même temps qu'elle poursuivait avec une énergique persévérance le cours de ses entreprises métaphysiques et les phases diverses de ses croyances théologiques, elle préparait aussi les matériaux de constructions plus durables en élaborant successivement l'étude des diverses catégories de phé-

nomènes observables, c'est-à-dire en constituant dans un ordre nullement arbitraire les différentes sciences relatives au monde inorganique et aux corps vivants. A mesure que se développaient les habitudes intellectuelles créées par ce nouveau mode d'activité, il en résultait un discrédit graduellement croissant pour les conceptions qui jusque-là avaient seules paru mériter qu'on s'y arrêtât. Mais, tant que les diverses sciences restaient isolées et incomplètes, elles ne pouvaient constituer que des rudiments et non une synthèse nouvelle. Leur office, par rapport aux doctrines anciennes, ne pouvait être que purement critique et négatif; arrachant peu à peu les esprits aux influences qui les dominaient autrefois sans leur offrir aucun équivalent réel; déracinant peu à peu les anciennes bases intellectuelles et sociales sans leur substituer de bases plus durables et meilleures. C'est la situation où nous sommes, situation essentiellement anarchique et révolutionnaire, mais dont l'issue se laisse maintenant apercevoir; car la création de la science sociale venant donner à l'esprit scientifique la généralité qui lui manquait encore, rien ne s'oppose plus à son universel ascendant, son rôle négatif et dissolvant fait place à une action directement organique et positive, et le grand conflit philosophique que nous signalions précédemment atteint par cela même le terme qu'il pouvait comporter.

Par là également se trouve enfin accomplie cette union entre la science et la philosophie, si longtemps

et si vainement poursuivie par les plus hautes intelligences de toutes les époques. Depuis le temps où, entre les mains des premiers philosophes grecs, l'étude des phénomènes les plus simples, brisant les entraves théologiques, était parvenue à se constituer à l'état pleinement scientifique, il avait dû s'établir entre ce nouvel ordre de notions et celui que la théologie et plus tard la métaphysique faisaient prévaloir partout ailleurs, une séparation de plus en plus tranchée et un antagonisme que le temps devait développer.

Nous avons assez caractérisé, et il suffit d'ailleurs du moindre examen pour s'en convaincre, l'incompatibilité radicale qui rendait à jamais inconciliables les conceptions émanées de ces deux modes d'activité spéculative. D'où suit que les idées positives et les idées générales, la science et la philosophie, devaient rester séparées et même de plus en plus hostiles à mesure que les progrès de la première l'éloignaient davantage de son essor initial; jusqu'à ce qu'enfin, comme c'est le cas de nos jours, l'esprit scientifique ayant parcouru tous les degrés de sa lente initiation, se soit mis en possession incontestée de tout le domaine mental. Alors la lutte cesse d'elle-même. Il n'y a plus qu'une seule grande science dont toutes les autres ne sont que des préliminaires ou des affluents; il n'y a plus également qu'un seul mode général de concevoir l'ensemble des choses, c'est-à-dire une seule philosophie possible. Ainsi la science se transforme en philo-

sophie et l'harmonie complète de la pensée humaine se trouve définitivement organisée.

Tel est le sens, tel est l'esprit de l'immense révolution à la fois intellectuelle et sociale au sein de laquelle nous sommes plongés ; tel est aussi l'office capital que vient accomplir la nouvelle philosophie dans cette circonstance décisive. Là est évidemment la seule solution que puisse comporter le problème philosophique de notre temps, et par suite le problème politique qui n'est que la conséquence du premier. Ou bien l'anarchie actuelle, étendant sans cesse ses ravages et ne rencontrant aucun obstacle, aboutira à l'entière rupture du lien social ; ou bien l'ascendant graduellement croissant de la nouvelle doctrine arrivera à reconstruire la convergence mentale, et, par suite, l'unité politique. Les esprits de nos jours ne peuvent redevenir théologiens ni métaphysiciens, puisque leur développement a précisément consisté à délaisser peu à peu ces conceptions qui ne convenaient qu'au début de leur essor pour leur en substituer partout de nouvelles. De même les sociétés de nos jours ne peuvent remonter aux phases de civilisation qu'elles ont traversées dans le passé, puisque leur évolution naturelle a précisément consisté dans ces mutations successives apportées aux formes d'une sociabilité éteinte.

Un même et irrésistible courant entraîne à la fois les idées et les choses, et il n'est pas plus possible d'immobiliser l'esprit humain dans son adhésion à certaines doctrines que d'enchaîner les sociétés humaines

dans leur attachement à certaines institutions. D'ailleurs, pour ceux auxquels une théorie historique permet de remonter la filiation des antécédents, rien ne semble accidentel ni fortuit dans cet ébranlement de tout l'édifice du passé, et les causes de son insuffisance actuelle ne sont pas moins évidentes que celles de son antique splendeur.

Aujourd'hui le grand travail de démolition des siècles précédents est arrivé à son terme. Une construction nouvelle s'est élevée sur les ruines des constructions anciennes. La philosophie positive se présente aux intelligences de nos jours comme seule capable de rétablir cette communion mentale que n'ont su préserver les doctrines rivales. Les leçons du passé, jointes à l'examen attentif du présent, se réunissent pour nous montrer, dans cette philosophie, l'unique issue que comporte la crise actuelle des esprits, et, par conséquent, l'anarchie correspondante des sociétés. Mais l'adhésion que réclame la nouvelle doctrine ne saurait être efficace qu'à la condition d'être éclairée. Pour adhérer à une entière systématisation de l'esprit scientifique, il est nécessaire que chaque intelligence, parcourant dans son évolution individuelle les phases successives qu'a traversées l'humanité, vienne se placer d'elle-même au point de vue définitif où se rencontrent, pour ne plus se séparer, la positivité de la philosophie et la généralité de la science.

Rien ne saurait dispenser de cette condition dont l'impérieuse nécessité est d'ailleurs déjà aussi mani-

feste pour les études positives que pour les études générales, pour les savants que pour les philosophes. En effet, si, d'un côté, nous voyons toutes les synthèses théologiques ou métaphysiques livrées à d'irremédiables déchirements et désormais privées d'action sur les esprits et sur les choses, nous voyons, d'un autre côté, les différentes sciences spéciales cultivées séparément les unes des autres, dépourvues de liens communs qui coordonnent et régularisent les efforts partiels, et s'égarant, par suite de cet isolement, en une multitude de recherches oiseuses et sans but. C'est là, on ne saurait le nier, la tendance caractéristique de la plupart des travaux scientifiques actuels; tendance doublement regrettable, car il en résulte d'abord une très-funeste déperdition de forces intellectuelles dépensées sans profit, alors qu'il ne serait pas de trop de les faire toutes concourir à combattre l'anarchie qui peut à chaque instant passer des idées dans les faits, et porter les plus graves atteintes à l'ordre social. Ensuite, il est également certain que le spectacle de cette spécialisation exagérée des recherches scientifiques, et des conséquences morales et mentales qu'entraîne un tel régime, est de nature à inspirer à beaucoup de bons esprits contre la science elle-même une répulsion très-justifiable sans doute, mais néanmoins très-fâcheuse, puisque, comme nous l'avons établi, c'est seulement d'une systématisation éclairée de l'esprit scientifique que peut sortir la régénération spirituelle des sociétés modernes.

Il n'y a de remède à ce mal, il n'y a de frein possible contre cette dispersion toujours croissante des forces intellectuelles les plus propres à préparer l'issue de la crise, que dans l'avénement de plus en plus nécessaire d'une philosophie qui, émanée des sciences, viendra à son tour réagir sur elle et les régler comme elles doivent l'être. Elle seule pourra les empêcher de s'égarer en de puériles spéculations, propres seulement à entretenir des illusions orgueilleuses. Elle seule pourra les rattacher constamment à une haute destination sociale, dont l'effet sera de les moraliser, de les ennoblir et de les féconder. L'urgence de la situation se manifeste donc sous ce rapport comme sous tous les autres. S'il n'y a plus désormais de philosophie possible, de doctrine susceptible d'inspirer des convictions communes et de ramener l'ordre dans les intelligences que celle qui systématise les principes et les méthodes de la science, il n'y a plus également de science utile et progressive que celle qui se rattache à des vues d'ensemble propres à éclairer sa marche et à régler ses efforts. En un mot, les savants ne peuvent pas plus se dispenser de devenir philosophes que les philosophes de devenir savants, et la raison publique ne tardera pas à réclamer des uns et des autres l'accomplissement de ces conditions pour prix de l'ascendant auquel ils ont droit de prétendre.

Ainsi l'immense crise intellectuelle que traversent les sociétés modernes depuis la fin du moyen âge, c'est-à-dire depuis la chute du pouvoir catholique,

après avoir été provoquée et sans cesse aggravée par l'action dissolvante et révolutionnaire de l'esprit scientifique, tend aujourd'hui vers son terme normal, sous l'influence de ce même esprit parvenu à son entier développement et à sa pleine systématisation. La longue insurrection d'un rationalisme de plus en plus audacieux contre une théologie devenue oppressive, vient donc aboutir, de nos jours, à la victoire définitive de la science transformée en philosophie, et appelée, sous ce titre, à la souveraine domination des intelligences.

Tel est, quand on l'examine avec attention, le résultat du travail intellectuel accompli par les siècles derniers, résultat ni cherché ni prévu par ceux-là mêmes qui concourent le plus puissamment à le produire, et qui, se réalisant ainsi, est l'expression manifeste des lois du progrès humain. Quoi qu'on fasse, les anciennes bases mentales et morales sont aujourd'hui ruinées sans retour par l'effet même du développement naturel des agents de la civilisation moderne. On peut fermer les yeux à l'évidence et nier la lumière; mais la réalité n'en subsiste pas moins, plus forte que tous les préjugés, et plus durable que toutes les illusions. Demander à des doctrines épuisées le point d'appui d'une reconstruction sociale qu'elles ne peuvent plus désormais qu'entraver radicalement, c'est évidemment tendre à éterniser l'anarchie que leur chute fit naître autrefois et que leur résistance continue de nos jours.

Un invincible courant entraîne les esprits dans une une autre direction et prépare les éléments de l'unité

mentale que comportent les énergiques aspirations de la sociabilité moderne, Or, c'est en cela que consiste la notion capitale apportée par la nouvelle philosophie, cette unité spirituelle si désirée, de laquelle doit sortir l'apaisement universel succédant enfin aux orages de nos temps révolutionnaires : cette unité ne peut se produire que sous l'influence organique de *la science positive* étendue à tous les ordres d'idées accessibles à notre intelligence et constituant une doctrine philosophique et morale, seule capable désormais de conquérir le libre assentiment des esprits de nos jours.

CHARLES YUNDZILL.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

APPENDICE.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.